360

ESSAI GÉNÉRAL *DE TACTIQUE.*

TOME SECOND.

French. 360.

ESSAI GÉNÉRAL DE TACTIQUE,

PRÉCÉDÉ

D'UN DISCOURS

Sur l'état actuel de la Politique & de la Science Militaire en Europe ;

AVEC

LE PLAN D'UN OUVRAGE

INTITULÉ:

LA FRANCE POLITIQUE ET MILITAIRE.

TOME SECOND.

A LIEGE,

Chez C. PLOMTEUX, Imprimeur des Etats.

M. DCC. LXXV.

ESSAI GÉNÉRAL DE TACTIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Marches d'armées.

PAR marche d'armée, il faut entendre tous les mouvemens quelconques que peut faire une armée ; &, la chose envisagée sous ce vaste point de vue, elle devient une des plus grandes & des plus importantes parties de la science militaire ; c'est par les marches qu'une armée agit, se transportant d'une position à une autre, envahit, ou couvre de grandes étendues de pays ; c'est par les marches qu'elle surprend l'ennemi, qu'elle le prévient dans un point intéressant : ce sont les marches qui la conduisent à la formation de tous les ordres de bataille & de toutes les dispositions offensives.

A mesure que la science de la guerre se perfectionne, en proportion de ce que les armées

ſont commandées par des généraux plus habiles, les marches deviennent plus importantes à bien combiner & à bien exécuter, plus fréquentes, plus déciſives. Elles deviennent plus déciſives en ce qu'elles ont toujours alors un objet prochain, ou éloigné : comme de faire une diverſion, & de porter la guerre ſur un point inattendu, ou de conduire à une action offenſive, ou d'engager l'ennemi à un contre-mouvement qui le mette en priſe ſoit en tout, ſoit en partie. Elles deviennent plus fréquentes en ce que l'homme de génie peut rarement reſter dans l'inaction, ſon eſprit apperçoit plus d'objets, embraſſe plus de combinaiſons; & là, par conſequent, où le général médiocre ne voit que ſa poſition à garder, ou l'impoſſibilité d'agir : il ſe préſente, à l'imagination de ce premier, un mouvement avantageux qu'il exécute. Elles deviennent plus importantes à bien combiner & à bien exécuter, parce que leur ſuccès dépend de leur combinaiſon & de leur exécution, tant dans l'enſemble que dans les détails; parce que des fautes dans leur combinaiſon ou dans leur exécution, ſoit générale, ſoit intérieure, peuvent être adroitement ſaiſies par l'ennemi, faire manquer ce ſuccès, & mettre l'armée en priſe. Je vais faire voir, par des exemples, la vérité de ce que j'ai dit ci-deſſus, & comment au contraire les marches ſont à peine des opérations dans des armées ignorantes & mal commandées.

Chez les romains (car, parmi les peuples de l'antiquité, il faut chercher celui dont l'hiſtoire militaire eſt la moins douteuſe) juſqu'au milieu de la ſeconde guerre punique, la ſcience des marches n'étoit pas connue. J'entends particuliérement la ſcience des *marches-manœuvres*; terme que je fais, parce qu'il exprime mon idée. Une

armée ſortoit de Rome, alloit au-devant de l'ennemi, marchant ſur une ſeule colonne, & ſuivant le chemin qui conduiſoit vers lui : l'ennemi en faiſoit autant de ſon côté : les deux armées ſe rencontroient, ſe mettoient en ordre de bataille, s'attaquoient, ou bien ſe campoient l'une vis-à-vis de l'autre : là, pendant quelques jours, on ſe harceloit, on cherchoit mutuellement à s'attirer dans un champ de bataille déſavantageux entre les deux camps : enfin le combat s'engageoit ; vainqueur, on aſſiégeoit la capitale, ou une des principales villes : ſi on ne pouvoit s'en emparer, on ravageoit le pays, & on ſe retiroit : l'année ſuivante les armées ſe raſſembloient de nouveau pour recommencer des hoſtilités dans le même genre. Telles furent les guerres de Rome avec les Samnites, les Fidénates, les Volſques & tous les peuples du Latium. Telles furent celles de tous ces petits Etats de la Grece, ſur les événemens militaires deſquels l'hiſtoire a jetté trop de merveilleux & de célébrité.

Ce ne fut que dans les guerres puniques que les armées Romaines commencerent à faire la guerre avec plus de méthode & de combinaiſon. Amilcar, le pere du fameux Annibal, fut particuliérement celui qui imagina le premier de mettre un certain ordre dans les marches, de diviſer ſon armée, de la mouvoir ſur pluſieurs colonnes, afin que la marche fût plus prompte, & que l'ordre de bataille fût plus rapidement formé. Annibal ajouta à ce qu'avoit imaginé ſon pere, & ce furent ces ennemis redoutables qui, à force de vaincre les Romains, leur apprirent la ſcience des marches ; comme Pirrhus, en les battant, leur enſeigna à camper, à ſe retrancher, à perfectionner leur ordonnance. Pourquoi appella-t-on ſi juſtement Fabius le *bouclier des Romains* ?

Ce fut à cause de cette campagne de marches & de mouvemens qu'il fit vis-à-vis d'Annibal ; genre de guerre qui leur parut si nouveau, que quoiqu'il sauvât la patrie, ils blâmoient cette défensive dont ils ne connoissoient pas la sublimité.

Rapprochons-nous de nos siecles, nous y verrons de même, que ce n'est que quand l'art de la guerre s'est perfectionné, que les armées ont commencé à marcher avec quelque combinaison. Nous y verrons, ce que j'ai avancé ci-dessus, que les généraux ont toujours fait plus d'usage de la guerre de marches & de mouvemens, en raison de ce qu'ils ont été plus habiles, & qu'ils ont eu devant eux des ennemis plus éclairés. Jusqu'à l'époque de Gustave & de Nassau, qui furent les restaurateurs de l'art militaire en Europe, il n'y avoit dans les armées, ni mouvemens, ni marches combinées : on se joignoit, on se battoit, il se faisoit peut-être plus d'actions personnelles, plus d'actions d'héroïsme ; mais il n'y avoit ni plans de campagne, ni vues, ni projets à plusieurs branches. Qu'on lise toutes les guerres entre l'Angleterre & la France, celles de Charles V & de François I, les deux Princes de l'Europe qui étoient les plus puissans alors, & qui avoient les meilleures troupes, qu'on lise le récit des batailles de Bovines, de Poitiers, de Crecy, d'Azincourt, celui des Croisades, on verra comment se remuoient les armées de ces temps ; comment elles combattoient ; quels étoient leurs ordres de marche. Ils se faisoient sur une seule colonne, les armées étant partagées en trois corps ; dont la tête s'appelloit l'*avant-garde*, le centre le *corps de bataille*, la queue *arriere garde*. Falloit-il se mettre en ordre de bataille ? Un jour ne suffisoit pas pour débrouiller cette masse, & pour former la disposition de combat. Le plus souvent

l'avant-garde, composée de gens de trait & des enfans-perdus, engageoit l'action, tandis que le corps de bataille, composé de la gendarmerie & de la noblesse, s'avançoit pour le soutenir: la méprisable infanterie des communes arrivoit ensuite, ou plutôt n'arrivoit qu'après le combat, & pour fuir ou pour piller. Telle est, à-peu-près, encore aujourd'hui la disposition des armées Ottomanes restées, heureusement pour l'Europe, dans l'ignorance où l'on étoit alors.

Sous Gustave & sous Nassau; on commença à s'éclairer sur les ordres de marche, on en sentoit la conséquence; Gustave en exécuta quelques-uns sur plusieurs colonnes; & il faut lire, dans son histoire, quel ordre & quelles précautions il y recommandoit à ses troupes. Le duc de Rohan, dans son *parfait Capitaine*, conseille aussi de les exécuter sur plusieurs colonnes, pour rendre, dit-il, les mouvemens moins fatiguans & plus prompts. Il s'en falloit bien cependant que cette multiplication de colonnes fût nécessaire alors, comme aujourd'hui que les armées sont plus nombreuses, & que l'ordonnance étant plus mince, leur front est plus étendu. Mais ce n'est pas sur les détails intérieurs, sur le méchanisme des marches, que se firent les plus grands progrès; ce qu'il faut remarquer & méditer dans la conduite de Gustave & des grands généraux de son siecle, c'est la conduite de leurs campagnes, la hardiesse de leurs expéditions, le parti qu'ils savoient tirer de leurs petites armées, la grandeur de leurs projets, la rapidité avec laquelle ils portoient la guerre d'une province à l'autre; c'est ce nouveau genre de guerre, plus en mouvemens & en science qu'en combats, dont ils furent les créateurs. Gustave, & après lui ses généraux, se soutenant en Allemagne avec une poignée

de Suédois, rappellent Annibal au milieu de l'Italie.

Mais rapprochons-nous encore plus de notre temps. Voyons Turenne, voyons Montecuculli, les deux derniers grands hommes qui commanderent, & préférerent de commander de petites armées. Quel fut leur genre de guerre? Celui dont je viens de parler. Comment se passa cette fameuse campagne qui termina la vie de l'un & la carriere militaire de l'autre? En marches & en contre-marches, les deux armées étant sans cesse en mouvement, se côtoyant, se tenant sans cesse en mesure de s'attaquer, & cela dans un espace de pays de dix ou douze lieues de long, sur quatre ou cinq de large; dans un pays couvert & coupé, où des généraux médiocres ne manqueroient pas de faire une guerre de positions. J'aurai occasion de revenir, dans la suite de cet ouvrage, sur la différence bien grande d'une défensive de positions, à une défensive de mouvemens. Ce sont les marches qui sont l'objet de mon examen actuel.

Après la mort de M. de Turenne, il n'y eut plus de petites armées, chargées de grandes opérations. L'ambition de Louis XIV voulant envahir à la fois plusieurs pays, il avoit déja commencé quelque temps auparavant, dans la guerre de Hollande, à former plusieurs corps d'armée; cela ne fit dès-lors qu'augmenter, & toute l'Europe à l'envi leva des armées plus nombreuses. Avec le nombre des troupes on accrut celui de l'artillerie. Il fallut des équipages de vivres proportionnés. Il auroit été nécessaire qu'en raison de ces accroissemens énormes d'hommes & d'embarras, la tactique fît des progrès; qu'elle en fît particuliérement sur la partie des marches. Elle n'en fit pas. Des généraux médio-

cres ſe trouverent chargés de plus grandes maſſes, & alors le genre de guerre changea ; ne pouvant & ne ſachant pas les remuer, étant la plupart du temps embarraſſés de les nourrir, ils firent moins de marches, ils renoncerent à la guerre de mouvemens : ils introduiſirent celle de poſitions. Se trouverent-ils inférieurs, ils s'enfermerent dans des lignes, dans des camps retranchés : en un mot, il ne ſe fit plus rien de hardi, rien de déciſif : on ne fit plus ce que j'appelle la grande guerre.

Au milieu de cette quantité de généraux qui ont commandé les armées Françoiſes depuis cette époque, s'il en a paru quelques-uns de plus heureux, c'eſt parce qu'ils ſe ſont rapprochés des anciens principes. Ce fut par des marches hardies & rapides que Vendôme conſerva la couronne d'Eſpagne à Philippe V. Ce fut une marche offenſive qui ſauva la France à Denain ; ce fut par une campagne de marches & de mouvemens, que Créqui s'immortaliſa ſur la Sarre & ſur la Moſelle. Mais pour parler du général de Louis XIV, qui commandant de grandes armées ſût le mieux les remuer, le Maréchal de Luxembourg, il faut voir dans ſes campagnes, il faut lire dans ſes dépêches, combien il croyoit les marches importantes, combien il leur a dû de ſuccès. Ce fut ſous lui, ce fut étant maréchal-général des logis de ſon armée, que le maréchal de Puiſégur jetta le plan d'une partie de ces combinaiſons de marche qu'il développa depuis dans ſon traité ſur l'art de la guerre. C'eſt une théorie bien imparfaite, bien compliquée, que celle du maréchal ; mais alors elle n'étoit pas ſans mérite : elle apportoit quelques lumieres au milieu des ténèbres. Il eût même été heureux qu'elle eût paru plutôt, & qu'elle eût été méditée : c'étoit enfin le pre-

mier ouvrage dogmatique ſur la grande tactique des armées. Les ignorans le regarderent comme un chef-d'œuvre, les gens inſtruits, les gens de guerre, y virent beaucoup d'erreurs à côté d'un petit nombre de vérités : ils ſentirent que le maréchal n'avoit pas touché le but ; que notre tactique étoit vicieuſe ; qu'elle avoit beſoin d'être changée, d'être refondue par un homme de génie. Le maréchal de Saxe, qui auroit pu faire cette révolution, qui l'auroit peut-être faite s'il avoit vécu, s'il avoit joint plus d'amour du travail à ſes grandes qualités pour la guerre, ſentoit ce beſoin. Il le diſoit ſouvent : il écrivoit en 1750 à M. d'Argenſon, que toutes les troupes de l'Europe, aux Pruſſiennes près, qui commençoient à s'éclairer, étoient mal conſtituées, & incapables d'exécuter de grandes manœuvres. Il le répete dans ſes rêveries : on y voit combien il eſt indigné de la lenteur de nos marches, de notre ignorance, de notre mal-adreſſe à prendre un ordre de bataille. C'eſt à ce ſujet qu'il dit : *Tout le ſecret de l'exercice, tout celui de la guerre eſt dans les jambes.* J'ai déja cité ailleurs cette expreſſion obſcure en apparence, mais qui me ſemble renfermer un ſens bien profond & bien juſte.

Ce vice, que le maréchal de Saxe ſentoit être dans la conſtitution de nos troupes, dans la théorie de nos marches & de nos ordres de bataille, M. le maréchal de Broglie le ſentit de même, quand il parvint au commandement de l'armée. Il y établit en conſéquence un ordre nouveau : il la partagea en pluſieurs diviſions. De cette organiſation, dont la plupart des gens n'apperçurent pas l'objet, on vit réſulter plus de célérité dans les marches, moins de fatigue pour les troupes, plus de diſcipline dans les camps ; mais le maréchal n'eut pas le temps d'achever ſon ou-

vrage, ce n'eſt pas d'ailleurs en deux campagnes & au milieu du tumulte des opérations de la guerre, qu'on peut changer la tactique d'une armée & former des officiers généraux, ce n'eſt pas ſûr-tout en France, qu'une pareille révolution peut ſe faire, & il n'y a qu'un roi général qui pourroit l'exécuter.

La Pruſſe en avoit un de cette eſpece, & c'eſt-là ce qui la fit lutter avec avantage contre la ligue qui la menaçoit. Les vérités qu'on entrevoyoit ailleurs, ſans faire de pas déciſifs vers elles, le roi de Pruſſe les avoit vues à ſon arrivée au trône, & il avoit en conſéquence profité de la paix, pour inſtruire ſes troupes; elles étoient les mieux ordonnées & les plus manœuvrieres de l'Europe : elles avoient une tactique particuliere de marches & de déploiemens. Dans ſon armée ſeule, étoient des officiers généraux qui ſuſſent conduire une colonne, manier des troupes, & concourir à l'exécution d'un ordre de bataille : on en a vu le réſultat. Par ſon armée ſeule, ont été faits de grands & hardis mouvemens. On l'a vu, à la tête de cette armée, voler de l'Elbe en Siléſie, de la Siléſie vers les Ruſſes. On l'a vu, à la tête de cette armée ſurpriſe & battue, s'arrêter à deux lieues du champ de bataille, & préſenter un nouveau combat. On l'a vu, à Torgau, perdre la bataille, s'appercevoir, en ſe retirant, d'un faux mouvement fait par les Autrichiens, d'une hauteur mal-à-propos dégarnie, y faire remarcher des troupes, s'en emparer, reporter toute ſon armée à l'appui, & forcer les Autrichiens à ſe retirer derriere l'Elbe. Enfin, par-tout où il a fallu manœuvrer, par-tout où le ſuccès a dépendu de l'intelligence & de la rapidité des marches, le ſuccès a été pour lui. Sans doute il n'auroit pas

tant osé, il ne l'auroit pu, s'il avoit eu des troupes moins manœuvrieres, des officiers généraux moins en état de le seconder; car quelle action tirer d'une machine dont les ressorts ne seroient susceptibles, ni de jeu, ni de combinaison?

J'ose avancer cependant que le roi de Prusse n'a pas épuisé toutes les combinaisons de l'art; & que, sur la grande tactique, sur la partie des marches principalement, il reste beaucoup de progrès à faire. Cette assertion est bien hardie; je tâcherai de l'appuyer par des preuves.

Il faut d'abord distinguer les différentes especes de marches qu'une armée est dans le cas d'exécuter.

Ce peuvent être des marches simples & faites hors de la portée de l'ennemi, avec l'objet de se porter commodément vers un point. Dans cette espece de marches, qu'on peut appeller *marches de route*, & que les armées sont quelquefois dans le cas de faire, soit au commencement des campagnes, en se rapprochant de l'ennemi; soit à la fin des campagnes, en se séparant mutuellement; soit dans ces momens où les opérations ont éloigné les armées les unes des autres, & les ont mises respectivement hors de mesure, il n'entre que des combinaisons simples, & qui doivent être uniquement relatives à la moindre fatigue & la plus grande commodité des troupes.

Ce peuvent être des marches hors de la portée de l'ennemi, mais dont le but soit de le prévenir sur un point, ou de s'emparer rapidement d'un poste, ou de porter du secours à un objet menacé, ou de changer, sans qu'il s'y attende, le théatre de la guerre: dans ce cas, il faut que les marches soient combinées de ma-

niere à ſe procurer toute la célérité poſſible, à faire forcer de journées, s'il eſt néceſſaire, à la totalité de l'armée, ou du moins à un corps de troupes, à l'appui duquel on puiſſe arriver à temps avec le reſte de ſes forces. Il faut ſavoir s'écarter des principes ordinaires; &, pour cet effet, ſi cela peut rendre la marche plus rapide & plus commode, ſéparer l'armée en pluſieurs corps qui ſe réuniſſent ſur le point, ou à portée du point médité : il faut enfin calculer qu'étant hors de la portée de l'ennemi, & ayant pour objet d'arriver il faut gagner en vîteſſe ce dont on ſe relâche en méthode, & faire de la célérité l'objet principal & unique de ſes combinaiſons.

Ce peuvent être des *marches-manœuvres*, c'eſt-à-dire, des marches faites à portée de l'ennemi, & par conſéquent, dans l'objet de prendre s'il eſt beſoin, un ordre de bataille. Cette derniere eſpece de marche, ſur laquelle je vais entrer dans des détails étendus, eſt la plus importante, & celle qui exige le plus de combinaiſons; puiſqu'il s'agit à la fois d'y calculer la nature du pays qu'on traverſe, celle du pays où l'on doit aboutir, l'eſpece d'arme dans laquelle on eſt ſupérieur; la qualité des troupes de l'armée, la diſpoſition qu'on veut prendre, ſoit qu'on doive attaquer, ſoit qu'on doive ſe défendre; le plus ou le moins d'habileté de l'ennemi; ſa poſition; ſes vues; la diſtance à laquelle il eſt; la dextérité plus ou moins grande de ſes troupes à prendre un ordre de bataille. Cette eſpece de marches, en un mot, eſt la préparation à la plus grande opération militaire qu'il y ait, à la formation des ordres de bataille, aux batailles qui en ſont la ſuite; car les mouvemens, par leſquels l'armée paſſe de l'ordre de marche à l'or-

dre de bataille, ſont tellement liés aux combinaiſons de l'ordre de marche, qu'on doit les regarder comme une ſeule & même opération. Je ferai voir comment cet enchaînement exiſte. Commençons par établir des régles ſur le premier objet dont on doit s'occuper pour mettre une armée en marche; je veux dire l'*ouverture des chemins*. Nous en déduirons la maniere dont l'armée doit ſe former en ordre de marche; cela nous menera à poſer les principes des mouvemens qui doivent la mettre en ordre de bataille. Cette théorie eſt particuliérement relative à la troiſieme eſpece de marche, dont j'ai parlé ci-deſſus, & ne peut qu'en quelques points, être appliquée aux deux autres, puiſqu'elles n'ont pas pour but de conduire l'armée à une diſpoſition de combat.

CHAPITRE II.

Ouverture des Marches.

UNE armée rangée dans l'ordonnance actuelle, & ſur-tout une armée compoſée, comme le ſont aujourd'hui les nôtres, de beaucoup d'hommes, de chevaux, d'attirails & d'embarras, ne peut ſe mouvoir, &, à plus forte raiſon, exécuter une marche en ligne, trouvât-elle même des plaines aſſez vaſtes & aſſez continues pour la recevoir; car l'étendue de ſon front rendroit les mouvemens ſi lourds & ſi lents qu'ils ſeroient impraticables.

Elle ne peut ſe mouvoir ſur une ſeule colonne, parce que l'immenſe alongement de cette colonne ralentiroit la marche, augmenteroit la fatigue des troupes, & mettroit l'armée en danger d'ê-

tre battue & renverſée avant qu'elle pût ſe former.

Il faut donc que, pour exécuter une marche, l'armée ſe partage en pluſieurs corps ou colonnes, qui, ſuivant chacun des chemins différens, arrivent ſur la même direction, & ſoient en meſure de pouvoir, par des mouvements combinés entr'eux, prendre une diſpoſition générale de combat. Quand je dis ſur la même direction, c'eſt-à-dire, vers le même objet; car la diſpoſition de la marche peut être telle qu'on veuille porter une partie de l'armée ſur le flanc de l'ennemi, tandis qu'on en portera le reſte ſur ſon front; & alors, quoique la direction de toutes les colonnes ne ſoit pas préciſément la même, toutes cependant concourent au même objet, qui eſt de prendre un ordre de bataille & d'attaquer l'ennemi.

Les marches d'armée devant s'exécuter ſur pluſieurs colonnes, il faut qu'en conſéquence chacune de ces colonnes ait un chemin ouvert ou reconnu, ou du moins une direction ſur laquelle elle puiſſe s'avancer à l'aide des travailleurs qui ſont à ſa tête. J'établis ces différences, parce qu'il eſt poſſible que le défaut de temps ou l'ennemi n'aient pas permis d'ouvrir le chemin à l'avance, ou qu'ils aient permis de le reconnoître ſeulement & non de l'ouvrir; ou qu'enfin, le chemin n'ayant pu être ni reconnu ni ouvert, il faille s'avancer ſur une direction projettée, en reconnoiſſant & préparant, chemin faiſant, ſon débouché. Ce dernier cas arrive communément lorſqu'on marche pour donner bataille à l'ennemi, & que cet ennemi a en avant de lui des corps & poſtes détachés qu'il faut attaquer & replier ſucceſſivement.

Le nombre de colonnes ſur lequel une armée

doit marcher, & par conséquent celui des débouchés qu'il faut ouvrir, doit être en proportion de la force de cette armée & du nombre de divisions dans lequel le général l'aura partagée; je dirai dans le chapitre suivant pourquoi il faut partager une armée en plusieurs divisions, quelle est la proportion qu'il faut observer à cet égard; comment cette base prise, il faut, autant que les circonstances le permettent, combiner sur elle ses ordres de marche, former une colonne de chaque division, & se tenir, en formant par-là toutes les parties de sa disposition de la même force, en mesure de pouvoir prendre tel ordre de bataille, & de se renforcer sur tel ou tel point de cet ordre de bataille que l'on juge à propos.

Pour qu'une armée ne soit que le moins qu'il est possible dans le cas de faire des marches sans que ses débouchés soient préparés, il faut, quand cette armée arrive dans une position, que le maréchal-général des logis s'occupe d'abord de faire ouvrir des marches sur toutes les directions que les circonstances ultérieures pourroient l'obliger à suivre. Cette méthode remplit à la fois l'objet de parer à l'avenir, & celui de cacher à l'ennemi le mouvement qu'on projette. Si au lieu de cela on ne fait ouvrir de marches que sur la direction indiquée par la circonstance momentanée ou prévue, on découvre les vues qu'on peut avoir, & ces vues n'ayant qu'à changer, on se trouve obligé de faire une marche incommode & pénible. Ce principe au reste est soumis aux événemens; car quelquefois on ne séjourne pas dans une position, & à peine a-t-on le temps d'ouvrir la marche du lendemain. Quelquefois l'ennemi occupe, par des postes considérables, ou par des corps détachés, le pays où la marche doit s'exécuter, & alors elle ne peut se faire qu'en

s'avançant à lui, & en combattant, s'il résiste. Quelquefois il est avantageux de donner le change à l'ennemi, en faisant ouvrir une marche sur un point vers lequel on ne veut pas se porter, tandis que l'on en fait reconnoître secrétement une autre vers celui sur lequel on veut lui dérober un mouvement. D'autres fois les circonstances & les positions respectives des armées sont telles que, si elles remuent, ce ne peut être que pour se porter vers un objet indiqué; alors il est inutile de se fatiguer à ouvrir des marches vers les autres points. D'autres fois on est en défensive absolue & déterminée, de maniere à ne pouvoir ou à ne vouloir faire de mouvemens qu'en arriere de soi; alors il est certainement inutile d'ouvrir des marches en avant, puisque ce ne seroit que fournir à l'ennemi des débouchés offensifs. Pour l'éclaircissement du principe que j'ai exposé au commencement de cet article, il faut enfin conclure qu'il peut y avoir des occasions où il est inutile, & même impossible d'ouvrir des marches sur toutes les directions; mais que du moins il est important que toutes les directions soient reconnues par les officiers de l'état-major, ou si cela ne se peut, par des renseignemens pris avec les gens du pays; il faut conclure que le maréchal-général des logis doit se faire un tableau exact de ces itinéraires & reconnoissances, de façon à ne jamais quitter une position sans avoir poussé des rayons par ses reconnoissances ou par les renseignemens qu'il prendra sur toutes les directions environnantes, & à parvenir, par ce moyen, à la plus parfaite connoissance possible du théâtre de la guerre.

Disons maintenant comment les marches d'armée doivent être ouvertes, & remontons pour cela aux premiers principes de la marche des

troupes. Un bataillon ne peut ſe mouvoir que perpendiculairement ou parallélement au terrein qu'il occupe. Il en eſt ainſi d'une armée. Les ordres de marches ſe réduiſent conſéquemment à deux eſpeces, *marches de front*, & *marches de flanc*; ces deux eſpeces exigent des précautions & des combinaiſons abſolument différentes. On va voir comment, faute d'établir cette diſtinction & de calculer en conſéquence, la routine la plus vicieuſe a juſqu'ici ouvert les marches, & mis nos armées en danger d'être battues, ſi les armées oppoſées avoient été plus ſçavantes & plus manœuvrieres.

Toutes les fois que l'armée doit exécuter une marche de front, ſoit en avant ou en arriere, le front de cette marche doit être égal à l'étendue du terrein qu'occupe l'armée en bataille; c'eſt-à-dire, qu'il doit y avoir de la colonne de droite à celle de gauche, le terrein néceſſaire pour que l'armée puiſſe s'y déployer.

Toutes les fois au contraire que l'armée doit marcher par ſon flanc, comme ſon mouvement doit s'exécuter, alors chaque ligne ou chaque moitié de ligne formant une colonne, les débouchés doivent être ouverts très-rapprochés l'un de l'autre, de maniere que les colonnes du dedans de la marche ſoient le plus près poſſible de la colonne extérieure, & par conſéquent de la parallele ſur laquelle l'armée ſeroit obligée de ſe former.

Dans les marches de front il n'eſt pas néceſſaire, & il eſt même impoſſible, à moins que l'armée ne marche dans une plaine totalement dégagée d'obſtacles, que les débouchés ſoient toujours ouverts à une diſtance exactement combinée ſur la force des colonnes qui doivent y marcher. Il ſuffit qu'en arrivant ſur les points où l'armée

mée peut ou doit se former, les colonnes se rapprochent le plus qu'il est possible de cette distance. J'éclaircirai ci-après ce principe.

Toutes les fois qu'il est question d'ouvrir une marche, le maréchal-général des logis doit voir par la position de l'armée, par celle de l'ennemi, par la situation du point vers lequel on veut se porter, si cette marche est de *front* ou de *flanc*, afin de pouvoir en conséquence diriger l'instruction & l'opération des aides-maréchaux des logis chargés de préparer les débouchés. Si c'est une marche de front, & qui se fasse à portée d'un ennemi entreprenant & manœuvrier, le maréchal-général des logis doit reconnoître l'ensemble & le front du pays que les colonnes traversent, & pour cet effet le parcourir transversalement de la droite à la gauche toutes les fois que le terrein paroît permettre aux colonnes de déployer, afin de reconnoître sur le front de la marche une ou plusieurs positions successives où l'armée puisse se former, dans la supposition que l'ennemi arrive inopinément sur elles; & de diriger, en conséquence de ces reconnoissances, les opérations des aides-maréchaux généraux des logis, qui font ouvrir ou tracer les débouchés derriere lui.

Les mêmes précautions doivent être prises en longeant le flanc extérieur de la marche, quand l'armée doit faire une marche par ses aîles.

Le principe exposé ci-dessus est trop important pour que je ne cherche à répandre sur lui toute la clarté possible. Supposons donc qu'au milieu du pays représenté *Planche I*, je sois chargé de diriger l'ouverture d'une marche pour porter l'armée vers l'ennemi, campé en B: je jette les yeux sur les circonstances de cette marche, je vois que c'est une marche de front dont il s'agit,

je vois que cette marche est délicate, en ce que l'ennemi est en mesure de pouvoir venir au-devant de l'armée, & l'attaquer dans son mouvement; je l'ouvre en conséquence avec toutes les précautions indiquées par les maximes précédentes, & pour cet effet voici comment je procede.

L'armée est formée en six divisions, & c'est pour six colonnes que je veux préparer les débouchés. A la tête des travailleurs qui tracent & ouvrent chacun de ces débouchés, je place un officier intelligent & habitué à cette espece de travail, & de ma personne je me porte en avant du front de la marche. Celui du camp de l'armée se trouve d'abord être une plaine unie & sans obstacles; mes débouchés s'avancent donc rapidement, partant tous six de la droite ou de la gauche des divisions; tous six proportionnés, pour leur distance entr'eux à la force des divisions; tous six enfin embrassant, depuis celui de la droite jusqu'à celui de la gauche, le terrein qui seroit nécessaire pour former l'armée. A une lieue du camp le pays change, la plaine se rétrécit, des obstacles l'embarrassent; alors la direction de chaque colonne devient subordonnée à ces obstacles, les colonnes s'éloignent ou se rapprochent l'une de l'autre, suivant la situation des débouchés qu'offre le pays, ou de ceux qu'il permet le plus facilement d'ouvrir. Là, deux colonnes se touchent presque; ici, deux autres s'éloignent beaucoup au-delà de leurs distances naturelles, & cela ne fait rien à l'ensemble & à la sûreté de la marche; car où le pays devient couvert & se réduit à des débouchés on ne doit pas craindre d'être obligé de prendre rapidement un ordre de bataille; puisque la difficulté des débouchés empêcheroit également l'ennemi qui vou-

droit venir attaquer d'y combiner une disposition. Cependant, chargé de la direction générale de l'ouverture de la marche; je suis, comme je l'ai dit ci-dessus, en avant des travailleurs pour en reconnoître le front, pour empêcher qu'aucune colonne ne s'écarte de la direction générale, pour raccorder ces colonnes entre elles aussi-tôt que le pays le permet, pour examiner quelles seroient les différentes positions intermédiaires que l'armée pourroit prendre & les dispositions qu'elle pourroit faire, si l'ennemi se présentoit pour l'attaquer & pour l'arrêter dans sa marche. A l'effet de remplir tous ces objets, je ne suis pas un seul chemin, une seule direction, je vais à vol d'oiseau & à travers champs. Du centre de la direction générale, qui est le point où je suis le plus à portée de reconnoître le front de la marche, j'observe à ma droite & à ma gauche. Si quelque obstacle gêne ma vûe, si quelque hauteur peut la seconder & me donner une idée plus rassemblée, plus nette du pays, je m'y porte; enfin, j'avance par zigzags & de maniere à embrasser toujours l'ensemble de la marche. Reprenons l'exemple & le plan sur lequel je démontre. Mes colonnes sont arrivées dans le pays difficile & couvert; là, chacun de mes officiers cherche son débouché; chacun d'eux connoît le but de la direction générale; chacun d'eux est muni de guides sûrs & intelligens; chacun d'eux est convenu, à l'avance avec moi, d'un signal différent soit de poudre enflammée, de coups de fusil ou de tambour; chacun d'eux fait ce signal & le répete tous les quarts d'heure, lorsqu'il se trouve dans un pays couvert, & où il cesse de voir, ou en avant, ou autour de lui. Moi-même j'ai un signal que je fais quand je le juge nécessaire, & qui leur indique toujours le cen-

tre de la direction générale ; par-là ils peuvent ſe raccorder & entr'eux & ſur moi ; je peux les raccorder à mon tour, je peux les diriger ainſi que mes reconnoiſſances me le font juger utile. Le pays s'ouvre & ſe dégage, mes colonnes ſe redreſſent & reprennent, en avançant, leurs diſtances primitives. Que l'ennemi ſe préſente pour venir m'attaquer, le ruiſſeau qui eſt à ma gauche & le grand bois qui eſt à ma droite, me fourniſſent une poſition. Ce même ruiſſeau coule pendant une lieue dans la même direction que mon mouvement. J'y appuie ma colonne de gauche, afin d'en couvrir le flanc de la marche. Je vois au bout de cette lieue que le ruiſſeau retourne & s'éloigne ; j'apperçois ſur la droite de ma marche le terrein qui commence à s'élever, & qui va former une liſiere de hauteurs qui reverſent ſur la plaine où l'armée doit marcher ; je dirige le débouché de ma colonne de droite ſur ces hauteurs, & je les lui fais toujours ſuivre à mi-penchant ; je dis à mi-penchant, parce que là je ſuis maître des hauteurs, comme ſi j'en tenois le ſommet, & que la marche en ſera moins pénible pour les troupes. Au moyen de cette liſiere de hauteurs, le reſte de ma marche doit s'achever avec ſûreté. L'ennemi ne viendra certainement pas m'attaquer par la plaine, tandis que je tiens les hauteurs qui la dominent ; s'il vient m'attaquer par les hauteurs, je les occupe & nous ſommes à deux de jeu ; s'il veut m'empêcher de prendre la poſition D E, j'arrive à la fois ſur cette poſition par tous les débouchés de la plaine, & principalement par mes hauteurs de la droite qui la prennent à revers. S'il reſte dans ſon camp F, ces mêmes hauteurs me portent ſur ſon flanc, & le jour même je combine un mouvement offenſif

ſur lui. En voilà aſſez pour donner une idée de la maniere dont doit ſe diriger l'ouverture d'une marche de *front*. Donnons, ſur un autre plan, une idée de la maniere dont il faut ouvrir celle de *flanc*.

L'armée eſt campée en G, & l'ennemi l'eſt en H (*Planche II.*) : rien ne le ſépare, & il eſt queſtion pour cette premiere, de faire une marche par ſon flanc droit. En conſéquence du principe que j'ai établi, je fais ouvrir deux ou quatre débouchés, de maniere que l'armée faſſe ſon mouvement, chaque ligne ou chaque moitié de ligne formant une colonne. Je fais ouvrir ces débouchés très-rapprochés l'un de l'autre, de ſorte que les colonnes intérieures de la marche n'aient que le moins de terrein poſſible à parcourir pour ſe rapprocher de la parallele ſur laquelle doit ſe former la colonne extérieure, compoſée de la moitié ou de la totalité de la premiere ligne; je veille à ce que les officiers qui conduiſent le tracé & l'ouverture de ces débouchés évitent de les éloigner ou de les ſéparer par des obſtacles qui puiſſent empêcher les colonnes de ſe mettre en ordre de bataille. Si, comme en C, la nature du pays, ou le peu de temps qu'on a pour préparer les débouchés oblige à les éloigner, j'ai ſoin que, l'obſtacle paſſé, ils ſe rapprochent peu-à-peu à la diſtance indiquée par les principes. S'il ſe préſente en avant de mes débouchés un grand bois, comme en D, au lieu de le traverſer ou de le laiſſer ſur le flanc extérieur de ma marche, comme les chemins du pays ſembleroient me l'indiquer, je fais paſſer mes colonnes en dehors de ce bois; je les dirige ainſi, parce qu'alors la liſiere de ce bois m'offre une poſition, ſi l'ennemi vient à moi; parce que mes colonnes la longeant, l'ennemi ne

peut distinguer ni leur force, ni les dispositions que je lui opposerai, parce qu'enfin n'ayant pas ce masque entre lui & moi, il ne peut ni me dérober ses mouvemens, ni faire sur moi une disposition offensive, ni m'empêcher, s'il se met en prise, de me former & de faire moi-même une disposition offensive sur lui. Si, deux lieues plus loin il se présente sur mon flanc droit une lisiere de hauteurs, je dirige mes colonnes à droite & je continue ma marche sur elles, *&c.* Enfin, par une conséquence du principe que j'ai suivi dans l'ouverture de la marche de front, je conduis l'ensemble de l'ouverture de la marche de flanc, en reconnoissant le pays qui est sur le flanc de la marche, & en m'occupant d'y chercher successivement une ou plusieurs positions intermédiaires où l'armée puisse se former, si l'ennemi se présente à elle.

Il me reste à parler de l'ouverture des débouchés des colonnes, considérée en elle-même & relativement à la largeur qu'on doit donner à ces débouchés. Il faut souvent à la guerre, sur cet objet comme sur tant d'autres, recevoir la loi de la nature du pays, du temps & des moyens qu'on a. Mais regle générale, & à laquelle il est important de s'assujettir toutes les fois que cela est possible, leur largeur doit être relative aux principes de Tactique d'après lesquels les troupes doivent marcher. Or, comme dans l'exposition de ces principes il a été fixé & démontré que les colonnes de marche doivent être habituellement formées par pelotons, c'est-à-dire, pour parler un langage plus précis & qui puisse s'appliquer à toutes les constitutions, par fractions de douze ou quinze hommes de front; il faut que les débouchés aient vingt ou vingt-cinq pas de largeur, de maniere, que non-seulement les sol-

dats puiſſent y marcher avec liberté, mais que les officiers puiſſent cheminer à cheval, à droite & à gauche de la colonne, ou tout au moins ſur un des flancs; je dirai ailleurs pourquoi ils ne doivent pas marcher dans les intervalles des pelotons. Dans de pareils chemins la cavalerie pourra marcher par quatre ou par huit, les officiers marchant de-même ſur les flancs de la colonne, & jamais dans les intervalles des compagnies. L'artillerie & les voitures auront aſſez d'eſpace pour marcher ſur deux voitures de front, ou tout au moins pour que, marchant ſur une ſeule, la colonne ne ſoit pas arrêtée par un accident. Les chevaux ou mulets d'équipage pourront enfin marcher ſur deux ou ſur quatre de front. Je reviendrai avec détail ſur cet objet, en traitant de la diſpoſition des ordres de marche.

Mais, comme je l'ai dit ci-deſſus, ſouvent le défaut de temps & de moyens, la nature du pays, empêchent d'ouvrir des marches à l'avance & avec tant de ſoins; quelquefois les colonnes ſont obligées d'ouvrir leurs débouchés, chemin faiſant, & par le moyen des travailleurs qui ſont à leur tête; alors la néceſſité fait loi, alors c'eſt à l'intelligence & à l'activité de celui qui dirige la marche de la colonne, à prévoir les directions les plus courtes, à percer dans les endroits les moins difficiles, à faire hâter le travail. La conduite de ce travail exige des officiers qui en aient l'habitude & l'intelligence; car rien n'eſt minutieux à la guerre, rien ne s'y fait bien ſans intelligence & habitude. Je dis cela par rapport aux gens qui dédaignent le talent d'un homme qui ſait bien ouvrir une colonne de marche, & en dreſſer l'itinéraire. Ces gens-là ne calculent pas que d'un

itinéraire plus ou moins exactement dressé, d'une colonne plus ou moins bien ouverte, dépendent le plus ou le moins de célérité d'une marche, le plus ou le moins de fatigue des troupes, la certitude de l'exécution du mouvement d'une colonne, & souvent le succès d'une grande opération.

Voilà un chapitre qui m'a fait entrer dans quelques-uns des détails de la charge de maréchal-général des logis d'une armée ; détails immenses sur lesquels il n'y a rien d'écrit, sur lesquels il reste beaucoup à imaginer, & presque tout à réduire en principes.

CHAPITRE III.

De la Disposition des Ordres de Marches.

JE viens de dire comment les débouchés des marches d'armée doivent être reconnus & ouverts ; il s'agit maintenant d'exposer les différentes manieres dont une armée peut être disposée en ordre de marche. Commençons par expliquer, ainsi que je l'ai promis, comment cette armée doit être divisée, quel est l'objet de cette division, & sur quelle proportion il faut la déterminer.

Pour qu'une grande masse puisse être mue avec plus de facilité, il faut la partager, s'il est possible, en plusieurs parties ; alors chacune de ces parties est susceptible de recevoir plus de mouvement & d'action, alors on peut, par des forces combinées & multipliées, agir sur toutes ces parties à la fois ; il en est ainsi d'une armée. Qu'on veuille la mouvoir en masse,

elle ſera mal-adroite, lente, incapable de grandes manœuvres ; qu'on la partage en pluſieurs corps, chacun d'eux agira ſéparément avec plus d'ordre & de célérité ; tous pourront agir à la fois & concourir à l'exécution d'un mouvement général. Je parlerai ailleurs des avantages qu'une déciſion pareille procure, ſoit relativement à la ſimplicité du ſervice & à la diſcipline, ſoit par rapport à la diminution de détails & d'embarras qui en réſulte pour le général.

A l'égard de la proportion ſur laquelle le partage d'une armée en diviſions doit être fondé, la méchanique va encore me fournir une démonſtration ſenſible. Si, voulant organiſer une machine, on en fait les mobiles trop nombreux & trop foibles, on complique les détails de cette machine & on diminue ſa force. Si on les fait trop peu nombreux & trop ſolides, ils deviennent ſuſceptibles de trop peu d'action, ſoit en force, ſoit en vîteſſe. Il en eſt de même d'une armée : ſi en compoſant ſes diviſions d'un trop petit nombre de troupes, on la forme d'un trop grand nombre de diviſions, on tombe dans la complication, on manque d'hommes capables de conduire ces diviſions, on a de la peine à combiner tant de mouvemens ſéparés. Si en compoſant les diviſions d'un trop grand nombre de troupes on forme l'armée d'un trop petit nombre de diviſions, chacune d'elles reſtant encore trop maſſive & trop peſante, l'opération ne remplit pas ſon objet, qui eſt d'alléger & de mettre en état d'agir. Il exiſte au milieu de ces extrêmes une moyenne qu'un raiſonnement ſimple va faire trouver.

Pourquoi partage-t-on une armée en pluſieurs diviſions? C'eſt par la même raiſon qu'on diviſe un régiment en pluſieurs bataillons. Les

divisions composées toutes également d'un certain nombre de régimens de premiere & de seconde ligne, font partie de l'armée, comme le bataillon fait partie d'un régiment; les divisions sont chacune aux ordres d'un officier général qui les commande, qui est chargé de leur police, discipline, & en rend compte au général de l'armée. On voit delà combien cette formation élague & simplifie les détails. L'armée se met-elle en marche? Chaque division forme sa colonne. Arrive-t-on au camp? chaque division y prend sa place. L'ordre de marche a-t-il pour but de conduire à un ordre de bataille? Comme toutes les parties de cet ordre de marche sont égales entr'elles, le général peut, suivant les circonstances, combiner son déploiement & les manœuvres intérieures qui le préparent, de maniere à dégarnir & à renforcer telle ou telle partie de sa disposition qu'il juge à propos. Reprenons ma comparaison du partage d'un régiment en bataillons. La Tactique enseigne qu'il ne faut faire ces bataillons ni trop forts ni trop foibles, parce que dans ce premier cas ils seroient trop pesans, & que dans l'autre ils n'auroient pas assez de consistance. Je dois donc éviter les deux mêmes inconvéniens dans la formation des divisions d'une armée, & voici pour cet effet quelle est ma regle. Les divisions ont pour objet principal de simplifier les ordres de marche, & de faciliter, ainsi que d'accélerer les mouvemens par lesquels l'armée peut prendre un ordre de bataille; il faut par conséquent que, destinée à former ordinairement chacune une colonne, elle ne soit pas composée d'un trop grand nombre de troupes; alors elles seroient trop pesantes, trop lentes à se déployer & à concourir à l'exécution de l'ordre de bataille. Il ne faut pas non plus qu'elles soient

composées d'un trop petit nombre de troupes; alors celui des divisions seroit trop multiplié, & il seroit pénible & souvent impraticable d'ouvrir assez de débouchés pour faire mouvoir l'armée. Je me répete peut-être, mais dans une exposition de principes, cela est quelquefois inévitable.

La véritable proportion du partage d'une armée, combinée sur les manœuvres de déploiement & sur les vûes de la grande Tactique, est de trois & au plus quatre divisions pour l'infanterie, indépendamment des aîles de cavalerie qui en formeront chacune une. Quant à la force des divisions, elle doit être au plus de vingt-quatre bataillons, dont moitié de premiere & moitié de seconde ligne, & jamais au-dessous de douze. Chaque aîle de cavalerie devant former une division, il n'y a pas de bornes précises à lui assigner. Je donnerai dans la suite de cet ouvrage un exemple d'une armée divisée d'après ce principe, & exécutant tous les ordres de marche & de bataille possibles.

Expliquons maintenant avec le détail nécessaire, pourquoi il faut que les divisions soient égales, pourquoi il faut, autant qu'il est possible, que les dispositions de l'ordre de marche soient immuables. Ce sont ces divisions de la même force; ce sont, au moyen de cela, toutes les dispositions de l'ordre de marche égales entr'elles, c'est cet ordre de marche, autant que les circonstances le permettent, toujours le même, qui donnent au général la facilité de combiner dans le moment, & à la vue de l'ennemi, tel ou tel ordre de bataille qu'il juge à propos. J'ai dit dans tout cela, *autant que les circonstances le permettent*, car quelquefois il peut arriver que la nature du pays ne comportant pas d'ouvrir le nombre de

débouchés néceſſaire, on ſoit obligé de former les colonnes de plus d'une diviſion. Quelquefois il s'agit d'un mouvement offenſif dans un pays abſolument ouvert, & dont le but eſt de prendre rapidement une diſpoſition de combat; alors il n'y a nul inconvénient à multiplier les colonnes, à en former deux de la même diviſion, puiſque cela peut conduire à un déploiement plus prompt. Quelquefois la marche doit s'exécuter à travers un pays où il faut néceſſairement, pour la ſûreté du mouvement, mettre de l'infanterie aux colonnes des aîles, & alors s'écarter de l'ordre habituel. D'autres fois elle doit conduire à une poſition dont tout le centre ſoit une plaine, & dont les aîles ſoient un pays couvert; alors, ſi l'on n'a pas à craindre d'être attaqué dans la marche, on s'écarte encore de l'ordre habituel, on forme les colonnes des aîles d'infanterie, & les colonnes du centre de cavalerie. Quelquefois enfin, il eſt queſtion d'aller attaquer l'ennemi dans une poſition connue, & où il ne peut pas faire de changemens imprévus dans ſa diſpoſition, alors l'ordre de marche peut-être combiné à l'avance ſur l'ordre de bataille qu'on projette alors, conſéquemment il peut s'écarter de la diſpoſition habituelle : les colonnes peuvent être d'inégale force & différemment combinées, ſuivant qu'on ſe propoſe d'attaquer avec une partie & de refuſer les autres, de mettre là ou là telle ou telle eſpece d'arme, en telle ou telle proportion. Voilà, comme on voit, pluſieurs exceptions au principe ordinaire : exceptions qui, loin de le détruire, ſervent à l'éclaircir en annonçant les circonſtances où il faut s'en écarter.

Le principe fondamental & habituel; je le répete, doit donc être de former autant de colonnes qu'il y a de diviſions, afin que de

cette égalité de toutes les parties de l'ordre de marche, il puiſſe en réſulter la poſſibilité d'exécuter dans le moment un ordre de bataille renforcé ou dégarni dans tous les points que les circonſtances indiqueront. Je démontrerai, en traitant des ordres de bataille, combien eſt immenſe l'avantage de ne faire ſes diſpoſitions qu'à la vue du terrain où l'on doit combattre, & des diſpoſitions de l'ennemi. Je démontrerai combien il a été perdu de batailles, ou faute d'avoir eu ce principe, ou, quand même on l'auroit eu, faute d'une Tactique de déploiemens & d'une habitude de manœuvres qui permiſſent de l'exécuter. Terminons ce qui concerne les ordres de marche.

Il s'enſuit de la théorie, & particuliérement du principe que je viens d'expoſer, que les diſpoſitions des ordres de marche doivent être preſque toujours les mêmes, & que c'eſt au génie à tirer de ces diſpoſitions un ordre de bataille combiné ſur la nature des terreins & des circonſtances. Voilà ce qui n'eſt certainement ni dans la théorie de M. de Puiſégur, ni dans la routine actuelle de toutes nos armées; car les ordres de marche y ſont toujours combinés ſur l'ordre de bataille qu'on veut prendre. On forme le projet d'attaquer l'ennemi ſur tel ou tel point de ſa diſpoſition, on règle en conſéquence l'ordre de marche, on renforce telle ou telle colonne. Arrivé vis-à-vis de l'ennemi on ſe met en bataille comme le dicte l'ordre de marche. Je dirai, au chapitre des ordres de bataille, les erreurs & les mauvais ſuccès qui en réſultent.

Il me reſte à examiner quelle doit être la diſpoſition intérieure des ordres de marche, relativement à la nature de la marche qu'on exécute, & aux différens mobiles qui compoſent les

colonnes; ces mobiles ſont les troupes, l'artillerie, les équipages. Je dirai donc ſucceſſivement quelles doivent être les diſpoſitions des troupes, de l'artillerie & des équipages dans les colonnes de marche.

CHAPITRE IV.

Diſpoſition des Troupes dans les Ordres de marche.

JE renverrai, pour tout ce qui concerne la formation des troupes en colonne de marche, & les mouvemens par leſquels elles doivent paſſer de l'ordre de marche à l'ordre de bataille, à ce que j'ai dit à ce ſujet dans la tactique de l'infanterie au chapitre des formations en colonne & des formations en bataille, & dans l'eſſai ſur la tactique de la cavalerie : j'y ai établi les différences de marche de front & de marche de flanc, les différentes manieres dont les troupes des deux armes doivent ſe mettre en colonne relativement à ces différences, l'ordre dans lequel elles doivent marcher, les mouvemens préliminaires par leſquels elles devoient ſe préparer à ſe mettre en bataille, & enfin ceux par leſquels elles devoient ſe former & concourir à l'exécution d'une manœuvre combinée.

Tout étant dit & entendu ſur ces objets, on voit comment il faut que les troupes qui compoſent une armée, forment les colonnes de marche. Elles ſe mettent en bataille devant leur camp, & ſe forment ſur le champ en colonnes vers les directions qu'elles doivent ſuivre, obſervant de ſe mettre au pas libre & naturel, dès

l'inſtant qu'elles ſont formées, & de ne pas défiler en parade juſqu'à ce qu'elles ſoient hors du terrein du camp, ainſi que je l'ai vu pratiquer quelquefois; coutume ridicule qui ne ſert qu'à fatiguer le ſoldat, & qu'on doit ſupprimer tant en ſortant des camps qu'en y entrant. Si la colonne n'eſt pas toute formée de troupes qui ſoient à côté l'une de l'autre, & à portée de ſe ſuivre ſans interruption, il faut que la colonne attende, allongée ſur ſa direction, qu'elle ait été jointe par toutes les troupes qui doivent la compoſer, afin de s'ébranler tout à la fois au pas de route. De-là dépend la commodité de la marche, la moindre fatigue des troupes, & la ſureté d'avoir la colonne raſſemblée ſur l'eſpace qu'elle doit occuper dans ſa marche.

Quant à la maniere dont les colonnes doivent être ordonnées entr'elles, c'eſt une choſe ſimple, le principe habituel devant être de marcher comme on campe, & chaque diviſion formant ſa colonne. Lorſque quelque circonſtance obligera à y déroger, cela ſera dit & combiné dans l'ordre de marche. Cette diſpoſition, qui regarde le maréchal-général des logis, eſt un travail facile, dont il ſuffit qu'il ait l'habitude; un travail qui deviendra plus facile encore au moyen des nouvelles méthodes de déploiement & de la deſtruction du préjugé de l'inverſion, & où il s'en faut, en un mot, qu'il ſoit beſoin de tout ce fatras de calculs & de minuties dont le maréchal de Puyſegur l'a compliqué.

CHAPITRE V.

Disposition de l'artillerie dans les ordres de marche.

On a vu dans la premiere partie de cet ouvrage, au chapitre de l'artillerie, comment cet accessoire devoit manœuvrer pour se mettre en colonne de marche, & se former en batterie. J'ai démontré que ces mouvemens pouvoient être absolument analogues à ceux des troupes. Il me reste à dire ici comment la quantité d'artillerie, que les armées traînent aujourd'hui à leur suite, doit être disposée pour ne pas embarrasser les marches & pour concourir à la formation d'un ordre de bataille.

Les mêmes raisons, qui m'ont fait soutenir le systême du partage de l'armée en plusieurs divisions, exigent que l'artillerie soit divisée dans la même proportion. Si l'infanterie de l'armée forme trois ou quatre divisions, l'artillerie formera de même trois ou quatre divisions d'égale force, dont chacune sera attachée à une division d'infanterie, pour camper, marcher & combattre avec elle. Indépendamment de cela, il y aura une autre division appellée *division de réserve*, composée de gros calibres & d'obusiers. De celle-là qui marchera à la tête du parc, seront tirés les renforts qu'on voudra porter sur un point, les détachemens qui seront nécessaires, l'artillerie que, suivant mon opinion, on devra quelquefois employer à l'appui de la cavalerie, & pour cela faire marcher avec elle. Enfin il y aura une au-

tre petite diviſion compoſée de deux, quatre, ou au plus ſix pieces de gros calibre : cette diviſion ſera appellee *diviſion d'avant-garde*, campera en avant de l'armée, & marchera avec l'avant-garde. Je la forme de pieces de gros calibre, parce que c'eſt de l'avant-garde que doivent être faits les ſignaux qui régleront les mouvemens de l'armée ; & parce que ſi cette avant-garde trouve ſur ſon chemin quelque poſte retranché, il lui faut du gros calibre pour le battre & l'emporter. Je ne parle ici que de l'artillerie de parc : car, pour celle des régimens, ſi l'on continue de leur en donner, elle campe & marche avec eux, ainſi elle eſt tout naturellement diviſée.

Cette grande diviſion de l'artillerie eſt indépendante des ſubdiviſions intérieures qu'on doit y former, de maniere, par exemple, que chaque ſubdiviſion ſoit compoſée de ſix pieces du même calibre, & que chaque diviſion le ſoit d'un nombre égal de ſubdiviſions compoſées de calibres différens.

Je donnerai, dans la formation de l'armée que je raſſemblerai pour l'exécution des principes que je développe ici, un exemple d'un équipage d'artillerie de campagne diviſée ſuivant ce que j'ai dit ci-deſſus, & l'on verra la facilité & la ſimplicité de mouvemens qui en ſont le réſultat.

C'eſt la nature & l'objet de la marche qui doivent déterminer l'ordre dans lequel l'artillerie doit marcher. Ainſi il faut ſe rappeller à ce ſujet les diſtinctions que j'ai poſées entre *marches de route & marches-manœuvres*, *marches de front & marches de flanc*, puiſque relativement à chacune de ces ſortes de marches, l'artillerie doit obſerver un ordre différent.

S'il s'agit d'une marche de route, comme ſon

but unique eſt la plus grande commodité des troupes, ou la plus grande célérité poſſible, comme il n'y eſt point queſtion d'arriver à un ordre de bataille, & conſéquemment d'avoir de l'artillerie à portée de le protéger, l'artillerie marchera tout ſimplement à la queue des troupes, afin de ne pas les retarder dans leur marche & de ne pas gâter les chemins; c'eſt-à-dire, que ſi l'eſpece des débouchés le permet, chaque diviſion marchera à la ſuite de la diviſion d'infanterie à laquelle elle eſt attachée; & que, ſi elle ne le permet pas, on mettra l'artillerie à telle colonne que l'on jugera à propos. Dans les deux cas, la diviſion de réſerve & le gros parc marcheront à la colonne dont le débouché ſera le meilleur & le plus facile.

S'il s'agit d'une marche-manœuvre, & par conſéquent d'une marche faite à portée de l'ennemi, & avec le but de prendre un ordre de bataille, il faut que l'artillerie ſoit diſpoſée de maniere à ne gêner les troupes & à ne ralentir la marche que le moins qu'il ſera poſſible, & en même temps à pouvoir entrer dans la combinaiſon de l'ordre de bataille, à protéger ſon exécution. D'après cela, on doit voir ſi la marche eſt de *front* ou de *flanc*, & faire ſes diſpoſitions en conſéquence.

Si la marche eſt de front, voici comment marcheront les diviſions d'artillerie. A la tête de chaque colonne, & précédées ſeulement d'un bataillon de grenadiers, ſeront placées une ou deux ſubdiviſions de gros calibre, débarraſſées de toutes leurs voitures d'attirails, & ayant une vingtaine de coups par piece pour commencer le combat. Le reſte de chaque diviſion d'artillerie ſuivra la diviſion d'infanterie à laquelle elle eſt attachée, de maniere que le canon ſoit immédiatement à la queue des troupes, & que toutes les

voitures d'attirails & de munitions ſoient derriere lui. Par le moyen de cette diſpoſition, on aura à la tête des colonnes l'artillerie néceſſaire pour protéger le déploiement : les troupes n'étant point embarraſſées, ſe mettront rapidement en bataille, & l'on diſpoſera enſuite, ainſi que l'on voudra, du reſte de l'artillerie ; ſoit en la faiſant arriver à l'appui de celle qui ſera déja poſtée, ſoit en lui faiſant prendre des emplacemens collatéraux à la diſpoſition des troupes, ſoit enfin en la laiſſant derriere les lignes, ſi l'on veut entrer ſur-le-champ en action décidée, & pour cela ne pas embarraſſer le front. L'artillerie de réſerve marchera derriere les colonnes du centre : elle ſera toujours renforcée d'atteiages, afin de pouvoir, à toutes jambes, ſe porter aux points de l'ordre de bataille où elle ſera jugée néceſſaire.

Voilà dans les *marches-manœuvres de front*, quelle ſera la diſpoſition habituelle, mais les circonſtances pourront y occaſionner différens changemens. Quelquefois, par exemple, les points d'attaque étant connus à l'avance, on ſçaura que telle colonne doit s'emparer d'un village ou d'un retranchement qu'il ſera néceſſaire de battre auparavant par un grand feu d'artillerie ; alors on mettra à la tête de cette colonne un plus grand nombre de ſubdiviſions & toutes de gros calibre. Quelquefois on voudra appuyer & ſoutenir une aîle de cavalerie : l'on joindra en conſéquence à la colonne qui doit la former, une ou pluſieurs ſubdiviſions de bouches à feu & particuliérement d'obuſiers : cette artillerie, pourvue de vingt coups par piece, marchera à la tête de la colonne couverte par quelques eſcadrons, & ſes voitures de munitions marcheront à la queue. J'ai parlé, dans l'eſſai ſur la tactique de l'artillerie, des ſervices que pourroit rendre cette méthode peu, ou pour

mieux dire, point connue, d'employer de l'artillerie avec la cavalerie.

Il reste ensuite toutes les dispositions intérieures qu'il sera à propos de faire dans les divisions d'artillerie, lorsque, marchant pour attaquer l'ennemi, l'on aura connoissance des parties de l'ordre de bataille avec lesquelles on veut faire effort, & de celle qu'on veut lui refuser. Ces dispositions auront pour but de renforcer d'attelages l'artillerie des colonnes destinées à agir, de mettre dans les divisions d'artillerie de ces colonnes plus de pieces de petit calibre & d'attacher les calibres les plus forts aux colonnes qui doivent former les parties de la disposition les plus éloignées de l'ennemi, & où par conséquent les plus longues portées seroient le plus nécessaires, *&c.* Il faut lire, dans la tactique de l'artillerie, les principes posés à cet égard.

Quant aux pieces de canon de régiment, elles marcheront avec leurs bataillons, & en suivront les mouvemens; mais je ne puis m'empêcher de répéter que telles qu'elles sont par leur espece, & multipliées au point où elles le sont, elles donnent plus d'embarras qu'elles ne rendent de service.

Je dois maintenant parler des *marches de flanc.* Si elles ne sont pas faites dans des circonstances qui fassent craindre que l'ennemi, longeant une parallele à la direction du mouvement de l'armée, ne cherche à l'attaquer pendant sa marche, l'artillerie pourra marcher à la queue des troupes de chaque colonne, ou par une colonne séparée sur le flanc interieur de l'ordre de marche. Si l'on peut craindre d'être attaqué par l'ennemi, chaque division d'artillerie marchera à la tête & a la queue des troupes de chaque division de troupes, n'ayant toutefois lesdites divisions d'artillerie

avec elles que les caiſſons de munitions néceſſaires pour le premier moment, & tout le reſte marchant, ainſi qu'il eſt dit ci-deſſus, par une colonne ſéparée en dedans de l'ordre de marche.

Je laiſſe à juger aux gens de guerre ſi cette théorie des diſpoſitions de l'artillerie dans les marches n'eſt pas ſupérieure à la routine qu'on a ſuivie juſqu'à préſent. Je laiſſe à juger ſi ayant de l'artillerie diviſée & manœuvrée ainſi, on ne pourroit pas en avoir une bien moins grande quantité qu'on n'en a aujourd'hui, une bien moins nombreuſe que celle de l'armée ignorante que l'on aurait vis-à-vis de ſoi, & avec cela ne jamais manquer d'artillerie, & ſe procurer ſur les points néceſſaires, un feu ſupérieur aux ſiens.

CHAPITRE VI.

De la diſpoſition des Equipages dans les Marches.

Il y a peu de choſe à dire ſur cet objet. On ne doit jamais mêler les équipages avec les troupes : on les fait marcher à la ſuite des colonnes dans le même rang que les troupes y tiennent, & les mulets ou chariots de campemens des ſoldats ayant toujours la tête. Si l'on a à craindre pour les flancs de la marche, on n'en place point aux colonnes extérieures de marche, & on prend des précautions pour les couvrir. S'il eſt queſtion d'une *marche-manœuvre* ou d'une marche forcée, on prend le parti de laiſſer les équipages en arriere, choiſiſſant, pour cet effet, un lieu ſûr & qui, à tout événement, puiſſe être couvert par l'armée. Toutes ces régles ſont connues. Mais ce ſur quoi on eſt dans la routine la plus mal entendue,

c'eſt l'ordre individuel de ces équipages. Je vois que dans les chauſſées de Flandre, dans les pays les plus ouverts, ſur les mêmes débouchés où les troupes ont marché par pelotons, les mulets ou chevaux d'équipages y marchent ſur une ſeule file, comme ſi on étoit dans les défilés des Alpes : il ſeroit certainement poſſible qu'au lieu de cela, ils marchaſſent ſur deux ou trois files. J'en dirai autant pour les voitures, qui ſouvent pourroient marcher ſur deux de front. Enfin il devroit y avoir une régle de proportion établie, d'après laquelle le maréchal-général des logis diroit : les troupes de telle colonne peuvent marcher ſur tel front, par conſéquent les équipages de cette colonne marcheront de telle maniere.

Mais à quoi ſervira toute l'intelligence poſſible dans la diſpoſition des marches, ſi nous ne cherchons à diminuer cette quantité énorme d'attirails, d'équipages, de valets, ſi bien nommée par les anciens *impedimenta*, ſi pour cela nous ne devenons plus ſobres, moins amoureux de nos aiſes, plus endurcis aux travaux ? Je ne m'étendrai pas là-deſſus : car une pareille révolution ne peut s'opérer qu'en changeant l'eſprit & les mœurs actuelles ; or changer l'eſprit & les mœurs d'une nation, ne peut être l'ouvrage d'un écrivain quel qu'il ſoit. Ce ne peut être que celui du ſouverain, ou d'un homme de génie dans les mains duquel de grands malheurs & le cri public, plus fort que les cabales, remettront pendant quelques années de ſuite, le timon de la machine.

CHAPITRE VII.

Des ordres de Bataille.

ORDRE *de bataille* dans la tactique actuelle peut s'entendre de deux manieres. Il signifie d'abord l'ordre primitif & fondamental dans lequel une armée se dispose pour camper & pour combattre, étant mises à part toutes circonstances de manœuvre & de terrein : il doit signifier ensuite toute disposition quelconque dérivant de cet ordre primitif, avec telles ou telles différences quelconques occasionnées par ces circonstances. Je vais éclaircir cette double définition. Cela répandra du jour sur la théorie qui en sera la suite.

Considéré comme disposition primitive & fondamentale, l'ordre de bataille d'une armée est le tableau qu'on forme au commencement de la campagne pour régler l'emplacement & la disposition des différens corps qui composent l'armée. C'est d'après lui que les troupes sont disposées sur deux lignes, l'infanterie au centre & la cavalerie sur les aîles. Ce premier arrangement est fondé en raison, quand il n'est que la disposition préparatoire, &, si je peux m'exprimer ainsi, la disposition d'attente & d'organisation ; mais il devient abus & erreur, quand il dégénere en routine, quand on le prend différemment dans toutes les circonstances & dans tous les terreins, quand sur-tout on en fait sa disposition de combat.

Je dis que cet arrangement est fondé en raison, quand il n'est que la disposition de campement & d'organisation : en effet, quand on rassemble

une armée, il faut bien y établir un ordre primitif & habituel, un ordre qui soit la base d'après laquelle on puisse partir pour opérer, & à laquelle on puisse revenir quand les circonstances qui en éloignent, n'existent plus. Je dis que cet arrangement devient abus & erreur quand on ne sait pas s'en écarter suivant les circonstances, quand on en fait aveuglément sa disposition de combat. En effet, il est aisé de sentir que des incidens, des circonstances & des vues sans nombre doivent obliger de faire des changemens à l'ordre primitif : il est aisé de sentir, par exemple, que, quoique suivant cet ordre l'armée doive être formée sur deux lignes, l'infanterie étant au centre, la cavalerie sur les aîles, & tous les corps qui composent chaque ligne étant contigus l'un à l'autre, les circonstances à la guerre peuvent exiger que là il faille mettre de la cavalerie au centre, & de l'infanterie sur les aîles ; ici combattre sur une ligne, plus loin se former en trois, ailleurs séparer l'armée en plusieurs corps pour les faire agir chacun sur différents points ; toutes ces dérogations à l'ordre primitif n'empêchant cependant point que la totalité de la disposition ne soit un ordre de bataille, puisqu'elle a pour but de combattre. Concluons de-là qu'ainsi que la postérité se tromperoit, si elle imaginoit, en voyant le tableau de nos ordres de bataille actuels, que telle étoit la disposition sur laquelle combattoient toujours nos armées, nous nous trompons sans doute étrangement, lorsqu'en trouvant dans l'histoire la disposition d'une armée grecque ou consulaire, nous croyons qu'elles combattoient toujours dans cet ordre. Car vraisemblablement cet ordre n'étoit qu'une disposition fondamentale & primitive à laquelle ils faisoient des changemens, suivant ce qu'exi-

geoient la nature du terrein & les mouvemens de l'ennemi. Revenons à mon objet, qui eſt d'éclaircir la définition que j'ai avancée.

Conſidéré comme diſpoſition dictée par le terrein & par les circonſtances, l'ordre de bataille d'une armée eſt l'ordre quelconque dans lequel elle ſe range pour combattre, c'eſt-à-dire, que ce n'eſt jamais & ne peut preſque jamais être l'ordre de méthode; car rarement ſe trouve-t-on dans des plaines où l'armée puiſſe être formée ſur des lignes droites & continues; auſſi rarement dans des pays où l'on doive compoſer tout le centre d'infanterie & les aîles de cavalerie. Souvent on affoiblit & on met hors de priſe une partie de ſa diſpoſition, pour en renforcer une autre avec laquelle on veut combattre. Dans ces différentes circonſtances on ſe conduit ainſi que je l'ai dit ci-deſſus, on s'écarte de l'ordre de méthode, on prend une diſpoſition qui y a quelquefois très-peu de rapport. Il y a même plus: c'eſt que plus un général eſt habile, plus ſon armée eſt manœuvriere, & plus il s'écarte de la routine établie, afin de porter à ſon ennemi des coups imprévus & déciſifs. J'aurai occaſion de développer cela dans la ſuite de cette théorie. Je crois en avoir dit aſſez pour faire ſentir la différence qu'il y a entre la diſpoſition de méthode & la diſpoſition de circonſtance, qui toutes-deux cependant peuvent s'appeller *ordre de bataille*, avec cette différence que la premiere n'a lieu que dans les camps & dans les rêves des Tacticiens, tandis que la ſeconde eſt celle dans laquelle on donne les batailles, & ſurtout celle qui les fait gagner.

C'eſt cette derniere qu'on parviendra à exécuter facilement au moyen de la Tactique expoſée dans cet ouvrage, & qu'on ne pouvoit exécu-

ter de même avec les anciens principes & les mouvemens pratiqués jusqu'à présent dans nos armées; car outre qu'on n'avoit aucune idée de la grande Tactique, outre que les armées n'étoient ni divisées ni constituées de façon à pouvoir être manœuvrieres, les différens corps qui la composoient ne se remuoient individuellement que par des méthodes lentes, lourdes, & dont elles n'avoient pas même l'habitude. Les officiers généraux n'avoient point d'usage de manier les troupes. De cette ignorance & de cette maladresse générale, tant de la part des agens que des conducteurs, il résultoit qu'il falloit plusieurs heures pour mettre une armée en bataille; qu'une fois cette armée en bataille, on n'osoit, de peur de tout confondre, de tout perdre, faire le moindre changement dans la disposition. Il résultoit qu'il falloit toujours combiner l'ordre de marche sur la disposition qu'on vouloit prendre; ainsi, par exemple, on se mettoit en marche avec l'objet d'attaquer l'ennemi sur tel ou tel point; on renforçoit en conséquence telles ou telles colonnes. Arrivoit-on en présence de l'ennemi, l'ordre de bataille étoit dicté par l'ordre de marche, & se prenoit en conséquence. Qu'arrivoit-il cependant? C'est que souvent cet ordre de bataille se trouvoit vicieux, ou parce qu'on avoit eu de fausses connoissances du terrein & de la position de l'ennemi, ou parce que l'ennemi avoit fait des changemens dans sa disposition; comment y remédier? le moyen de changer sa disposition primitive dans des armées sans Tactique? Quand le général se seroit senti le génie de l'entreprendre, comment oser le tenter avec des troupes & des officiers généraux incapables d'aucune grande manœuvre? C'étoit une si difficile, une si lente opération alors que celle de mettre une

armée en bataille ! Qu'arrivoit-il encore ? c'eſt que l'armée employant un temps infini à paſſer de l'ordre de marche à l'ordre de bataille, l'ennemi pouvoit à loiſir juger la force des colonnes, le point vers lequel elles ſe dirigeoient, l'objet qu'on avoit en vue, & faire ſes diſpoſitions en conſéquence. S'il falloit des exemples pour appuyer ce que j'avance, j'en pourrois citer en foule, & la derniere guerre m'en fourniroit pluſieurs.

Dans la tactique que j'expoſe, on arrive d'une maniere toute différente à la formation des ordres de bataille. Veut-on, par exemple, aller attaquer l'ennemi ? Comme on peut ne pas connoître préciſément la poſition qu'il occupe, comme quand même on la connoîtroit, on ne peut pas être sûr qu'inſtruit du mouvement qu'on fait ſur lui, il ne fera pas quelques changemens dans cette poſition ou dans la diſpoſition par laquelle il compte la défendre, on met l'armée en marche dans l'ordre habituel, les colonnes étant toutes égales & formées chacune d'une diviſion ; ainſi diſpoſée l'armée s'avance, le général étant en avant d'elle à la tête de l'avant-garde. On arrive à portée de l'ennemi, & alors le général détermine ſon ordre de bataille conſéquemment à la nature du terrein, à la poſition qu'occupe l'ennemi, & à la diſpoſition qu'il a priſe. Il renforce ou affoiblit à cet effet, telles ou telles colonnes qu'il juge à propos, fait avancer l'une, laiſſe l'autre en arriere, dirige celle-là vers un point, celle-ci vers un autre, donne le ſignal pour que l'ordre de bataille ſe prenne. A l'inſtant toutes ſes troupes, qui ſont accoutumées à l'exécution des grandes manœuvres, qui ont des méthodes rapides de déploiemens, ſe mettent en bataille, & l'attaque commence avant que l'ennemi ait eu le temps de démêler où l'on veut le frapper, ou que s'il l'a

démêlé, il ait eu le loisir de changer sa disposition pour y parer. Mais que ne peut point encore le général, ayant derriere lui toutes ses colonnes, pour ainsi dire, dans sa main, & prêtes à prendre les dispositions qu'il leur indiquera! Arrivé à la vue de l'ennemi, & ne trouvant pas que celui-ci soit en posture désavantageuse, il manœuvre vis-à-vis de lui, il cherche à lui donner le change, il emploie toutes les ressources de terrain & de la tactique pour lui faire illusion sur son projet, il feint un mouvement offensif sur sa gauche pour former son attaque réelle sur sa droite; là il lui présente des colonnes à distances ouvertes, ici il lui en présente à distances serrées, il fait tant, en un mot, que si cet ennemi n'est pas aussi habile que lui, il prend le change, abandonne ou occupe un poste qui le met en prise, ou bien s'affoiblit sur un point, soit en y laissant trop peu de troupes, soit en y laissant trop peu de l'arme propre à le défendre, soit en y laissant les troupes les moins bonnes de son armée, & alors cette faute est saisie, le général habile & manœuvrier porte sur le champ ses efforts sur cette partie foible. Si pourtant l'ennemi ne se met en prises ni par sa position ni par sa disposition, alors ce général se trouve n'avoir rien engagé; il se retire, prend une position & attend une occasion plus favorable. Voilà quelle est la véritable science de la formation des ordres de bataille. Voilà celle qui a fait gagner au roi de Prusse les batailles de Lissa, de Hohenfriedberg, & plusieurs autres; voilà la science dont je vais développer les principes, en montrant les grandes combinaisons & le méchanisme intérieur qui doivent faire passer une armée de son ordre de marche à une disposition de combat.

Il ne peut y avoir que deux manieres de don-

ner bataille à l'ennemi : la premiere, en engageant ou en se mettant à portée d'engager à la fois le combat sur toutes les parties de son front, la seconde, en l'attaquant seulement sur un ou sur plusieurs points. Je crois, d'après cela, pouvoir réduire les sept ordres dont Vegece a parlé, & dont tous les tacticiens ont parlé après lui, à deux, *le parallele* & *l'oblique*. Je vais, en traitant séparément de chacun de ces ordres, les définir, assigner leurs principes, leurs objets, & démontrer comment toutes les dispositions quelconques tiennent à ces deux dispositions principales, & n'en sont que des conséquences & des modifications.

CHAPITRE VIII.

Ordre parallele.

Il faut appeller ainsi une disposition de bataille dont le front développé parallélement à celui de l'ennemi, peut entrer en action à la fois de toutes les parties qui la composent. Quand je dis *parallélement*, on ne doit pas entendre ce mot dans la précision géométrique, car il y a peu de pays qui puisse permettre à deux armées de s'étendre sur des fronts exactement paralleles l'un à l'autre. Le nom d'*ordre parallele* appartient donc à toute disposition qui place tous les corps de deux armées les uns vis-à-vis des autres, en mesure & à portée de combattre.

Voilà certainement comme ont dû se disposer les armées dans les premiers âges de la science militaire. Alors elles n'étoient pas si nombreuses qu'aujourd'hui ; elles se formoient sur une ordon-

nance moins étendue ; on étoit armé de maniere à avoir besoin de s'approcher pour se nuire. On ne connoissoit point toutes les finesses de la tactique ; en raison de ce qu'on étoit moins éclairé, on étoit plus courageux peut-être. Chacun vouloit combattre ; chacun vouloit avoir part au danger & à la gloire : de-là ces batailles si terribles & si sanglantes, que nos combats actuels, qui ne sont que des jeux auprès d'elles, nous les font presque regarder comme fabuleuses. Qu'on voie encore aujourd'hui deux nations sauvages violemment animées l'une contre l'autre, & ne connoissant pas l'usage de nos armes à feu : leurs braves s'assembleront, marcheront les uns aux autres, se joindront, & là, leur disposition sera de s'étendre pour pouvoir tous combattre, & chercher chacun son homme. Ainsi se battent, dans l'Amérique septentrionale, toutes les nations que les Européens n'ont pas formées & armées ; aussi leurs guerres finissent-elles quelquefois par la destruction entiere du peuple vaincu. Ainsi ont combattu toutes les premieres races d'hommes qui ont habité l'Europe, jusqu'à ce que le hazard, l'ambition & le raisonnement aient fait naître parmi elles quelques lumieres.

On voit que l'ordre parallele étant le plus naturel & le plus simple, a dû être la plus ancienne disposition connue. Ce ne sont pas les mots qui font les choses, &, quoique des sauvages ne connoissent peut-être ni le mot *ordre* ni certainement le terme *parallele*, c'est cette disposition informe & d'instinct qu'ils prennent pour aborder tous à la fois l'ennemi & le combattre ; c'est elle qui se perfectionnant peu-à-peu, & les mots naissans avec les idées, est devenue & a été nommée *ordre parallele*.

A mesure que les hommes s'éclairerent, les ar-

mées supérieures en nombre
tirer parti de leur supériorité,
à envelopper l'ennemi & à en
De-là cette disposition en form
subsiste encore aujourd'hui dans
ques & Asiatiques. D'un autre
raux habiles, se trouvant à la tê
férieures, dûrent chercher les mo
pléer à cette infériorité par la perf
tactique : ils dûrent sentir qu'en se
parallélement à un ennemi supérieur en
ils s'exposoient à être enveloppés & batt
y avoit telle autre sorte de disposition, tell
ce de mouvemens au moyen de laquelle ils
voient porter l'élite de leurs forces à un
points de l'ordre de bataille, n'engager le combat que sur ce point & mettre hors de prise toutes les autres parties de leur disposition; de-là l'ordre oblique, & toutes les autres dérogations à l'ordre parallele. Enfin entre des généraux tant soit peu éclairés de part & d'autre, l'ordre parallele cessa d'avoir lieu dans les batailles, parce que, supérieurs ou inférieurs en nombre, ils calculerent, avec raison, qu'il y avoit d'autres dispositions plus avantageuses.

Ce qui prouve que telle a dû être, dans l'antiquité, l'origine des différens ordres de bataille, c'est que nous les avons vu renaître dans la même progression. Avec l'empire Romain, la science militaire déchut & s'anéantit; il succéda des siecles de ténebres; les hommes redevinrent à-peu-près aussi ignorans que l'avoient été ceux des premiers âges. Cette ignorance s'étendit sur tout, elle s'étendit particuliérement sur la maniere de faire la guerre; car il faut observer en passant, qu'alors bien plus qu'aujourd'hui, c'étoit tout ce qu'il y avoit de plus grossier & de

ns les nations, qui se dévouoit
abitans des villes n'étoient point
petit nombre d'hommes livrés
oit pour l'autel, pour la scholas-
uelques arts échappés à la barba-

nt donc alors à se battre comme
niers temps. Ce fut multitude con-
ide, hazard contre ignorance, les ar-
ordoient & s'engageoient de tout leur
insi se donnerent les batailles de Clovis
ttila, de Charles Martel contre les Sarra-
de Charlemagne contre les Saxons. La
e qu'elles se donnoient ainsi, c'est qu'il y
issoit un nombre incroyable de combattans.
Les chroniques de ces guerres disent souvent
que peu de vaincus se sauvoient du carnage des combats. Ces armées prenoient, sans le savoir, l'ordre parallele, il eut lieu long-tems après encore, il eut lieu tant que la tactique resta dans l'enfance, on le trouve à Marignan, à Aiguadel, à Pavie, par-tout où les armées eurent le temps de se mettre en bataille la veille, & la possibilité de s'aborder.

Quand la science militaire commença à renaître, on fit le même raisonnement qu'avoient fait les anciens, & en conséquence on s'écarta de l'ordre parallele. On chercha à manœuvrer, à tourner son ennemi par les flancs, il n'y eut presque plus de batailles engagées sur la totalité du front; il y en eut bien moins encore quand les armées devinrent plus nombreuses & se rangerent sur une ordonnance plus mince. Le moyen, en effet, que sur des fronts aussi étendus, il n'y eut pas quelque obstacle qui empêchât de se joindre! On adopta alors un nouveau genre de guerre fondé sur la nature du terrein & sur le

le choix des positions. Les armées inférieures se mirent, soit par les retranchemens, soit par les obstacles naturels du pays, à l'abri de toute attaque, ou réduisirent la possibilité de les attaquer à des points. Tous les combats devinrent des affaires de postes; il n'y eut plus de batailles générales, par conséquent plus d'ordre parallele. Depuis la fin du dernier siécle on ne peut pas, je crois, citer une action où les armées aient engagé le combat sur tout leur front.

Ce qui contribue maintenant à faire rejetter généralement l'ordre parallele, c'est, outre l'immense front des armées, & la difficulté de se joindre, la nécessité où sont tous les états de ne pas compromettre au hasard d'une action générale des armées qui font toutes leurs forces & leurs destinées. Aujourd'hui qu'aucune nation n'est guerriere ni par ses mœurs ni par sa constitution, aujourd'hui que les peuples n'ont pour défense qu'un certain nombre de troupes, que hors ces troupes tout le reste des citoyens n'est qu'une multitude lâche, sans aucune idée de guerre & de discipline, prête, par conséquent à subir le joug du vainqueur; la politique respective des gouvernemens veut que les généraux ne donnent rien au hasard. On vient de voir comment le résultat des ordres paralleles mis en exécution un jour de bataille, étoit de rendre l'action générale, comment elle devenoit plus terrible, plus décisive, plus sanglante, comment il se pouvoit qu'elle entraînât la destruction totale des vaincus. Qu'on se peigne la détresse d'une de nos nations prétendues policées, si on venoit lui dire, comme on le dit aux Romains après la journée de Cannes: „ L'ennemi arrive, l'ar-
„ mée qui couvroit la capitale a engagé une ba-
„ taille générale, & cette armée n'est plus ".

L'ordre parallele pris dans la ſignification que je lui ai donnée au commencement de ce chapitre, n'eſt donc plus aujourd'hui mis à exécution dans les batailles; mais ce nom peut reſter à la diſpoſition primitive & habituelle d'organiſation & de campemens d'une armée, puiſque toutes les parties de cette diſpoſition ſe trouvent d'égale force & prêtes (les obſtacles du terrein mis à part) à entrer en action avec l'ennemi s'il venoit attaquer à-la-fois tout le front. Je vais démontrer dans le chapitre ſuivant, quelle eſpece d'ordre de bataille a remplacé l'ordre parallele, & les changemens les plus avantageux qui peuvent encore être faits à cet égard.

Cependant je dois dire, avant que de quitter cet article, qu'il pourroit y avoir des occaſions où une armée ſupérieure en courage & ſûre de ne pas être priſe par ſes flancs, pourroit ſe ſervir de l'ordre parallele. Ce qu'il y a de certain du moins, c'eſt que les batailles qu'une pareille armée gagneroit dans cette diſpoſition, ruineroient l'armée qui lui ſeroit oppoſée, tandis que les batailles actuelles entre deux généraux habiles ne peuvent jamais avoir de grands réſultats.

CHAPITRE IX.

Ordre oblique.

On vient de voir comment la ſcience militaire a ſubſtitué l'ordre oblique à l'ordre parallele, & a rendu les batailles plus ſavantes & moins ſanglantes. C'eſt un jeu de calcul & de combinaiſon qui a ſuccédé à un jeu de haſard & de ruine. Il eſt heureux que la ſcience militaire, qui eſt la ſcience de la deſtruction, rende la

guerre moins deſtructive en ſe perfectionnant. Il eſt heureux que ce puiſſe être l'habileté des généraux qui décide le ſort des batailles, plutôt que la quantité du ſang répandu. Enfin, dans un ſiécle où tous les arts ont fait des progrès, il eſt honorable, il eſt encourageant pour les militaires, que celui de la guerre ſe reſſente de la propagation générale des lumieres.

L'ordre oblique eſt l'ordre de bataille le plus uſité, le plus ſavant, le plus ſuſceptible de combinaiſon, l'ordre dont ſe ſerviront toujours les armées inférieures commandées par de bons généraux, c'eſt cet ordre ſi fameux chez les anciens; mais dont aucun de leurs tacticiens ne nous a fait connoître le méchaniſme intérieur. Le roi de Pruſſe eſt le premier moderne qui l'a exécuté par principes, & qui l'a adapté à la tactique actuelle.

Pour qu'un ordre de bataille ſoit oblique, il n'eſt pas néceſſaire que le front de cet ordre deſſine exactement une ligne oblique par rapport au front de l'ennemi, car rarement les terreins & les circonſtances permettent qu'une pareille régularité puiſſe avoir lieu. J'appelle donc *oblique* toute diſpoſition où l'on porte ſur l'ennemi une partie & l'élite de ſes forces, & où l'on tient le reſte hors de portée de lui; toute diſpoſition en un mot, où l'on attaque avec avantage un ou pluſieurs points de l'ordre de bataille ennemi, tandis qu'on donne le change aux autres points, & qu'on ſe met hors de meſure de pouvoir être attaqué par eux.

La choſe ainſi entendue, preſque toutes les batailles qui ſe ſont données depuis un ſiecle, ont été dans l'ordre oblique; car elles ſe ſont toutes réduites à des points d'attaque. Mais cet ordre étoit pris au haſard & dicté par les circon-

ſtances ou par la nature du terrein. On n'avoit point approfondi ſes avantages, on ne connoiſſoit pas ſes fineſſes, on ignoroit la maniere de le prendre rapidement ſur un point indiqué par les circonſtances du moment, & non prévenu dans l'ordre de marche; ainſi dans un art qui eſt au berceau, il arrive qu'on ſe ſert machinalement d'un inſtrument dont on ne connoît ni les propriétés, ni l'uſage.

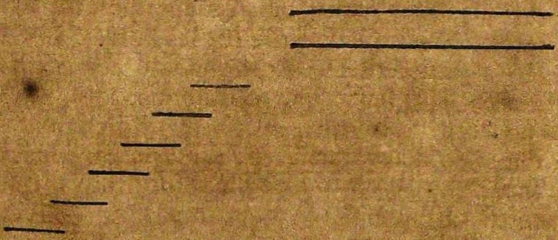
Pour développer parfaitement la théorie de l'ordre oblique, il faut entrer dans des détails qui faſſent concevoir pas à pas ſes principes, leur objet & leur application. Je ſuis, plus que perſonne, ennemi de longueur, mais dans les ouvrages dogmatiques il faut convaincre, & pour convaincre il faut quelquefois ſavoir s'appeſantir.

Je diſtinguerai d'abord deux différentes eſpeces d'ordre oblique : l'une eſt l'ordre oblique de principe, l'oblique proprement dit, c'eſt-à-dire, l'ordre dans lequel l'armée eſt diſpoſée *véritablement obliquement* au front de l'ennemi; l'autre eſt l'ordre oblique de circonſtance, c'eſt-à-dire, l'ordre dans lequel l'armée, quoique n'étant point diſpoſée obliquement au front de l'ennemi, ſe trouve cependant, ſoit par la nature du terrein, ſoit par l'habileté de ſes mouvemens, dans le cas de l'attaquer ſur un ou pluſieurs points, & d'être elle-même hors de priſe ſur les autres. Je vais parler ſucceſſivement de chacune de ces deux eſpeces & faire ſentir leur différence.

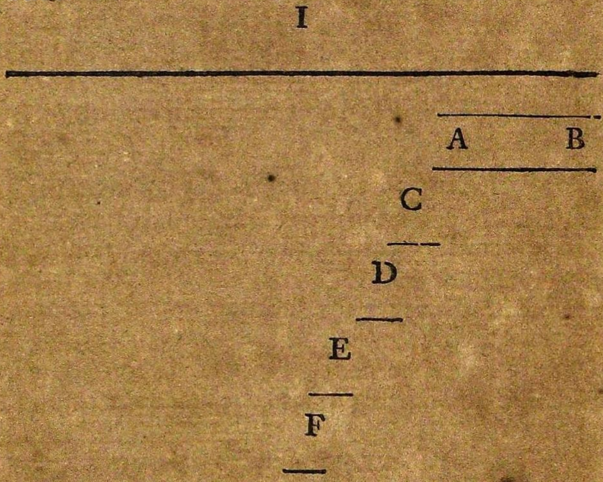
L'ordre oblique, proprement dit, peut s'exécuter de deux manieres, *par ligne* ou *par échelons*. Par ligne, c'eſt-à-dire, la diſpoſition formant un front oblique & en demi-quart de converſion,

tous les bataillons & eſcadrons étant contigus & ſur le même alignement de cette façon :

Par échelon, c'eſt-à-dire chaque bataillon & eſcadron ſe laiſſant dépaſſer du côté vers lequel on veut attaquer, par le bataillon ou eſcadron qui eſt à côté de lui, d'un certain nombre de pas plus ou moins conſidérable, ſuivant le nombre de troupes qui compoſent chaque colonne & le degré d'obliquité qu'on veut donner à l'ordre de bataille. Toute la partie qui doit attaquer, formant cependant une eſpece de marteau en avant, & étant rangée dans la diſpoſition ordinaire, en cette forme :



Cette disposition par échelons peut (& elle vaut infiniment mieux) au lieu d'être formée par escadron & par bataillon, l'être par régiment ou par brigade, & même par corps plus considérables, lesdits corps étant par échelons éloignés l'un de l'autre, de maniere à pouvoir se donner la main au besoin, & à occuper les positions qui peuvent le plus les mettre hors de prise & faire illusion à l'ennemi. Ainsi, par exemple, A B est le marteau, la partie de l'ordre de bataille destinée à attaquer l'ennemi placé en I; & C D E F sont quatre colonnes de l'armée qui se sont mises en bataille par échelons, occupant différens points ou elles remplissent les objets indiqués ci-dessus.

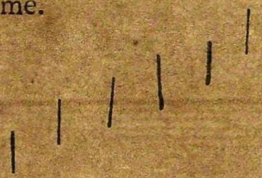


De ces deux manieres de prendre l'ordre oblique par *lignes*, ou par *échelons*, la premiere est élémentaire & purement de méthode. Il est bon de l'exécuter dans un camp d'instruction, afin de commencer à faire connoître aux officiers généraux ce que c'est que l'ordre oblique, & quel

eſt ſon objet. La ſeconde qui n'eſt qu'une ſuite de la premiere, eſt plus ſimple, plus facile dans ſon déployement, plus applicable à tous les terreins, plus ſuſceptible de manœuvre & d'action lorſque l'ordre eſt formé. C'eſt celle dont il faut ſe ſervir à la guerre, ſur-tout quand on forme par brigades ou par gros corps, les échelons deſtinés à ſe refuſer à l'ennemi ou à lui faire illuſion.

On peut parvenir de pluſieurs manieres à prendre ces différentes diſpoſitions obliques.

1°. En donnant à l'avance aux colonnes le dégre d'obliquité que doit avoir la diſpoſition, & les préſentant à-peu-près dans la forme des tuyaux d'orgue, comme.



2°. En préſentant les têtes des colonnes ſur un front parallele à l'ordre de l'ennemi, le tenant ainſi en ſuſpens ſur la diſpoſition qu'on va prendre, & manœuvrant enſuite, partie en avant pour ſe porter & ſe déployer ſur le point qu'on a reconnu le plus foible, partie en arriere pour reculer & mettre hors de priſe les portions de ſon ordre de bataille qu'on a dégarnies & qu'on veut refuſer à l'ennemi.

3°. Si on forme les échelons par gros corps, en dirigeant chaque colonne ou partie de colonne qui les compoſe, ſur le point où elle doit ſe développer.

4°. On peut enfin ſe diſpoſer en échelon oblique, en partant d'un ordre de bataille parallele déja formé, les bataillons qui doivent attaquer marchant en-avant, & ceux qui doivent ſoute-

nir & se refuser à l'ennemi restant successivement en-arriere à des distances combinées sur le dégré d'obliquité qu'on veut prendre. Des officiers qui ont vu exécuter cette manœuvre par quelques bataillons dans les camps de paix du Roi de Prusse, ont faussement imaginé qu'elle étoit applicable à une armée. Elle ne l'est qu'à un corps de troupes ou à une partie de ligne, qui devant former une attaque, veut faire des efforts successifs avec une partie de ses forces, & tenir l'autre comme en réserve & hors de portée du feu de l'ennemi. Car avec une armée, c'est toujours par des mouvemens en colonne qu'on doit arriver à la formation de l'ordre de bataille, parce que tout mouvement en bataille sur un grand front est trop lent, trop pesant, & donne à l'ennemi trop de temps & d'avantage pour faire sa contre-disposition.

L'ordre oblique peut se former sur la droite, sur la gauche ou sur le centre, c'est-à-dire, qu'au moyen de cet ordre, on peut à volonté attaquer l'ennemi sur l'un de ces trois points, & lui refuser le reste de l'ordre de bataille.

Le degré d'obliquité de la disposition oblique, soit que cette disposition se fasse par ligne ou par échelon, doit être combiné sur la force de l'ennemi, sur sa science, sur sa hardiesse & plus particuliérement encore sur la nature du terrein; sur les points avantageux de défensive, que ce terrein peut fournir aux parties de l'ordre de bataille, que l'on veut refuser. Ainsi plus l'armée de l'ennemi est supérieure, plus cet ennemi est habile & manœuvrier, & plus l'on doit avoir d'attention d'éloigner de lui les parties foibles & défensives de l'ordre de bataille, plus il faut à cet effet que la direction d'obliquité sur laquelle l'armée est rangée, forme un angle ou-

vert avec l'aîle ennemie qu'on attaque. Il n'eſt guère poſſible au reſte de donner de principe général ſur cela : car la nature du terrein peut être telle que dans de certains points on puiſſe, ſans inconvénient, approcher de l'ennemi les parties de ſa diſpoſition qui doivent reſter en défenſive, parce qu'au moyen de la poſition qu'offriront ces points, on aura entre l'ennemi & ſoi des obſtacles qui l'empêcheront de faire ſur ces parties foibles un mouvement offenſif. J'aurai occaſion de revenir ſur cette circonſtance en parlant de la ſeconde eſpece d'ordre oblique.

L'ordre oblique ſe formant preſque toujours ſur une des aîles de l'ennemi, & ſon objet alors devant être de la déborder & de la prendre à revers, il faut qu'auſſi-tôt que le général a déterminé celle qu'il veut attaquer, les colonnes dirigent leur tête, & marchent en écharpant vers ce flanc, de maniere qu'au moment du déploiement, la diſpoſition de l'aîle, qui doit engager le combat, déborde l'ennemi & puiſſe le prendre en flanc.

Pour ſe procurer plus facilement l'avantage de déborder l'ennemi, il faut, lorſque l'ordre oblique doit s'exécuter par la droite, que toutes les colonnes de l'armée, ou tout au moins celles des troupes qui ſont deſtinées à former l'attaque, ſe déploient ſur la droite ; & qu'elles ſe déploient ſur la gauche, ſi l'ordre oblique doit s'exécuter ſur la gauche. Par ce moyen, on gagne ſur le flanc & en-dehors de l'ordre de marche, le terrein où ſe déploie la colonne de l'aîle. De ce principe, il ne s'enſuit pas qu'on ne puiſſe jamais, en pareille circonſtance, déployer les colonnes ſur le centre : cette eſpece de déploiement étant plus court de moitié,

doit au contraire être toujours employé, lorſque, par la direction de ſa marche, l'armée a déja rempli l'objet de déborder l'ennemi.

Tout ce qui peut tromper l'ennemi ſur la répartition des troupes dans l'ordre de bataille, ainſi que ſur leur deſtination, devant être employé dans l'ordre oblique, il faut particuliérement ſavoir y faire uſage du mêlange combiné des déploiemens à diſtances ſerrées & à diſtances ouvertes. J'ai expliqué, dans mes eſſais ſur la tactique des troupes, les réſultats avantageux qu'on peut en tirer.

Un autre avantage de l'ordre oblique étant d'étonner l'ennemi par une diſpoſition imprévue, & de l'attaquer avant qu'il ait eu le temps de changer la ſienne, il faut déployer les colonnes à une diſtance ſi bien combinée, qu'auſſi-tôt déployée, l'aîle qui doit attaquer puiſſe marcher ſans perte de temps à l'ennemi, & arriver promptement ſur lui. Il eſt impoſſible au reſte d'aſſigner des régles préciſes ſur cette diſtance; ce peut être quelquefois très-près, s'il a peu d'artillerie, ou ſi ſon artillerie eſt peu redoutable, ou ſi enfin on peut déboucher ſur lui à couvert; une autre fois ce doit être plus loin, ſi ſon artillerie eſt nombreuſe & bien exécutée, ſi le terrein à parcourir pour arriver à lui, eſt plat & ouvert. L'eſpece de troupes qu'on conduit, doit encore entrer pour beaucoup en conſidération ſur cet objet. Sont-elles braves, aguerries, habiles à manœuvrer? On peut plus oſer, on peut haſarder de les déployer plus près de l'ennemi, que quand elles ſont molles & ignorantes. Eſt-ce de la cavalerie qu'on a à déployer? On peut la mettre en bataille de plus loin, parce qu'elle parcourt plus rapidement le terrein qui la ſépare du but de ſon attaque. Eſt-ce de l'infanterie? On doit par

la raiſon contraire, la déployer de plus près. Enfin les ſeules maximes générales qu'on puiſſe donner à cet égard, c'eſt de ſe déployer à des diſtances où le feu de l'ennemi ne ſoit pas aſſez meurtrier pour jetter du déſordre dans les manœuvres des troupes ; c'eſt en même temps de ne pas ſe déployer à des diſtances trop éloignées, parce qu'alors on perd l'avantage de ſe remuer en colonnes, ce qui eſt bien plus rapide & bien plus facile que de ſe remuer en ligne, celui de cacher le plus long-temps qu'on peut à l'ennemi la quantité de troupes qu'on porte ſur lui, & celui de pouvoir amener ces troupes rapidement & d'une ſeule traite à l'objet de leur attaque. Je n'ai pas beſoin de dire à mes lecteurs que cet article, ainſi que les deux précédens, concernant la maniere dont il faut déployer pour déborder l'ennemi, & l'uſage qu'il faut faire du mêlange combiné des déploiemens à diſtances ſerrées & à diſtances ouvertes, ſont applicables à toutes les diſpoſitions offenſives que les troupes peuvent avoir à former à la guerre.

Parlons maintenant de la ſeconde eſpece d'ordre oblique, de celui dans lequel l'armée, quoique n'étant point diſpoſée obliquement au front de l'ennemi, ſe met cependant, ſoit par la nature du terrein, ſoit par l'habileté de ſes mouvemens, en ſituation de l'attaquer ſur un ou pluſieurs points, & d'être elle-même hors de priſe ſur les parties de ſa diſpoſition qu'elle veut refuſer. Cet ordre eſt celui qu'on eſt le plus communément dans le cas de prendre à la guerre, parce qu'il eſt rare que les batailles ſe donnent dans des plaines abſolument raſes & découvertes, où par conſéquent les diſpoſitions puiſſent ſe faire ſans rélation avec le terrein & dans l'obliquité réguliere établie en principes. On eſt preſ-

que toujours assujetti à s'écarter de cette régularité, pour profiter des positions avantageuses offertes par la nature du pays, soit pour favoriser l'illusion qu'on veut faire à l'ennemi, soit pour mettre plus en sûreté les parties foibles de l'ordre de bataille. Ainsi j'appelle la disposition de la bataille de Lissa une disposition oblique, quoique certainement l'armée du roi de Prusse ne fût pas rangée obliquement au front des Autrichiens : mais il attaqua leur aîle gauche avec l'élite de ses forces, la prit à revers & la culbuta, tandis qu'il profitoit d'une lisiere de hauteurs qui étoit vis-à-vis de droite & de leur centre, pour leur faire illusion, les tenir en échec, & y placer, dans une excellente défensive, le reste de son armée affoibli par les renforts qu'il avoit portés à sa droite. Ainsi j'appelle la disposition de l'armée du prince Ferdinand à Crevel, une disposition oblique, parce qu'il tourna & attaqua notre gauche avec l'élite de ses forces, tandis que le reste de son armée, partagé en plusieurs corps, contenoit, en se montrant sur différens points à la grande portée du canon de nous, le centre & la droite de notre armée : ainsi je pourrois dire que presque toutes les armées qui ont engagé des batailles depuis un siecle, les ont engagées dans l'ordre oblique, puisqu'elles ont réduit leur attaque à des points, & je le dirois, s'il n'étoit pas vrai que dans la plupart de ces batailles (j'en excepte celles qu'a données le roi de Prusse) la routine & le hazard ont fait les dispositions, & qu'on n'avoit certainement alors aucune connoissance de l'ordre oblique, de son méchanisme & de son objet.

L'ordre oblique de la seconde espece étant celui qui s'adapte le plus facilement aux terreins & aux circonstances, c'est donc de celui-là

particuliérement que les généraux doivent faire un objet d'étude & de méditation; & où cette étude peut-elle se faire avec succès? C'est dans des camps d'instruction, c'est à la guerre, c'est, si je peux m'exprimer ainsi, à force de manier les troupes & les circonstances. J'ai posé quelques principes où il n'y en avoit aucun, c'est au génie à en faire l'application. Il ne me reste maintenant qu'à prouver la vérité de ces principes, c'est ce que je vais faire, en traitant ci-après de la formation des armées & du rassemblement d'un camp d'instruction, dans lequel s'exécuteront tous les ordres de marche & de batailles relatifs à la théorie que j'ai établie.

CHAPITRE X.

Formation des armées; nécessité d'en rassembler en temps de paix dans des Camps destinés à être les écoles de la grande Tactique.

Si une nation avoit des troupes & des généraux tels que je me les imagine, ses armées pourroient être bien moins nombreuses que ne le sont celles qu'on a aujourd'hui, & avec cela valoir mieux & exécuter de plus grandes choses. Elle auroit dans ses armées moins de cavalerie, moins de troupes légeres, moins d'artillerie. Son infanterie seroit mieux armée, plus aguerrie, mieux disciplinée, plus manœuvriere; elle sauroit se suffire à elle-même comme l'ancienne infanterie des légions Romaines. Sa cavalerie seroit peu nombreuse, mais sa bonté, sa vélocité, sa science de mouvemens suppléeroient à son petit nombre. Ses trou-

pes légeres feroient en même-temps le fervice de ligne, & fes troupes de ligne feroient au befoin le fervice de troupes légeres; par conféquent point de double emploi, point de corps inutilement & difpendieufement employé à un feul objet. Son artillerie feroit peu nombreufe, mais elle n'auroit que des calibres utiles & propres à produire de grands effets; elle feroit bien conftituée, bien allégée, bien attelée, bien difpofée dans fes emplacemens, bien exécutée dans l'action. Tous les corps qui compoferoient fes armées auroient une Tactique fimple, analogue l'une à l'autre, & prête à fervir les combinaifons des généraux. De pareilles armées ne feroient point embarraffées par une quantité immenfe d'équipages; elles feroient fobres, infatigables, plus amoureufes de gloire que de commodité; elles fauroient vivre des denrées du pays, & ne feroient pas fubordonnées aux calculs étroits & routiniers d'un entrepreneur de fubfiftances; enfin de femblables armées commandées par de grands hommes, renouvelleroient les prodiges opérés autrefois par de petites armées contre des multitudes ignorantes; elles feroient encore de grandes conquêtes & des révolutions dans les empires.

Dans mes effais particuliers fur la Tactique de l'infanterie, de la cavalerie & de l'artillerie, dans mon chapitre fur les troupes légeres, j'ai déja expofé une partie de mes idées fur les changemens qui pourroient être faits dans la maniere actuelle de faire la guerre. Je développerai & appuierai de plus en plus mes opinions à cet égard. On vient de voir dans le commencement de cette feconde partie quelle doit être la théorie de la grande Tactique; à l'apperçu des nouveaux procédés d'ordres de marches & d'ordres de bataille

qui y ſont déduits, on peut commencer à juger que la Tactique eſt une ſcience, une grande ſcience, que c'eſt la ſupériorité de génie & non la ſupériorité de nombre qui doit décider les ſuccès. La grande Tactique miſe en action, ainſi qu'elle va l'être ci-après, préſentera cette vérité dans tout ſon jour.

C'eſt une choſe bien étrange que la maniere dont on forme aujourd'hui les armées. La guerre ſe déclare : on réſoud dans le cabinet des miniſtres qu'il faut attaquer l'ennemi ſur tel point, & ſe défendre ſur tel autre. Voilà par conſéquent des armées à former, des généraux à choiſir. Comment cela ſe fait-il? Le département de la guerre, ſi c'eſt ce département qui a la prépondérance du crédit dans le conſeil du ſouverain, propoſe une armée en Allemagne & une en Flandre. On obſervera que ſouvent le miniſtre qui eſt à la tête de ce département, ne ſait pas ce que c'eſt qu'une armée, ou que, s'il eſt militaire, rarement il arrive qu'il ait commandé des armées, encore plus rarement qu'il les ait bien commandées; par conſéquent il ne peut aſſeoir un plan de guerre avec connoiſſance de cauſe. Cependant ce plan ſe fait. On ſe réſoud à former deux armées; on décide, je ſuppoſe, qu'on agira offenſivement en Flandre, & qu'on reſtera ſur la défenſive en Allemagne. Comment ſe détermine la force de ces deux armées? On ſpécule quelle ſera la quantité de troupes que l'ennemi pourra oppoſer dans chacun de ces points. On dit, l'ennemi aura une armée de ſoixante mille hommes en Flandre, faiſons-en une de quatre-vingt & agiſſons offenſivement dans cette partie; il en a une de ſoixante en Allemagne, formons-y en une de quarante, & tenons-nous-y ſur la défenſive. On nomme enſuite les corps qui doivent compoſer

les armées; une méchante regle de proportion ou plutôt de routine, veut que l'armée étant de tant de milliers d'hommes, il y ait tant d'infanterie, tant de cavalerie, tant de troupes légeres, tant d'artillerie. On choisit les généraux, on entre en campagne, les généraux la plûpart du temps, comptant sur le nombre bien plus que sur la science, n'ont ni paix ni relâche qu'ils n'aient obtenu des renforts. C'est aujourd'hui pour couvrir un point à la protection duquel leur armée ne peut atteindre; demain ce sera pour s'opposer à une diversion, qui souvent n'auroit pas eu lieu s'ils avoient serré la mesure à l'ennemi; cette fois c'est parce que l'ennemi a trois cent pieces de canon & qu'ils n'en ont que deux cens. Une autre fois, c'est parce qu'il a quinze mille hommes de troupes légeres & qu'ils n'en ont que dix. Ils ne sentent pas qu'ayant moins d'artillerie ils ont moins d'embarras; que leurs deux cens bouches à feu bien employées équivaudroient facilement aux trois cens de l'ennemi, que pour rendre ces dernieres inutiles, il n'y a qu'à faire vis-à-vis de lui une guerre de marches & de mouvemens. Ils ne sentent pas que l'ennemi ayant quinze mille hommes de troupes légeres, & ces troupes légeres étant constituées comme elles le sont aujourd'hui, il est affoibli par cette espece de troupes, qu'il n'y a qu'à, pour lui ôter cet avantage apparent, éviter la guerre de détails & la faire toujours en masse. Ils ne sentent pas enfin que le grand art de la guerre, c'est de suppléer au nombre plutôt que de l'augmenter, d'engager les actions avec l'arme dans laquelle on est supérieur, & d'appuyer ou de refuser celle dans laquelle on est le plus foible. Réciproquement & en se modélant les unes sur les autres, les armées s'augmentent donc à un tel point, que les généraux ne savent plus

plus comment les manier, les pays comment les nourrir, les gouvernemens comment les entretenir & les payer. Des généraux plus éclairés ſeroient même obligés de ſe conformer à la routine établie ; & de demander des armées nombreuſes. Car eſt-il en Europe des troupes citoyennes, des troupes qui, par leur conſtitution, leur eſprit, leur valeur, leur ſobriété, leur aptitude aux travaux, leur ſcience de manœuvres, ſoient ſi déciſivement ſupérieures à celles des états voiſins, qu'on puiſſe dire, avec quarante mille hommes j'oſerai tenir campagne, & campagne offenſive contre ſoixante-mille ? Y a-t-il des troupes qui aient aſſez de confiance dans leur courage, dans leur Tactique, dans leurs généraux, pour regarder comme un embarras & un affoibliſſement tout nombre au-delà des proportions raiſonnables, pour ne pas être étonné d'entrer en campagne vis-à-vis d'une armée ſupérieure ? Y a-t-il en Europe des généraux auxquels les gouvernemens abandonnent aſſez d'autorité pour qu'ils puiſſent à l'avance acquérir cette confiance & l'inſpirer, en formant à cet effet des troupes pendant la paix, en les faiſant, ſi je peux m'exprimer ainſi, à leur ſyſtême & à leur main ? Si par hazard il s'éleve dans une nation un bon général, la politique des miniſtres & les intrigues des courtiſans ont ſoin de le tenir éloigné des troupes pendant la paix. On aime mieux confier ces troupes à des hommes médiocres, incapables de les former ; mais paſſifs, dociles à toutes les volontés & à tous les ſyſtêmes, plutôt qu'à cet homme ſupérieur qui pourroit acquérir trop de crédit, réſiſter aux opinions qu'on auroit adoptées, ſe rendre le canal des graces militaires du ſouverain, & devenir enfin l'homme des troupes, le général né. On veut

pouvoir donner des armées à commander à ses créatures, on veut accoutumer les troupes à recevoir aveuglément tel homme que ce soit, que l'on voudra mettre à leur tête, je dis tel homme que ce soit, pourvû qu'il ait le brevet du souverain. La guerre arrive, les malheurs seuls peuvent ramener le choix sur le général habile; on l'emploie, mais en même-temps on le contrarie, on le traverse. On voudroit, (s'il étoit possible) que les affaires réussissent & que le général échouât. Ce général parvient à réparer les affaires, à les soutenir; bientôt on craint sa réputation, on est importuné de sa gloire; on fait la paix; le général déja formé, ou qui commençoit à se former, n'est plus consulté, plus employé. Ses talens se rouillent ou n'achevent pas de se perfectionner; les troupes qu'il connoissoit, changent, se renouvellent, prennent d'autres institutions, d'autres principes. Ainsi quand des malheurs nouveaux le replacent à la tête des armées, il se trouve étranger à ces armées, & ces armées lui sont étrangeres. Ce tableau est l'histoire de presque tous les états dans presque tous les temps; ainsi qu'on ne m'accuse pas d'avoir voulu en désigner aucun.

Quelle différence de cette maniere de former les armées à celle dont les Grecs, les Romains, dont tous les grands conquérans ont formé les leurs! Miltiade, Thémistocle, Epaminondas comptoient-ils les forces de l'ennemi? Alexandre compara-t-il les siennes avec celles de l'Asie, quand il voulut la conquérir? Il partit avec une armée de cinquante mille hommes pour aller détrôner un roi qui pouvoit en armer des millions. Annibal partit avec soixante mille hommes pour la conquête de l'Italie; Scipion avec cinquante mille pour attaquer Carthage. César avec quelques légions, soumit les Gaules, l'A-

frique & une partie de l'Aſie. Et, pour citer un ſeul moderne, Guſtave avec vingt-cinq mille Suédois fut la terreur de l'Empire. Ces grands hommes ſçavoient bien qu'ils alloient attaquer des armées ſupérieures, ils ſçavoient qu'on leur oppoſeroit & plus de troupes qu'ils n'en avoient, & quelquefois des armes & des manieres de combattre inconnues à leurs ſoldats; mais ils avoient leur plan, leur Tactique, leurs armées élevées par eux & pleines de confiance en eux. Dans la tête du petit nombre d'hommes qui les ſuivoient, étoit profondément gravé, que c'eſt la ſcience & le courage qui donnent la victoire & non la multitude.

Voyons particuliérement les Romains, ce peuple militaire & conquérant par ſa conſtitution. Il eut affaire à des ennemis redoutables, à des nations courageuſes & bien conduites; il les vainquit. Comment étoient compoſées ſes armées? Elles étoient aſſujetties à une formation & à des proportions dont on ne s'écartoit pas, quelles que fuſſent les forces de l'ennemi. L'armée conſulaire, c'eſt-à-dire l'armée complette, étoit de cinquante mille hommes. Il y avoit enſuite l'armée tribunaire ou la demi armée. Un danger éminent menaçoit-il la république? Elle mettoit à la fois ſur pied deux armées conſulaires, c'étoit ſon plus grand effort, & il n'eut lieu que dans deux ou trois occaſions. Je ne prétends pas dire que cela puiſſe être imité entiérement par nos états modernes. Je ne prétends pas que dans un royaume qui a de vaſtes frontieres, qui peut être attaqué ſur pluſieurs points à la fois, & dans lequel les citoyens ne ſont pas ſoldats, on puiſſe ſe borner à n'avoir qu'une ſeule armée; mais je crois qu'il ſeroit du moins très-poſſible d'avoir des armées moins nombreuſes, & de ne pas s'aſſujettir à régler leur compoſition intérieure ſur celle des ar-

mées ennemies. Je crois que soixante & dix mille hommes devroient être la proportion de l'armée la plus considérable, & qu'une armée pareille, bien constituée & bien commandée, lutteroit avec avantage contre une de quatre-vingt & de cent mille. Je crois que tout général qui connoîtra les ressources de la Tactique & qui sera sûr de ses troupes, ne voudra jamais que la sienne soit au dessus de cette proportion, parce qu'il calculera que ce qu'il paroîtroit gagner du côté du nombre, il le perdroit par l'accroissement de l'embarras, par la lenteur des mouvemens & par la difficulté des subsistances. Enfin Turenne le disoit, & l'opinion de ce grand homme doit faire loi. „ Toute armée de plus de cinquante mille „ hommes est incommode pour celui qui la „ commande & pour ceux qui la composent. "

Mais pour qu'un général puisse oser s'écarter de la routine établie, & introduire un nouveau genre de guerre, il faut, je le répete, qu'il ait d'excellentes troupes; il faut que, si elles ne sont pas composées de l'élite des citoyens, & que la constitution de l'état soit telle que le gouvernement n'y puisse & n'y veuille rien changer, elles réparent du moins ce vice primitif par toute la perfection possible dans leur constitution intérieure, dans leur discipline & dans leur Tactique. Il faut que le tems de la paix soit mis à profit pour les former, pour instruire elles & les hommes qui doivent les commander. Les camps que je vais proposer rempliront, je crois, cet important objet.

C'est une idée bien ancienne que celle de former des camps de paix. Les Romains étoient dans cet usage, leurs légions campoient presque toute l'année. Au moyen de cette institution, la discipline de ces légions survécut quelque temps à la corruption de l'empire. Mais peu-à-peu

le luxe pénétra dans ces camps ; il y relâcha la discipline, il les peupla d'histrions, de courtisannes, d'ouvriers, de marchands, de toutes les professions nécessaires à la molesse & à la débauche. Il en fit des villes, & alors les vertus guerrieres n'ayant plus d'asyle, c'en fut fait d'elles & de l'empire.

Aucune nation n'a imité les Romains ; aussi aucune milice n'a égalé la leur. Louis XIV & Auguste I ont formé des camps de paix ; mais c'étoient uniquement des camps de parade. Ces princes cherchoient l'occasion de donner des fêtes d'un nouveau genre, ils faisoient ostentation de leurs troupes comme des dorures de leurs palais. Le roi de Prusse est le premier moderne qui ait formé des camps d'instruction, qui ait fait servir ces camps à exécuter des marches, des ordres de bataille, & à former des généraux. On voit le fruit qu'il en a retiré, & cependant quelle différence de ces camps de quinze jours & exclusivement destinés à rendre des troupes manœuvrieres, à ces camps stables où les Romains bravoient les saisons, remuoient la terre, plioient à la guerre leurs corps & leurs esprits !

Pendant la paix derniere on a formé aussi des camps en France, mais on n'avoit pas alors les premieres notions de la Tactique ; on faisoit bonne chere, on manœuvroit pour les dames, on se séparoit sans avoir rien appris. Pendant cette paix nous formons tous les ans des camps, & ils ne sont guere plus utiles. Le temps s'y passe en revûes & en exercices de détail. C'est à qui y paroîtra avec les armes les plus brillantes, les soldats les mieux tenus ; c'est à qui y surprendra le plus adroitement de petits suffrages & de grosses pensions. On n'y exécute point de manœuvres du grand genre & propres à former des of-

ficiers généraux ; on brigue pour y venir ou pour y revenir l'année suivante. Si, au milieu de ces futilités, quelques officiers plus éclairés élevent la voix pour dire que ces camps ne remplissent pas l'objet, qu'il faut rassembler une armée & l'instruire aux grandes opérations de la Tactique, on leur répond, ou qu'il n'en est pas encore temps, ou que les officiers généraux ne sont pas faits pour venir à l'école.

CHAPITRE XI.

Projet d'un Camp d'instruction; composition & Division de l'Armée qu'on propose d'y rassembler.

Si les troupes étoient constituées ainsi qu'elles devroient l'être, je parlerois de former des camps à l'instar de ceux des Romains ; des camps où éloignées des villes & des vices, elles fussent dans l'exercice continuel des travaux de la guerre, & où l'on pût leur faire faire un cours complet d'éducation ; car c'est cet entrelacement de vie citadine & de vie militaire qui rend nos troupes molles & peu propres aux grandes choses, c'est lui qui détourne nos officiers de l'étude ; c'est Paris surtout qui est le tombeau des talens. Là les caracteres s'atténuent, les courages s'énervent, les mœurs se corrompent, l'application se relâche ; là on ne prend que des idées de fortune au lieu d'idées de gloire, & c'en est fait de l'honneur, de toutes les vertus, de l'état par conséquent, quand l'ambition des particuliers a pris ce cours funeste.

Mais en attendant qu'une révolution presque miraculeuse opere ce changement, il faut proposer des choses qu'on puisse & qu'on veuille exé-

cuter. Il faut, ne pouvant faire des troupes citoyennes & parfaites, les rendre du moins disciplinées & instruites. Je propose donc de former tous les ans des camps de trois mois seulement, & d'y rassembler des armées composées, divisées, organisées comme elles devront l'être à la guerre. Celle dont je donne le tableau ci-après, & que je vais employer à l'exécution de toutes les opérations de la grande Tactique sera une armée de cinquante mille hommes, & par conséquent une armée du second ordre. L'instruction de celle-là pourra facilement s'appliquer à une moins nombreuse ou à une plus considérable, à une de soixante ou soixante-dix mille hommes que je regarde comme une armée du premier ordre, & comme le nombre qu'il ne faut jamais passer.

Tableau motivé de la composition & division de l'armée proposée pour un camp d'instruction.

Quatre-vingt bataillons.

Quatre-vingt escadrons de cavalerie ou dragons.

Deux mille hommes de troupes legeres presque tous à cheval.

Cent cinquante pieces de canon.

On doit se rappeller que dans mon plan de constitution, j'établis que mes bataillons ne seront jamais à plus de quatre cent cinquante combattans, & mes escadrons à plus de cent vingt. Par conséquent l'armée proposée ne se trouveroit être, tant infanterie que cavalerie, que de quarante mille quatre cens hommes, non compris les troupes légeres & l'artillerie.

Il est clair que s'il s'agissoit de former une armée de cet ordre pour la guerre, & que cette guerre dût se faire dans un pays difficile pour la cavalerie, on diminueroit le nombre des troupes

de cette arme pour se renforcer d'une quantité proportionnée d'infanterie.

J'ai dit, dans mon essai sur les troupes légeres, pourquoi je voudrois qu'elles fussent presque en entier composées de cavalerie, & comment je pense qu'elles devroient être constituées.

Mes cent cinquante pieces de canon consisteroient en 6 piéces du calibre de seize, 30 de douze, 50 de huit, 40 seulement du calibre de quatre, & de ce que nous appellons *quatre longues*, & 24 obusiers. Je n'attacherois point de canon aux régimens en tems de guerre : j'aurois dans les places les plus voisines du pays où elle se feroit, des dépôts d'artillerie de campagne, dont je tirerois les remplacemens dont j'aurois besoin; si je prévoyois devoir faire des siéges, j'y aurois les trains nécessaires pour cet objet; de plus, indépendamment des attélages ordinaires de toutes les pieces, il y auroit un tiers d'attelages haut-le-pied, tant à la suite du parc que dans les dépôts à portée de l'armée.

On peut juger maintenant d'après quelle échelle de proportion je partirois pour former une armée du premier ordre. Le dernier terme de sa force seroit, je le répete, de soixante & dix mille hommes; mais quand je dis des hommes, ce n'est pas dire des soldats fictifs ou des recrues, ce seroient des combattans, des soldats instruits, formés & toujours entretenus au complet. Pourquoi ai-je choisi pour l'exécution des opérations de la grande Tactique, une armée du second ordre? C'est afin de mieux faire entendre combien la multitude est inutile, & le parti qu'on peut tirer d'une armée de moyenne force & bien constituée. Je passe maintenant à l'ordre de bataille de cette armée, c'est-à-dire, à la disposition primitive de campement & d'organisation.

Les quatre-vingt bataillons feront partagés en trois divifions, appellées divifions de droite, de gauche & de centre. Chaque divifion, compofée de vingt-quatre bataillons, dont douze en premiere & douze en feconde ligne, fera commandée par un lieutenant-général qui aura fous lui un fecond lieutenant-général & trois maréchaux de camp.

Les huit bataillons reftans feront divifés en deux brigades de quatre bataillons, appellées brigades de flanc; chacune d'elles, commandée par un maréchal de camp, campera en potence fur le flanc de la cavalerie, & dans la difpofition, fe placera où le général la jugera le plus néceffaire.

Les deux aîles de cavalerie formeront chacune une divifion de quarante efcadrons, dont vingt en premiere & vingt en feconde; cette divifion fera commandée par un lieutenant-général & quatre maréchaux de camp.

Qui pourra croire que les anciens aient connu cet ordre de divifion, & que nous ayons été fi long-temps à l'appliquer à nos armées devenues cependant fi compliquées & fi nombreufes? On lit dans Quinte-Curce que l'armée d'Alexandre étoit partagée en plufieurs divifions; il nous dit leur nombre, leur force, & les généraux qui les commandoient; cela prouve que beaucoup de gens lifent fans fruit, & que les chofes fimples & grandes ne frappent pas la plûpart des hommes.

Les troupes légeres feront campées en avant & fur les aîles de l'armée; elles auront l'avant-garde des mouvemens que fera l'armée ou couvriront fes flancs; elles tiendront rang dans la difpofition de combat, & ferviront ordinairement à renforcer les aîles, & à menacer les flancs & les derrieres des ennemis. On les fera foutenir

au besoin par les dragons tirés de la ligne, & par des corps d'infanterie.

L'artillerie sera partagée en trois divisions, chacune attachée à une division d'infanterie & composée de trente-six bouches à feu, formant six subdivisions de six pieces chacune, de maniere que chaque division soit composée d'un nombre égal de pieces de même calibre. Une autre subdivision de six pieces sera parquée en avant de l'armée, & sera appellée subdivision d'avant-garde. Le reste de l'artillerie, dont le canon de seize & la moitié des obusiers, formera la division de réserve & la tête du gros parç, où seront toutes les voitures d'attirail & de dépôt.

L'ordre de bataille de cette armée présenté *Planche III*, doit faire connoître quel serait celui d'une armée du premier ordre. Il seroit de même, à l'exception que, pour ne pas rendre les divisions d'infanterie trop fortes & trop pesantes pour les manœuvres, on en formeroit quatre au lieu de trois. Le partage de l'artillerie suivroit le même principe. Quant à la cavalerie, comme mon opinion ne seroit pas de l'augmenter considérablement, persuadé que ce qui doit constituer principalement la différence d'une armée du premier à une du second, c'est l'augmentation de l'infanterie, je laisserai de même chaque aîle former sa division.

Obligé de me conformer ici au plan de notre constitution actuelle, je subdiviserai l'infanterie en brigades de quatre bataillons chacune, & la cavalerie en brigades de huit escadrons ou de deux régimens. Si le plan de constitution, que je proposerai dans mon grand ouvrage, avoit lieu, cette division seroit encore plus simple : chaque régiment d'infanterie, composé de trois bataillons, formeroit une brigade, & ainsi chaque régiment

de cavalerie, que je composerois de sept escadrons. Mais c'est au reste une chose bien peu importante en elle-même que cette subdivision, & quelle qu'elle fût, la grande tactique, que je vais exposer, sauroit en tirer parti.

Ce qui est plus important, & ce sur quoi il faut que je revienne, c'est le nombre des officiers généraux. On voit combien je m'écarte de l'usage où nous sommes d'en surcharger les armées. Je trouve qu'il ne faut pour commander les divisions d'une armée comme celle du camp d'instruction, que dix lieutenans-généraux & vingt maréchaux-de-camp. Suivant cette opération, chacun commande un nombre de troupes convenable à son grade. Le lieutenant-général commandant une division & celui qui est sous lui, ont à leurs ordres vingt-quatre bataillons, & les maréchaux-de-camp, qui sont sous eux, en ont chacun huit. Dans la cavalerie, deux lieutenans-généraux ont quarante escadrons à leurs ordres, & les maréchaux-de-camp, qui sont sous eux, en ont chacun dix. Je veux maintenant que, pour les occasions extraordinaires; comme commandement d'avant-garde, de détachement dans les places, commission particuliere, remplacement des officiers-généraux qui viendroient à manquer, on porte, en temps de guerre, ce nombre à douze lieutenans-généraux & vingt-quatre maréchaux de camp. Je suivrai la même proportion dans une armée du premier ordre.

En n'employant ainsi strictement que le nombre nécessaire d'officiers-généraux, on diminue la quantité immense d'équipages & d'embarras qui est à la suite de nos armées : on se trouve forcé de choisir avec plus d'attention les officiers-généraux qu'on emploie : ceux qu'on choisit, ayant des commandemens plus étendus & des occasions

plus fréquentes, s'instruisent plus facilement. De-là ces grades éminens prennent la considération qu'ils doivent avoir, & les troupes s'accoutument à les respecter. Aujourd'hui, à peine les regardent-elles; tant de gens en sont revêtus! Il y en a tant à la suite des armées & par-tout! Tant de gens, en un mot, traînent ces grades à la honte du militaire, ou à son détriment.

Il y auroit bien des réflexions à faire à cet égard. Il y en auroit bien à faire sur ce que nous appellons *Etats-majors d'armée*. Je pourrois prouver que ces derniers, tels que nous sommes dans l'usage de les former, sont compliqués, contraires au secret des opérations & à la simplicité du service. Je pourrois prouver que la plupart du temps ils sont composés des créatures des généraux & des ministres, plutôt que des hommes de la chose. J'aurois à parler sur-tout de la classe de ces états-majors à laquelle sont confiés les détails des marches, des reconnoissances, des subsistances, *&c*. On est, sur ces grands objets, sans principes & sans théorie, on procede par routine. Il faudroit que le maréchal-général des logis d'une armée & ses principaux aides fussent des officiers consommés dans la grande tactique, & qui, à l'ensemble des vues générales, joignissent la connoissance des détails. Il faudroit que ces sortes d'emplois fussent non des places à jeunes gens & des débouchés pour arriver, mais des emplois distingués où il n'y eût que les talens prouvés d'admis. Il faudroit enfin que ces emplois subsistassent en temps de paix; qu'ils fussent mis en activité dans les camps d'instruction; que pendant le reste de l'année, on leur assignât des commissions & des courses relatives à leurs fonctions. Tout cela vaudroit la peine d'être approfondi, & cela le sera dans la suite de cet ouvrage.

J'ai parlé, dans la théorie des ordres de bataille, d'une avant-garde qui devoit marcher à la tête de l'armée & à la faveur de laquelle le général devoit déterminer les mouvemens de ses colonnes & la disposition qui seroit à prendre : je dois expliquer ici plus particuliérement quel est l'objet de cette avant-garde, & comment elle doit être composée.

On appelle généralement avant-garde tout corps placé en-avant de l'armée & destiné à précéder ses mouvemens. Quelquefois on a des avant-gardes détachées de l'armée & qui la précédent de quelques lieues. Il y a des opérations où ces corps détachés peuvent être utiles; mais en général il faut éviter de morceler ainsi les armées; car est-on supérieur à l'ennemi? On se remet par ce morcelement, de niveau avec lui; on s'expose à faire battre ces corps détachés, & à perdre en détail l'avantage qu'on auroit eu, si l'on fût resté en masse. Est-on inférieur à l'ennemi? On doit à plus forte raison faire la guerre sans se morceler; en se divisant ainsi, on se réduit à être par-tout sur la défensive, par-tout dans l'inquiétude, par-tout exposé aux échecs & aux coups-de-main. Est-on enfin en offensive décidée & généralement dans quelqu'*opération-manœuvre* que ce soit? il faut rappeller à soi tous ses corps détachés, ses troupes légeres même, & se tenir ensemble. En effet, si l'on veut attaquer, pourquoi se découvrir, s'annoncer, se mettre en prise sur quelque point? Il seroit à desirer que, comme la foudre a déja frappé lorsqu'on voit l'éclair, quand l'ennemi voit arriver la tête de l'armée, toute l'armée fût-là, & qu'il ne fût plus à temps de parer la disposition qu'elle va prendre. Si l'on est en défensive, si l'on craint d'être attaqué, est-il une meilleure disposition que celle

d'être réuni & prêt à faire résistance où l'ennemi voudra faire effort?

Si cet excellent principe de ne morceler une armée que le moins possible, pouvoit être contesté, s'il étoit besoin d'une autorité pour l'appuyer, je pourrois citer celle du roi de Prusse. Toutes les fois qu'il est en *marche-manœuvre*, son avant-garde tient toujours à ses colonnes, & elle n'en est jamais éloignée de plus d'une demi-lieue. Cette avant-garde est, comme celle que je propose, composée de troupes légeres, de dragons & de quelques bataillons de grenadiers avec quelques pieces de canon. Il y est de sa personne avec les officiers-généraux commandans ses colonnes. C'est de-là qu'il reconnoît l'ennemi, & qu'il détermine l'ordre de bataille qu'il veut prendre, tenant toutes ses colonnes en mesure derriere lui, indiquant, quand son parti est pris, à chaque commandant de colonne, les points où il doit se porter & les objets qu'il doit remplir; usant, en attendant, de ses signaux pour faire faire aux colonnes les dispositions préparatoires de déploiement; masquant, s'il peut avec son avant-garde, tout ce qui se passe derriere elle; puis, au moment du dernier signal pour la formation de l'ordre de bataille, portant cette avant-garde en tout ou en partie en renfort au point d'attaque, tandis qu'en même temps ses colonnes s'y développent & engagent le combat, tout ce méchanisme intérieur s'opérant au reste avec un si grand accord & une si grande vîtesse, que l'ennemi étonné n'a pas le temps de démêler la disposition qu'on va prendre, & de faire des changemens dans la sienne.

Par la même raison que le roi de Prusse, dans les marches-manœuvres offensives, a son avant-garde presqu'immédiatement à la tête de ses colonnes; dans ses marches manœuvres de retraite,

son arriere-garde composée de même de housards, de dragons & de grenadiers, tient à son armée. Aussi n'a-t-il jamais eu d'affaire d'arriere-garde. Le moyen que des armées lourdes & point manœuvrieres aillent attaquer une arriere-garde d'élite, & soutenue par une armée habile à s'arrêter, à prendre une disposition, à refaire au besoin un mouvement offensif en-avant? Pour des troupes légeres & des avant-gardes, elles ne s'y compromettront certainement pas; elles n'auroient que des coups à y gagner.

Quant aux bataillons de grenadiers dont on voit que je veux faire usage, il faut encore que j'explique leur composition & les raisons qui m'engagent à les proposer.

Les compagnies de grenadiers de chaque brigade, jointes à un pareil nombre de compagnies de chasseurs ou autres auxiliaires de grenadiers, quelque nom qu'on leur donne, formées au commencement de la campagne, composeront, lorsqu'on le jugera à propos, un bataillon qui marchera, combattra & campera séparément.

Je propose une compagnie de chasseurs ou une seconde de grenadiers, parce qu'il faut que ces bataillons aient la force & la consistance nécessaires. D'ailleurs, c'est un vice de notre constitution, qu'elle n'existe pas en tout temps, & qu'une des aîles du bataillon soit renforcée & appuyée d'une troupe d'élite, tandis qu'il n'y en a pas à l'autre.

Je propose de rassembler & d'employer, quand on le jugera à propos, ces grenadiers en bataillon, parce que, dans une infinité d'occasions, il est avantageux d'avoir des corps sur lesquels on puisse compter; parce que telle attaque manquée peut entraîner des suites funestes; parce que telle course, telle expédition de longue haleine que je

ferai avec des bataillons de grenadiers, je la manquerai avec des régimens de ligne. Je le propose, parce qu'il ne faut jamais avoir le dessous dans les actions de détail, & que c'est des petits succès journaliers que dépend l'esprit d'invincibilité ou de découragement, qui s'établit dans une armée; je le propose enfin, parce qu'il n'en peut résulter aucun inconvénient, & que je crois que le grand art d'un général est d'employer ses troupes d'élite & de n'employer, s'il se peut, qu'elles.

Il y a une occasion où on sentira, par exemple, combien la ressource de ces bataillons de grenadiers est utile. Je veux attaquer l'ennemi avec ma droite, & le contenir avec ma gauche. Les régimens de ma droite conserveront à leurs drapeaux & dans l'ordre ordinaire, leurs grenadiers; mais je renforcerai cette aîle d'une partie des bataillons de grenadiers de ma gauche. L'ennemi sera, au moyen de cela, attaqué par des forces supérieures, & il n'appercevra point les parties affoiblies de ma disposition. Car à ma gauche paroîtra toujours le même nombre de bataillons, & quiconque a fait la guerre sait que les drapeaux se comptent, & que les illusions qu'on fait sur le nombre des troupes, quoique ce soit un moyen bien usé, remplissent toujours leur effet.

Il me reste à parler du choix des emplacemens & de la dépense des camps d'instruction. Les premiers peuvent se trouver facilement. Il n'y a point de province du royaume qui n'en offre. Il y en a peu où il n'y ait des grands terreins incultes; mais il faudroit de préférence choisir les provinces de l'intérieur; les provinces qui, regorgeant de denrées, manquent de vivification & d'argent. Il faudroit sur-tout éloigner ces camps de la cour & de la capitale. Quant à la dépense, elle ne sera pas considérable, elle ne le sera

guere

guere plus que celle des camps inutilement rassemblés à Compiegne : elle le seroit même bien moins, si l'on vouloit réprimer le luxe des tables & l'énorme profusion des graces pécuniaires; si l'on vouloit ramener le militaire à l'esprit de désintéressement, à l'austérité de mœurs, qui devroit faire la base de sa constitution. Enfin, en attendant que cette révolution s'opere, de pareils camps coûtassent-ils deux millions chaque année, à quel avantageux intérêt ce capital ne seroit-il pas placé, si la gloire de nos armes, si quelques batailles gagnées en étoient le fruit!

CHAPITRE XLI.

Manœuvres qui devront être exécutées dans le camp d'instruction.

J'EN ai dit assez pour pouvoir maintenant passer, sans préambule, à l'exécution de tous les ordres de marche & de bataille. Je vais donc les exposer ici en forme de journal, & dans le rang selon lequel ils devront être exécutés. Je dis dans le rang, parce qu'il faut passer de l'un à l'autre suivant la connexion qu'ils ont entr'eux, exécutant d'abord ceux qui sont les plus simples, & ensuite ceux qui sont les plus composés, & s'attachant à répéter le même jusqu'à ce qu'il ait été parfaitement conçu par les troupes & par les officiers-généraux.

J'expliquerai chaque manœuvre par le moyen de l'ordre de marche & de disposition, tel que je suppose qu'il devroit être donné à l'armée; cet ordre sera accompagné d'une planche qui représentera les différens mouvemens qui devront être

exécutés. Il me semble que la meilleure maniere d'expliquer une manœuvre, est celle de donner l'instruction dont les troupes auroient besoin pour l'exécuter.

Toutes les manœuvres auront pour base l'ordre primitif de l'armée, figuré *Pl. III.* Dans cet ordre de bataille, j'ai numéroté les brigades, afin de montrer la maniere dont elles devront être rangées, & pour qu'on puisse suivre leurs mouvemens sans confusion dans les plans qui les représentent.

PREMIERE MANOEUVRE.

PLANCHE IV.

Ordre de marche de front, suivi d'un ordre de bataille parallele.

L'ARME'E marchera sur cinq colonnes, chaque division d'infanterie & de cavalerie formera la sienne, & se mettra en marche par la droite, par la gauche ou sur le centre, relativement à la situation du chemin qu'elle devra suivre (1).

Les deux brigades de flancs marcheront chacune à la queue de la colonne d'infanterie de leur aîle. (2).

Chaque division d'artillerie marchera à la tête de la division d'infanterie à laquelle elle est attachée, précédée seulement d'un bataillon de grenadiers de seconde ligne de cette division, qui, à cet effet, prendra la tête de la colonne (3).

---

(1) La *fig.* 1, *pl. IV.* présente l'armée en ordre de marche.

(2) Lorsque la nature du pays exigera qu'on joigne de l'infanterie aux colonnes de cavalerie, ces brigades de flanc en prendront la tête ou la queue,

(3) On n'entend ici que les pieces de canon avec les caissons indispensables pour fournir à la consommation du

L'avant-garde sera composée des troupes légeres, de deux régimens de dragons, de six bataillons de grenadiers de la seconde ligne, de deux pieces de canon de gros calibre. Elle ne précédera jamais l'armée que de deux ou trois mille pas, & marchera par le chemin de la colonne du centre (4).

Le général de l'armée s'y trouvera, ainsi que les chefs des états-Majors & les lieutenans-généraux commandant les divisions : ces derniers s'y rendront à cet effet, aussi-tôt que leurs colonnes seront en mouvement.

Les troupes légeres détacheront deux ou trois cents chevaux en-avant de chaque colonne des aîles. Ces détachemens marcheront par échelons, & communiqueront avec l'avant-garde.

L'officier-général commandant la colonne de cavalerie de chaque aîle, enverra avec ces détachemens un ou deux officiers intelligens, pour observer, pendant la marche, toute la nature du pays sur le front, afin que, si l'on est obligé de se mettre en bataille, le terrein soit connu, & qu'il puisse faire en conséquence ses dispositions d'attaque ou de défense. Combien de fois arrive-t-il, faute de cette précaution, qu'une colonne venant à se former, ne connoît pas le terrein qui la sépare de l'ennemi.

---

premier moment; car toutes les voitures d'attirails doivent marcher à la queue des troupes. Lorsqu'on ne croira pas avoir besoin d'une si grande quantité d'artillerie à la tête des colonnes, on y en mettra moins; on fera enfin, à cet égard, ce qui sera dicté par les circonstances.

(4) Dans les marches de front, ce doit toujours être par le chemin de la colonne du centre que doit marcher l'avant-garde parce que de-là elle est bien plus en mesure de renforcer une des deux aîles suivant les circonstances. C'est de-là d'ailleurs, que le général peut le mieux observer la disposition générale des ennemis; & diriger les mouvemens de ses colonnes.

Toutes les colonnes marcheront, autant qu'il sera possible, à la même hauteur, se réglant à cet effet sur celle du centre, qui se réglera de son côté sur les ordres que le général lui enverra de l'avant-garde.

Lorsque la nature du terrein ne permettra pas aux colonnes de se voir, les officiers-généraux, qui les commandent, enverront des officiers entendus sur leurs flancs pour chercher des points intermédiaires, d'où ils puissent découvrir la marche des autres colonnes, & leur en rendre compte.

Les colonnes d'infanterie marcheront d'un pas libre & déterminé, ayant à leur tête un officier à pied qui en réglera la vîtesse (1).

Les colonnes de cavalerie, devant se tenir à hauteur des colonnes d'infanterie, régleront leurs mouvemens en conséquence.

L'armée marchera dans cet ordre une ou plusieurs lieues, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée sur le terrein où le général jugera à propos de la mettre en ordre de bataille.

Alors il sera tiré un coup de canon de l'avant-garde : ce premier signal avertira l'armée qu'elle approche du terrein où doit se faire le déploiement (2).

Toutes les colonnes se mettront à même hau-

---

(1) Dans toutes les colonnes composées de beaucoup de troupes, la marche devra être moins accélérée; car plus il y a de troupes dans une colonne, plus celles qui sont à la queue seroient fatiguées, si celles de la tête ne marchoient pas un pas proportionné à l'alongement de la colonne.

(2) Ce signal se fera toujours mille ou douze cents pas avant que les colonnes n'arrivent sur le terrein du déploiement, afin qu'elles aient le tems de se remettre à hauteur, de prendre leur distance, & ensuite de doubler par division & de se préparer au déploiement.

teur, & prendront entr'elles les diſtances néceſſaires. On ſuppoſe que ces diſtances ſeront déterminées par les chemins jalonnés, toutes les fois que le terrein aura permis de faire l'ouverture de la marche ſuivant les principes établis.

La diſtance d'une colonne à l'autre devant être égale au front des troupes qu'elle aura à déployer en premiere ligne; & chaque colonne d'infanterie étant ici compoſée de vingt-quatre bataillons dont douze en premiere ligne & douze en ſeconde, elles obſerveront de l'une à l'autre 1800 pas (1).

De quelque maniere que doivent déployer les colonnes d'infanterie, ſoit ſur la droite, ſur la gauche ou ſur le centre, leur diſtance entr'elles une fois combinée ſur le nombre & la forme des bataillons de premiere ligne, doit être égale & toujours la même.

Quant aux colonnes de cavalerie, ſi le déploiement général ſe fait ſur la droite, celle de la droite laiſſera entr'elle & la colonne d'infanterie, qui eſt à ſa gauche, les 1800 pas néceſſaires pour le déploiement de cette colonne, & de plus 150 pas pour l'intervalle qui doit reſter entre l'eſcadron de la gauche & le bataillon de l'aîle droite de l'infanterie : la colonne de cavalerie à la gauche, laiſſera entr'elle & la colonne d'infanterie qui eſt à ſa droite, l'intervalle néceſſaire pour déployer ces douze eſcadrons de premiere ligne, & de plus 150 pas qui doivent reſter en intervalle entre l'extrêmité de

(1) On ſuppoſe qu'il faille ici 150 pas à chaque bataillon pour ſe mettre en bataille; s'il en falloit ou moins ou davantage, les diſtances des colonnes ſeroient calculées en conſéquence. Ce ſont des pas de deux pieds dont il eſt ici queſtion.

ſon aîle droite & l'aîle gauche de l'infanterie.

Si le déploiement général ſe fait par la gauche, la colonne de cavalerie de la droite laiſſera entr'elle & la colonne d'infanterie qui eſt à ſa gauche, l'intervalle preſcrit ci-deſſus à la colonne de cavalerie de la gauche, & celle-ci l'intervalle preſcrit à celle de la droite.

Si le déploiement général ſe fait ſur le centre, chaque colonne de cavalerie laiſſera entr'elle & la colonne d'infanterie qui eſt à côté d'elle, le terrein néceſſaire pour le déploiement de la moitié de cette colonne, de plus les 150 pas d'intervalle qui doivent reſter entre la cavalerie & l'infanterie, & enſuite l'intervalle néceſſaire pour déployer les ſix eſcadrons.

Lorſque les colonnes arriveront à 7 ou 800 pas du terrein où elles devront déployer, il ſera fait un ſecond ſignal d'un coup de canon; alors elles quitteront la marche de route, ſerreront les rangs, ſe formeront par diviſions, prendront enſuite l'ordre du déploiement à diſtance ſerrée, & commenceront de marcher en-avant au pas redoublé, augmentant d'attention pour aligner leur tête ſur celle des colonnes voiſines.

La partie de colonne qui devra déployer en ſeconde ligne, obſervera en même temps 300 pas de diſtance, qui eſt l'intervalle néceſſaire entre les lignes, à compter de la diviſion qui devra lui ſervir d'alignement dans ſon déploiement à celle qui devra ſervir d'alignement au déploiement de la premiere ligne. Par exemple, comme ici le déploiement ſe fait par la gauche, cet intervalle ſera compté de la premiere diviſion du premier bataillon de la colonne à la premiere diviſion du treizieme bataillon.

Les colonnes de cavalerie obſerveront la même précaution.

Quand les colonnes arriveront au point d'alignement que le général aura désigné aux officiers-généraux commandant les divisions, il sera fait un troisieme signal de l'avant-garde ; à ce signal, les colonnes d'infanterie se déploieront par la gauche de pied ferme, & au pas doublé.

L'artillerie se mettra en bataille par l'une des manœuvres qui a été enseignée dans l'essai de tactique qui la concerne. Les bataillons de grenadiers, qui marchent devant elle, rejoindront leurs brigades.

Les colonnes de cavalerie se déploieront par les mêmes mouvemens que celles d'infanterie.

Dans tous les ordres de bataille quelconques, la premiere ligne de cavalerie sera formée en muraille, & la seconde avec des intervalles entre chaque escadron. Ce principe a deux avantages ; 1°. quand la premiere ligne est battue, elle ne renverse pas la seconde ; 2°. la seconde ligne, en débordant ainsi la premiere, assure & protege son flanc.

Les brigades de flanc se mettront promptement en potence sur le flanc des lignes d'infanterie : si elles trouvent un rideau avantageux qui puisse les couvrir, elles se tiendront en colonnes par division sur ce flanc, & prêtes à y faire face en se mettant en bataille ; sinon elles appuieront une de leurs aîles au flanc de la premiere ligne, & s'alongeront ainsi sur le flanc & au-delà de la seconde.

Les bataillons de grenadiers de l'avant-garde rejoindront promptement leurs brigades, à moins que le général ne jugeât à propos d'en disposer pour renforcer quelque partie de son ordre de bataille.

Les dragons passeront de même au grand trot, par des intervalles qui seront entre les aîles de ca-

valerie & d'infanterie, & iront ſe poſter en troiſieme ligne derriere le centre de l'infanterie.

Les troupes légeres ſe jetteront ſur le flanc des aîles de cavalerie, afin d'être à portée d'inquiéter les ennemis à dos & à flanc.

Le déploiement fini, l'armée ſe trouvera formée ſur deux lignes paralleles à celle A B, qu'on ſuppoſe être la poſition de l'ennemi.

Les lignes étant formées, s'aligneront promptement ſur le centre. Le général pourra enſuite ordonner qu'elles marchent en-avant 1000 ou 1200 pas : après cela, l'armée ſe repoſera ſur les armes, ſe reformera quelque temps après en colonnes de marche, & rentrera par les mêmes chemins dans ſon camp.

On doit ſe rappeller ce que j'ai dit au ſujet de l'abus de vouloir faire marcher une armée en bataille dans un alignement parfait. Cet immenſe mouvement ne peut s'exécuter que de la maniere ſuivante. Le général indique les points où il veut ſe porter, & alors l'armée s'ébranle d'un pas égal & déterminé : chaque régiment, chaque brigade, chaque diviſion s'alignant le plus parfaitement poſſible dans ſa marche individuelle, chaque officier-général, commandant une brigade ou une diviſion, réglant ſa marche de maniere à donner le plus d'enſemble poſſible aux lignes; mais jamais, dans aucun cas, les lignes ne cherchant à s'aligner d'une aîle à l'au[illegible] & ne ralentiſſant leurs mouvemens pour s'occuper de la chimere de perfection & d'alignement.

SECONDE & TROISIEME MANOEUVRES.

PLANCHES V & VI.

L'ORDRE parallele, pris à la ſuite d'une marche de front, ſera encore l'objet d'une ſeconde & troiſieme manœuvres. Dans la ſeconde (*Pl. V.*) le déploiement en général ſe fera ſur la droite; & dans la troiſieme (*Pl. VI.*) il ſe fera ſur le centre. Voyez, pour tout le détail de l'ordre de marche & des mouvemens de ces deux manœuvres, l'exemple précédent, n'y ayant d'autre différence dans celui-ci que l'eſpece des déploiemens, & les diſtances que doivent obſerver les colonnes en conſéquence.

QUATRIEME MANOEUVRE.

PLANCHE VII.

Ordre de marche de flanc, ſuivi d'un ordre de bataille parallele.

ON ſuppoſe l'ennemi campé en A B, ou bien marchant par ſon flanc pour aller occuper la poſition C D; que l'une ou l'autre de ces circonſtances engage l'armée à exécuter une marche par ſa droite.

L'armée marchera par ſon flanc droit & ſur trois colonnes.

L'avant-garde compoſée des deux régimens de dragons & de ſix bataillons de grenadiers, marchera par une colonne ſéparée en-dehors de la marche, à 2 ou 3000 pas ſur le flanc des co-

lonnes & à hauteur du centre de l'armée, afin d'obſerver l'ennemi & de donner, s'il eſt néceſſaire, à l'armée le temps de ſe mettre en bataille.

Si l'ennemi eſt en mouvement, l'attention de l'avant-garde doit ſe porter principalement ſur la tête de ſa marche, afin que, s'il ceſſoit de ſuivre une direction parallele au mouvement de l'armée, & qu'il projettât de gagner ſon flanc pour l'attaquer vers la tête de ſes colonnes, l'armée pût en conſéquence changer ſa diſpoſition, & prendre ſon ordre de bataille ſur le flanc.

Les troupes légeres marcheront 2 ou 3000 pas en avant de la tête des colonnes, pour, de concert avec l'avant-garde, remplir l'objet dont il eſt parlé ci-deſſus, & particuliérement pour éclaircir le front de la marche.

Le général ſe trouvera à l'avant-garde, ainſi que les officiers des états-majors & les commandans des diviſions.

La premiere colonne de gauche ſera compoſée de toute la premiere ligne de l'armée, dans l'ordre qu'elle ſera campée.

La ſeconde ſera compoſée de toute la ſeconde ligne dans le même ordre.

La troiſieme colonne ſera compoſée de toute l'artillerie. J'ai obſervé, dans mes principes ſur l'ouverture des marches, qu'il falloit que le chemin de cette colonne fût ouvert le plus près qu'il ſeroit poſſible des colonnes de troupes, de maniere qu'elle pût, ſi l'on étoit obligé de ſe mettre en bataille, ſe porter rapidement à leur appui.

Si telles étoient même les circonſtances, qu'on eût à craindre que l'ennemi n'attaquât l'armée dans ſon mouvement, une partie de l'artillerie de chaque diviſion, & ſur-tout les pieces de gros calibre, débarraſſées de toutes leurs voitures d'attirails, marcheroient à la tête & à la queue de cha-

cune des brigades d'infanterie, se partageant à cet effet, moitié à celles de premiere, moitié à celles de seconde ligne, & la troisieme colonne ne seroit plus composée que du reste de l'artillerie & des chariots de munition & d'attirails.

Les brigades de flanc marcheront, celle de la droite ayant deux bataillons à la tête ou à la queue de la cavalerie de la premiere colonne de gauche, & deux à la tête ou à la queue de la cavalerie de la seconde, suivant que la nature du pays l'exigera. La brigade de flanc de la gauche aura de-même, relativement à la nature du pays, deux bataillons à la tête ou à la queue de la cavalerie de la gauche.

L'armée marchera dans cet ordre jusqu'à ce que le général juge à propos de la faire mettre en bataille.

Il sera tiré alors un coup de canon à l'avant-garde : à ce premier signal qui préviendra l'armée qu'elle approche du terrein où elle doit se mettre en bataille, les colonnes se redresseront le plus qu'il sera possible à leur file de gauche; les pelotons serreront leurs rangs, prendront leurs distances entieres, & la tête des colonnes ralentira son pas. La seconde colonne devant former la seconde ligne, se rapprochera, s'il est possible, de la premiere à la distance de 300 pas, qui est l'intervalle qui doit être entre les deux lignes. Le général enverra en même-temps les officiers généraux à leurs divisions, en leur indiquant les points d'alignement de la droite & de la gauche de la ligne.

Un second signal avertira l'armée de se mettre en bataille par des quarts de conversion à gauche, & les lignes se trouveront formées.

L'avant-garde rejoindra l'armée, les six bataillons de grenadiers rentrant dans leurs brigades,

& les dragons paſſant rapidement par les intervalles de l'ordre de bataille pour aller ſe former derriere le centre.

Les brigades de flanc prendront leur ordre accoutumé ſur les aîles de l'infanterie.

L'artillerie, ſi elle forme une troiſieme colonne, paſſera par les intervalles des bataillons des deux lignes, pour aller promptement ſe diſtribuer dans les emplacemens avantageux ſur le front de la premiere ligne.

Les troupes légeres ſe formeront ſur le flanc de l'ordre de bataille. L'armée étant formée & alignée ſe repoſera, ſe remettra enſuite en colonne de marche & rentrera dans le camp.

CINQUIEME MANOEUVRE.

On exécutera le lendemain le même ordre de marche par la gauche, & l'armée ſe mettra en bataille par les mouvemens contraires à ceux que je viens d'expoſer : cette manœuvre n'a beſoin ni de planche ni d'explication.

SIXIEME MANOEUVRE.

PLANCHE VIII.

Autre ordre de Marche de flanc, ſuivi d'un ordre parallele.

L'ORDRE de marche par le flanc pourra auſſi s'exécuter ſur quatre colonnes, chaque moitié de ligne en formant une; de maniere par exemple, que l'armée marchant par ſa droite, la premiere colonne de gauche ſoit compoſée de la premiere ligne de l'aîle droite de cavalerie, & de

la moitié droite de l'infanterie de la premiere ligne; la ſeconde colonne de la moitié gauche de cette même infanterie & de l'aîle gauche de premiere ligne de cavalerie; la troiſieme & la quatrieme colonnes chacune de la moitié de la ſeconde ligne dans le même ordre.

Indépendamment de ces quatre colonnes, il y en aura une cinquieme en-dedans de la marche pour l'artillerie, ſans compter celle au-dehors de la marche que formera l'avant-garde, conformément à ce qui eſt dit dans la manœuvre précédente.

Il faut rappeller ici que les chemins de ces colonnes doivent être ouverts le plus rapprochés l'un de l'autre qu'il ſera poſſible, afin qu'au moment de ſe mettre en bataille, les parties de ſeconde ligne ſe trouvent preſque portées à la diſtance où elles doivent être placées.

L'armée ſe mettra en bataille aux ſignaux accoutumés, la premiere colonne s'alongeant ſur la poſition déterminée, pour occuper la moitié droite de cette poſition, la ſeconde colonne ſe dirigeant & s'arrêtant enſuite de maniere à en occuper la moitié gauche, & la troiſieme & quatrieme colonnes faiſant les mêmes mouvemens que la premiere & ſeconde; afin de former la ſeconde ligne.

Obſervation.

Cette maniere d'exécuter une marche de flanc a cela d'avantageux, qu'elle tient l'armée plus enſemble, & que par conſéquent, ſi telles étoient les circonſtances qu'on pût avoir à craindre, que l'ennemi, dérobant un mouvement, ne ſe préſentât ſur la tête de la marche, l'armée ſe trouveroit bien plutôt en meſure de défenſe vis-à-vis de lui; mais il faudroit alors, à moins qu'on n'eût tout le temps néceſſaire, ne pas s'aſſujettir à por-

ter les troupes de la droite à la droite de la nouvelle disposition, & les troupes de la gauche à la gauche. Il s'agiroit, par les mouvemens les plus prompts, de multiplier les colonnes, de les diriger en les éloignant l'une de l'autre sur les points où elles devroient déployer, & d'arriver à un ordre de bataille, combiné sur la position que le général de l'armée auroit choisie, pour faire face à cette circonstance inattendue. Je donnerai des exemples de cette manœuvre lorsque je traiterai des ordres de bataille composés & analogues aux terreins.

L'ordre parallele, tel que je viens de le faire prendre à l'armée à la suite de différens ordres de marche de front ou de flanc, n'est qu'une disposition primitive de campement & d'organisation, sans aucune relation avec le terrein & avec les circonstances. Quelques exemples de l'ordre oblique vont faire voir comment on s'écarte de cette disposition primitive, pour se renforcer sur un point, & refuser celui qu'on affoiblit. Nous verrons ensuite comment cet ordre oblique s'applique aux terreins & aux circonstances. Dans toutes les sciences de principes il faut aller pas à pas, & de maniere que les choses simples conduisent aux choses composées.

SEPTIEME MANOEUVRE.

PLANCHE IX.

Ordre de Marche de front, suivi d'un ordre de bataille oblique par ligne.

L'ENNEMI qu'on veut attaquer, est supposé posté en A B, & rangé sur deux lignes, son infanterie au centre & sa cavalerie sur les ailes.

L'armée marchera ſur cinq colonnes. La formation de ces colonnes, celle de l'avant-garde & tous les détails de l'ordre de marche ſeront les mêmes que dans la premiere manœuvre.

Le général, ayant, de la tête de ſon avant-garde, examiné la poſition de l'ennemi, & réſolu d'attaquer ſon aîle gauche, il indiquera aux commandans des diviſions l'ordre de bataille qu'il veut prendre, l'eſpece de déploiement par lequel on doit y arriver, & les points qui doivent régler l'alignement. Ceux-ci rejoindront promptement leurs colonnes, afin de diriger l'exécution du déploiement & de l'ordre de bataille.

Cependant les têtes des colonnes étant arrivées à 3000 pas du terrein où l'armée doit ſe former, il ſera fait un ſignal de l'avant-garde. Ce premier ſignal avertira l'armée qu'elle approche du terrein où elle doit ſe déployer, & que l'ordre oblique doit ſe former ſur la droite (1).

Les colonnes prendront entr'elles les diſtances preſcrites lorſque le déploiement ſe fait ſur la droite. Voyez là-deſſus les principes donnés dans l'ordre parallele.

La colonne de cavalerie de la droite & la premiere colonne d'infanterie devant toutefois ſe déployer ici en entier en premiere ligne, elles obſerveront d'avoir en conſéquence ſur leur droite les diſtances néceſſaires pour s'y former.

Chaque tête de colonne reſtera 600 pas en arriere de la tête de colonne qui eſt à droite, au moyen de quoi le degré d'obliquité de

(1) Je ſuppoſe qu'on ſera convenu à l'avance de différens ſignaux qui indiqueront à l'armée l'eſpece d'ordre de bataille qu'elle devra prendre, & ſi c'eſt un ordre oblique, la partie de la diſpoſition ennemie ſur laquelle cet ordre va engager le combat.

la droite à la gauche sera de 2400 pas. (1)

Toutes les colonnes continueront de se porter en avant, en se dirigeant insensiblement à droite, afin de gagner le flanc de l'armée ennemie.

La colonne de cavalerie de la droite & la premiere colonne d'infanterie devant se déployer en entier en premiere ligne & commencer l'attaque, elles pourront, afin d'être plus rapidement formées, commencer à partager leur terrein en formant chacune, je suppose, deux ou trois colonnes, dont les têtes se dirigeront vers les points où elles doivent se mettre en bataille : ce mouvement préliminaire est marqué dans le plan.

Les trois brigades de seconde ligne de la seconde colonne d'infanterie, se sépareront de leurs colonnes pour se diriger à droite, afin de se rapprocher de la queue de la premiere colonne d'infanterie, ces trois brigades devant se former en seconde ligne immédiatement derriere les trois brigades de la droite.

Les trois brigades de seconde ligne de la troisieme colonne feront le même mouvement à droite, afin de se mettre en mesure d'occuper, lorsqu'on se mettra en bataille, tout le terrein de la seconde ligne depuis les brigades de la droite jusqu'à la gauche.

Un second signal fait mille ou 1200 pas avant que les colonnes arrivent sur le terrein où elles devront déployer, les avertira de se préparer au déploiement. Elles se formeront alors par divisions, & prendront l'ordre du déploiement à distances serrées.

---

(1) Il n'y a pas, à cet égard, de principe fixe. Le général de l'armée devant donner plus ou moins d'obliquité à sa disposition, suivant qu'il aura plus ou moins à craindre de la part de l'ennemi pour les parties affoiblies de son ordre de bataille.

La colonne de cavalerie de la droite & la premiere colonne d'infanterie prendront leur ordre, de maniere à déployer en entier en premiere ligne.

Il en ſera de même des trois brigades de premiere ligne de chacune des ſeconde & troiſieme colonnes d'infanterie. On a indiqué ci-deſſus la deſtination que doivent remplir les brigades de ſeconde ligne de ces colonnes.

Les vingt eſcadrons de la tête de la colonne de cavalerie de la gauche ſe porteront au grand trot & avec des intervalles entre leurs diviſions, à hauteur de l'avant-garde, & ils manœuvreront de maniere à faire à l'ennemi la plus grande oſtentation poſſible de force & d'offenſive, afin de l'engager à croire que la diſpoſition d'attaque va ſe porter ſur ſa droite.

L'avant-garde s'arrêtera de ſon côté à hauteur du terrein où la colonne de la droite doit ſe déployer, & elle manœuvrera ſur le front de l'armée de façon à maſquer, autant qu'elle le pourra, les mouvemens que celle-ci fera derriere elle.

On voit qu'au moyen des vingt eſcadrons de l'aîle gauche portés à hauteur de l'avant-garde étendue, & manœuvrant en avant du centre, & au moyen de la colonne de la droite dont la tête ſe préſente à la même hauteur, on ſemble indiquer à l'ennemi qu'on va ſe former ſur un alignement parallele à ſon front, tandis qu'en effet cette premiere diſpoſition n'eſt qu'un rideau derriere lequel l'armée prend un ordre de bataille, & qui diſparoît au troiſieme ſignal (1).

(1) Il faut obſerver encore que ces mouvemens peuvent, à la faveur des différentes ſituations du pays, & combinées ſur elles, produire une illuſion plus complette, qu'ils ſe font à une aſſez grande diſtance de l'ennemi, & qu'en pareille circonſtance l'armée à laquelle on marche,

Les vingt escadrons de la queue de la colonne de la gauche iront au grand trot, &, s'il se peut, en colonne serrée par division, renforcer la cavalerie de la droite, passant pour cela derriere les colonnes d'infanterie, & observant de se tenir le plus rapprochés d'elles qu'ils pourront, afin de cacher leur mouvement à l'ennemi.

Au moment que la tête de la colonne de la droite arrivera sur le terrein où elle devra déployer, ce qui sera, je pense, à 1200 pas de l'ennemi, il sera fait un troisieme signal pour que l'armée se mette en bataille.

Toutes les colonnes déploieront alors par la droite; celles d'infanterie au pas doublé, & la colonne de cavalerie de la droite au galop.

La premiere division de chaque colonne, qui sera la division d'alignement, fera au préalable un demi-quart de conversion à gauche, pour que la ligne puisse prendre le degré d'obliquité & s'aligner sur elle.

La colonne de cavalerie de la droite se formera toute sur une ligne, & les vingt escadrons, qui arriveront de la gauche, se formeront en seconde ligne derriere elle.

La colonne d'infanterie de la droite se formera de même toute en premiere ligne.

On se rappelle que j'ai dit que ces deux colonnes pourroient à l'avance partager leur terrein, afin de se rapprocher des points que les brigades qui les composent doivent occuper. C'est à l'intelligence des lieutenans-généraux qui les com-

---

a toujours contr'elle toutes les causes accidentelles, qui font qu'elle voit imparfaitement ce qui se présente à elle, & l'incertitude des opinions qui en résultent dans l'esprit de celui qui la commande, & enfin quand ces opinions sont fixées, la lenteur des contre-mouvemens qu'il cherche à opposer.

mandent, à diriger ces mouvemens intérieurs, ainſi qu'ils le jugeront le plus convenable, pour augmenter la rapidité du déploiement général.

La brigade de flanc de la droite étendra le flanc de cette aîle, ou ſe tiendra en colonne ſur le flanc des lignes d'infanterie, de maniere à être en meſure de ſoutenir la cavalerie ou d'étendre le front de l'infanterie, ſi cela eſt jugé néceſſaire. Ce ſeront les circonſtances qui détermineront à cet égard ſon mouvement (1).

La ſeconde & la troiſieme colonnes d'infanterie ſe déploieront, moitié en premiere ligne, & moitié en ſeconde. Les brigades 15, 18 & 16 de la ſeconde colonne d'infanterie, ſe formeront en ſeconde ligne immédiatement derriere les trois brigades de la droite ; & à cet effet, dès le premier moment du ſignal, elles ſe ſeront dirigées vers la droite, afin de ſe rapprocher de l'emplacement qu'elles doivent occuper dans l'ordre de bataille (2).

Les brigades 12, 8 & 4 de la troiſieme colonne, ainſi que la brigade de flanc de la gauche, occuperont le reſte de la ſeconde ligne, laiſſant

---

(1) Elle eſt marquée dans le plan à l'extrêmité de l'aîle droite de l'infanterie. Si on ne juge pas néceſſaire de tant étendre cette ligne, on pourroit la placer en renfort ſur le flanc, ou à tout autre point de la diſpoſition.

(2) On voit ici que je ſecoue le préjugé de l'inverſion. Mes colonnes s'étant, je ſuppoſe, miſes en marche par la droite, il faudroit pour mettre les troupes en bataille dans l'ordre primitif, que je les déployaſſe par la gauche en avant, ou par la droite en arriere : au lieu de cela je me déploie en avant par ma droite : mouvement qui place à la droite les troupes de la queue des colonnes ; mais peu importe ? La brigade 19 vaut la brigade 1, & je remplis par cette inverſion l'objet déciſif de déborder l'ennemi & de me former en avant ſur l'alignement de la tête de mes colonnes : avantage que ſentira quiconque voudra refléchir.

les intervalles néceſſaires entr'elles, & ſe tenant diſpoſées à marcher au ſecours de la droite, ſi elle a beſoin de renfort.

L'artillerie, qui eſt à la tête de la premiere colonne d'infanterie, ſe déploiera promptement en avant de la droite de la ligne, & s'emplacera particuliérement en avant de l'intervalle qui ſépare la cavalerie de l'infanterie, pour commencer ſur le champ ſon feu, obſervant de battre en écharpe la cavalerie ennemie, & s'attachant principalement à tirer ſur les troupes.

L'artillerie qui eſt à la tête de la ſeconde & troiſieme colonnes, aux piéces de gros calibre près qui y reſteront, afin de pouvoir par leurs longues portées atteindre l'ennemi, ſe portera à toute jambe à la droite pour la renforcer, & fatiguer par un grand feu l'aîle gauche de l'ennemi.

L'avant-garde ſe retirera rapidement par les intervalles de l'ordre de bataille, les dragons pour ſe porter à toute jambe en troiſieme ligne derriere la droite de l'infanterie, & les ſix bataillons pour renforcer l'aîle de cette même infanterie, & former la tête de l'attaque ou la ſoutenir. Afin que ces grenadiers aient le temps d'arriver à leur deſtination, on pourra, dès le premier ſignal, commencer à les raprocher de l'aîle droite.

Les vingt eſcadrons de la colonne de la gauche, qui ſe ſeront portés à hauteur de l'avant-garde ſe retireront rapidement, & ſe formeront à l'aîle gauche, tous en premiere ligne.

Au moyen de tous ces mouvemens, voici dans quel ordre l'armée ſe trouvera rangée ; ſa premiere ligne ſera de ſoixante eſcadrons & quarante-huit bataillons, non compris quatre bataillons en potence ſur le flanc droit, & ſix bataillons de grenadiers en meſure de faire la tête de l'attaque ou de la ſoutenir. La ſeconde ligne ſera de vingt

eſcadrons & de vingt-huit bataillons, dont douze ſoutenant immédiatement la droite de la premiere ligne. Il y aura indépendamment de cela deux régimens de dragons en réſerve & en troiſiéme ligne derriere l'infanterie de cette aîle. La totalité du renfort porté au point de l'attaque ; ſera conſéquemment de dix-huit bataillons, vingt eſcadrons, deux régimens de dragons & deux diviſions d'artillerie. (1)

Ici pourra ſe borner la premiere répétition de l'ordre oblique, afin que les troupes commencent par connoître parfaitement & ſans confuſion les mouvemens intérieurs par leſquels il ſe forme. A la ſeconde on exécutera ce qui ſuit ci-après, pour leur faire connoître la maniere dont on doit attaquer l'ennemi, après que l'ordre de bataille eſt formé, & l'objet de cet ordre.

Auſſi-tôt que la cavalerie de l'aîle droite ſera en bataille, l'officier général qui la commande, ſans égard au déploiement du reſte de l'armée qui s'achevera pendant ſon mouvement, s'ébranlera pour marcher à l'ennemi, en faiſant donner le ſignal par les trompettes de la brigade du centre.

Les 1200 pas que la cavalerie aura à parcourir pour arriver ſur l'ennemi, ſeront faits avec la

---

(1) On ſent que, ſi le général jugeoit à propos d'étendre davantage la droite de ſa premiere ligne d'infanterie afin de déborder & d'embraſſer plus complettement l'ennemi, il le pourroit au moyen de la brigade de flanc de cette aîle, & des ſix bataillons de grenadiers qui étoient de l'avant-garde. On ſent de-même que, s'il vouloit la moins étendre, il pourroit alors faire déployer ſa premiere colonne d'infanterie partie en premiere & partie en deuxieme ligne. Dans l'ordre oblique, c'eſt ſur les colonnes des aîles que roule tout le méchaniſme de la diſpoſition; c'eſt par elles qu'on étend ſon front, & qu'on ſe renforce ſur le point qui doit attaquer; ce ſont elles enfin qui deviennent le marteau & la partie agiſſante de l'ordre de bataille.

progreſſion de vîteſſe & de mouvement recommandée pour les manœuvres de charge dans la Tactique de la cavalerie.

L'officier-général, qui conduit l'aîle droite de la ligne de cavalerie, obſervera de prendre dans ſon mouvement ſes points de direction, de maniere à faire uſage de toute la partie de ſon aîle qui déborde l'ennemi, pour l'embraſſer & l'attaquer en flanc.

La ſeconde ligne ſuivra la premiere au trot.

Auſſi-tôt que la premiere ligne de cavalerie aura parcouru les 1200 pas preſcrits, ce qui ſuppoſeroit avoir renverſé celle des ennemis, elle fera halte pour reformer ſes eſcadrons, détachera quelques pe[illegible] troupes pour pourſuivre les fuyards & les empêcher de ſe rallier, & manœuvrera ſur le champ ſur le flanc & à dos de l'infanterie ennemie, pendant que l'infanterie de la droite de l'oblique l'attaquera de front.

La ſeconde ligne ſoutiendra au petit trot les cavaliers envoyés à la ſuite des fuyards.

Dès que les bataillons qui ſont en potence ſur le flanc verront le ſuccès de la cavalerie, ils feront un quart de converſion à gauche, pour renforcer & étendre la ligne de l'infanterie.

Les troupes légeres profiteront auſſi de ce premier avantage, pour pénétrer ſur les derrieres de l'ennemi & augmenter ſon inquiétude.

En même-temps que la cavalerie s'ébranlera pour charger ce qui eſt devant elle, la droite de l'infanterie marchera à l'ennemi au grand pas, en décrivant comme une eſpece de mouvement circulaire, pour tomber ſur ſon flanc. Tout le reſte de l'armée appuyera à ce mouvement & en ſuivra la direction. Ce quart de converſion ne ſe fera pas avec la lenteur & la préciſion d'une ligne qui voudroit l'exécuter de la droite à la gauche;

l'officier-général, qui conduira la droite de l'aîle, obſervera ſeulement, en la menant à l'ennemi, de prendre ſon point de vue au-delà de ſon front, s'il le déborde, afin de l'attaquer à revers.

Il ne s'agit pas au reſte de pouvoir atteindre dans cette manœuvre à toute la vraiſemblance de la guerre, puiſqu'on n'a ni ennemi ni obſtacles devant ſoi; il eſt queſtion ſeulement de faire connoître que l'objet de l'oblique eſt de charger bruſquement l'aîle qu'on déborde, & puis ſur le champ de pouſſer ſon avantage & de prendre les lignes de l'ennemi à revers & en flanc, l'armée décrivant, pour remplir cet objet, une eſpece de demi-quart de converſion, & pouſſant enſuite l'ennemi devant elle juſqu'à ce qu'elle l'ait entiérement battu.

On pourra, ſi l'on veut (mais ce ne doit être que quand les troupes ſeront parfaitement inſtruites) ſuſpendre de temps en temps le mouvement de l'aîle droite, comme ſi, arrêtée effectivement par l'ennemi, elle avoit à le combattre, & faire faire alors aux bataillons feu par pelotons, puis, après quelques décharges, les faire remarcher en avant comme ayant eu l'avantage. Ce ſera à l'officier-général, commandant l'aîle droite ſuppoſée en engagement avec l'ennemi, à conduire cette manœuvre, & toute l'intelligence des officiers-généraux qui conduiſent le reſte de la ligne, conſiſtera à ſuivre le mouvement de cette aîle, marchant toujours de concert avec elle, & achevant de remplir le quart de converſion : objet définitif de la manœuvre, puiſque, quand il eſt achevé, on eſt cenſé maître du champ de bataille de l'ennemi.

Auſſi-tôt que la droite de la ligne ſera arrivée en O, ce qui ſuppoſeroit avoir renverſé l'aîle gauche de l'ennemi, elle s'arrêtera, ainſi que tout le

reſte de l'armée, les lignes ſe redreſſeront & ſe repoſeront, enſuite elles ſe formeront en colonnes de marche, & rentreront au camp.

Obſervation ſur la Manœuvre précédente.

On doit ſe rappeller ce que j'ai dit de la formation de l'ordre oblique en ligne, en traitant des différentes eſpeces d'ordre de bataille. J'ai annoncé que ce n'étoit qu'une manœuvre de principe, & uniquement faite pour conduire à l'intelligence des autres manieres d'exécuter l'ordre oblique. Lorſque le roi de Pruſſe, dans ſes camps de paix, voulut donner à ſes officiers-généraux les premieres notions de l'ordre oblique, il l'exécuta tel que je viens de le détailler ci-deſſus, & ce ne fut qu'enſuite qu'il le fit former par échelons. Il ſembla même ſe réſerver pour la guerre le ſecret d'appliquer cet ordre aux terreins, & ſe bornant à avoir organiſé ſa machine, à en avoir préparé les reſſorts, ce ne fut qu'à Liſſa, à Hohenfriedberg & dans quelques autres grandes occaſions, qu'il mit en exécution ce chef-d'œuvre de ſa Tactique. Je vais donner ci-après des exemples de l'ordre oblique par échelons. On verra combien cet ordre eſt ſimple, commode, ſuſceptible d'action & applicable à tout ce que la guerre peut offrir de terreins & de circonſtances.

HUITIEME MANOEUVRE.

PLANCHE X.

Ordre de Marche, ſuivi d'un Ordre de bataille oblique par échelons & en déployant ſur le centre.

L'ARMÉE marchera ſur cinq colonnes. Voyez pour la formation des colonnes, pour celle de l'avant-garde & pour le détail de l'ordre de marche, la premiere manœuvre de l'ordre parallele.

Lorſque le premier ſignal indiquera aux colonnes de prendre leurs diſtances, la premiere & la ſeconde colonnes continueront de marcher à la même hauteur. Voyez pour celle que les autres colonnes devront obſerver de l'une à l'autre, & pour toutes les précautions antérieures au déploiement, la ſeptieme manœuvre ; n'y ayant d'autre différence dans celle-ci, ſinon que les colonnes ſe déploient par le centre, & que l'obliquité ſe prend par échelons.

La premiere colonne obſervera d'avoir à ſa droite le terrein néceſſaire pour déployer 20 eſcadrons.

La ſeconde colonne laiſſera entr'elle & la premiere le terrein néceſſaire pour déployer douze bataillons, vingt eſcadrons, & de plus 150 pas d'intervalle qui doivent reſter entre la cavalerie & l'infanterie.

La troiſieme colonne laiſſera entr'elle & la ſeconde, le terrein ſuffiſant pour déployer 18 bataillons.

La quatrieme laiſſera entr'elle & la troiſieme, le terrein pour en déployer 12.

La cinquieme laiſſera entr'elle & la quatrieme, le terrein néceſſaire pour contenir ſix bataillons, dix eſcadrons, & de plus 150 pas d'intervalle qui doivent reſter entre la cavalerie & l'infanterie.

Au troiſieme coup de canon, qui indiquera à l'armée de ſe mettre en bataille, toutes les colonnes ſe déploieront ſur le centre, ſans qu'au préalable les diviſions d'alignement faſſent des demi-quarts de converſion.

La premiere & la ſeconde colonnes ayant marché à la même hauteur, ſe formeront en bataille ſur le même alignement; elles ſe déploieront en entier en premiere ligne, & leur ſeconde ſera formée, ainſi que dans l'exemple précédent, par des troupes des autres colonnes.

A l'égard des troiſieme, quatrieme & cinquieme colonnes, qui ont marché à 600 pas de hauteur l'une de l'autre, dès qu'elles ſeront déployées, elles reſteront en échelon par diviſion, ainſi qu'il eſt marqué dans le plan par des lignes ponctuées; ou bien ſi le général l'ordonne, elles formeront l'échelon par brigade ou par bataillon. Ces trois manieres ſont marquées dans le plan, & les deux premieres ſont préférables. Soit que les échelons ſe forment par diviſion, par brigade, ou par bataillon, ils ſeront placés chacun en arriere de celui qui eſt à ſa droite, & ſon flanc droit à hauteur perpendiculaire du flanc gauche dudit échelon.

Voyez, pour les mouvemens des brigades de ſeconde ligne, & pour ceux de l'avant-garde, l'exemple de la manœuvre précédente.

L'armée, ayant achevé ſon déploiement, formera deux lignes de la même force que celle de la manœuvre ſuſdite; mais ici l'oblique ſera en échelons, les diviſions, brigades ou bataillons, qui formeront ces échelons, étant rangés paral-

lélement au front de l'ennemi, & s'éloignant de lui successivement de la droite à la gauche, tandis que l'aîle droite qui devra commencer l'attaque, formera une espece de marteau en avant de cette oblique.

Voyez pour le mouvement de la cavalerie de la droite, après qu'elle sera déployée, ce qui est dit dans la sixieme manœuvre.

Lorsqu'elle aura battu celle de l'ennemi, toute l'infanterie de la droite marchera d'abord en avant, le reste de l'armée s'appuyant à elle & suivant son mouvement, en observant toujours d'ailleurs la distance & le degré d'obliquité prescrits.

Si la droite a besoin de secours, elle sera renforcée successivement par toutes les brigades de la ligne, l'ordre de bataille ne faisant alors que se raccourcir, & les bataillons destinés à renforcer la droite, n'ayant qu'à marcher par le flanc ou en demi-quart de conversion pour se porter à l'attaque.

A mesure qu'elle aura du succès, & que la droite se portera en avant, l'armée appuiera à elle & suivra son mouvement, de maniere à ne jamais s'en désunir, chaque bataillon portant pour cela son aîle gauche en demi-quart de conversion, afin de marcher plus facilement vers le flanc.

L'objet de l'aîle droite sera toujours de gagner du terrein sur la droite, pour prendre l'ennemi à revers, & de se former sur son flanc.

Lorsque la gauche de l'ennemi sera entiérement battue, & que la droite de l'armée sera formée sur le terrein qu'il occupoit, les divisions, brigades & bataillons se rapprocheront l'un de l'autre, de maniere à former deux lignes contigues, & à pousser ainsi de front ce premier avantage, jusqu'à ce que la droite de l'armée, arrivée au

point P, ſoit ſuppoſée avoir mis entiérement l'ennemi en déroute (1).

Alors les lignes ſe redreſſeront, ſe reposeront ſur les armes, & quelque temps après, ſe remettront en colonnes de marche pour rentrer dans le camp.

Remarque. Il eſt inutile d'obſerver que cet ordre oblique par échelons peut s'exécuter également par la gauche, & en déployant les colonnes par la droite ou par la gauche.

NEUVIEME MANOEUVRE.

PLANCHE XI.

Ordre de marche ſuivi d'un ordre de bataille oblique pris, les colonnes ſe préſentant à l'ennemi ſur un alignement parallele à ſon front.

L'ARME'E marchera dans l'ordre accoutumé. Voyez, pour la formation des colonnes & de l'avant-garde, pour l'ordre de marche & pour les diſtances que les colonnes doivent garder entr'elles, l'exemple de la manœuvre précédente, les colonnes devant également dans celle-ci ſe déployer par le centre.

Un premier ſignal avertira l'armée qu'elle approche du terrein où elle doit ſe déployer:

---

(1) On a déja obſervé dans la ſeptieme manœuvre qu'on ne pouvoit ébaucher que d'une maniere imparfaite & approximative les mouvemens de l'armée, après qu'elle a pris ſon ordre de bataille, parce qu'à la guerre, ce ſont les circonſtances, la nature du terrein & la réſiſtance de l'ennemi qui déterminent les mouvemens; mais cette ébauche ſuffira pour donner à tout homme de guerre une idée de la manœuvre.

alors les colonnes obſerveront avec ſoin entr'elles les diſtances qui ſont preſcrites pour le déploiement ſur le centre ; mais, comme l'objet de cette manœuvre-ci eſt de tromper l'ennemi, en lui préſentant les colonnes ſur un alignement parallele à ſon front, & de prendre enſuite l'ordre oblique par des mouvemens en arriere, les colonnes marcheront toujours à même hauteur juſqu'au moment du déploiement.

Un ſecond coup de canon ayant averti les colonnes de s'y préparer, elles ſe formeront alors par diviſions, & prendront l'ordre du déploiement à diſtances ſerrées, &c.

Un troiſieme coup de canon avertira l'armée qu'elle doit ſe déployer. Ce ſignal ſe fera, quand les têtes de colonnes ſeront environ à 1200 pas de l'ennemi.

Alors la premiere & la ſeconde colonnes ſe déploieront au pas redoublé, & comme dans l'exemple précédent.

Toutes les autres colonnes feront demi-tour à droite, & marcheront par le même chemin qu'elles auront tenu, la troiſieme 1200 pas, la quatrieme 1800, & la cinquieme 2400.

Lorſque chacune de ces colonnes aura fait le nombre de pas qui lui eſt preſcrit, elle fera front, ſe déploiera par le centre, & formera enſuite l'échelon oblique par diviſion, par brigade ou bataillon, comme dans la manœuvre précédente.

L'artillerie qui eſt à la tête de la ſeconde colonne d'infanterie ſe portera au grand trot au renfort de celle de la premiere. Celle de la troiſieme ſuivra le mouvement de ſa colonne.

Les brigades de ſeconde ligne des ſeconde & troiſieme colonnes d'infanterie, ſe mettront dès le premier ſignal en meſure, les premieres de ſe déployer derriere la droite de la premiere ligne

d'infanterie, & les secondes de remplir la seconde ligne.

L'avant-garde se retirera par les intervalles du centre, & se placera ainsi que dans l'exemple précédent.

Aussi-tôt que l'aîle droite de cavalerie sera déployée, elle marchera sur le champ à l'ennemi, le reste de l'armée ayant le temps d'achever son déploiement pendant son mouvement. Voyez l'exemple précédent pour toute la suite de la manœuvre.

L'armée étant arrivée en O P; & l'ennemi étant battu, elle s'arrêtera, redressera ses lignes, se reposera, se remettra quelque temps après en ordre de marche, & rentrera dans son camp.

Remarque. La même manœuvre pourra s'exécuter le lendemain par la gauche.

DIXIEME MANOEUVRE.

PLANCHE XII.

L'ennemi est supposé posé en A B, ayant son centre dans une position hazardée & susceptible d'attaque.

L'ARME'E marchera dans l'ordre accoutumé.

Le général ayant déterminé d'attaquer de son centre celui de l'ennemi, & de refuser ses aîles, il sera tiré un coup de canon de l'avant-garde. Ce premier signal avertira l'armée qu'elle approche du terrein où elle doit se former.

Les colonnes observeront alors entre elles les distances prescrites, lorsque le déploiement se fait sur le centre.

La colonne du centre suivra l'avant-garde. La seconde & la quatrieme se laisseront dépasser par

elle de 800 pas, & elles dépasseront de la même distance la premiere & la cinquieme.

Les deux brigades de la queue de la seconde & de la quatrieme colonnes dirigeront leur marche pour se rapprocher de la colonne du centre, afin de pouvoir, dans la formation de l'ordre de bataille, se déployer en seconde ligne derriere les troupes qui composent cette colonne.

Un second coup de canon avertira les colonnes de se préparer au déploiement : alors elles se formeront par divisions, & prendront l'ordre du déploiement à distances serrées.

Chaque colonne de cavalerie enverra en même temps les vingt escadrons de sa tête pour aller au grand trot manœuvrer à hauteur de l'avant-garde. Ils y observeront de s'étendre le plus qu'ils pourront, afin de tromper l'ennemi sur l'alignement qu'on va prendre, & sur l'objet de la disposition.

Les vingt escadrons de la queue de chaque colonne de cavalerie partiront en même temps au grand trot; &, passant le plus près possible des colonnes d'infanterie, afin de cacher leur marche à l'ennemi, ils se porteront derriere la colonne du centre.

Lorsque la tête de la colonne d'infanterie arrivera à 300 pas de l'avant-garde supposée arrêtée à 1200 pas de l'ennemi, il sera fait un troisieme signal.

A ce signal, les six bataillons de grenadiers de l'avant-garde se formeront promptement de façon à pouvoir faire la tête de l'attaque sur le centre de l'ennemi.

L'artillerie de la colonne du centre se formera au grand trot en avant & sur les flancs de l'avant-garde, afin de commencer son feu.

La colonne du centre se déploiera sur une li-

gne, la ſeconde ligne ſera formée de ſix brigades, dont trois de la tête de la ſeconde colonne, & trois de la tête de la quatrieme.

Les 40 eſcadrons arrivés des aîles formeront une troiſieme ligne derriere elles.

Les 40 eſcadrons portés en avant des aîles reviendront rapidement ſe former ſur une ligne oblique en échelons, à la droite & à la gauche de l'armée.

Le reſte de l'infanterie de la ſeconde & quatrieme colonnes ſe déploiera ſur une ligne oblique par échelons, appuyant à la ligne contiguë que formera l'infanterie du centre.

Les deux autres colonnes ſe déploieront, chacune trois brigades en premiere ligne, & une en ſeconde, & formeront l'oblique par échelons.

Si le terrein le permet, les deux régimens de dragons ſe formeront en ligne avec l'avant-garde, afin de la ſoutenir dans l'attaque, mais, ſi c'eſt une affaire de poſte, & qu'ils y ſoient inutiles, ils paſſeront rapidement par les intervalles de l'ordre de bataille, & iront ſe former derriere la ligne de cavalerie.

Dans cet ordre, l'armée formera une eſpece d'angle briſé à ſon ſommet, c'eſt-à-dire, que ſon centre ſe préſentant de front à l'ennemi, ſes aîles ſeront repliées, & ſe refuſeront à lui par le moyen de l'oblique.

Dès que l'avant-garde ſera déployée, elle marchera à l'ennemi, ſoutenue par les deux lignes du centre : l'attaque ſe fera en ligne ou en échiquier, ſuivant la nature du poſte qu'occupera l'ennemi : elle ſera rafraîchie continuellement par les lignes du centre ; &, s'il en eſt beſoin, par celle de l'oblique.

Pendant tout le temps de l'attaque, les parties repliées de l'oblique appuieront au centre, & en ſuivront

suivront les mouvemens, soit pour le renforcer, soit pour soutenir ses progrès.

Le centre des ennemis étant enfoncé, celui de l'armée marchera en-avant, & prendra sur-le-champ ses lignes à revers; tandis que les deux aîles de l'oblique, continuant le même mouvement que ci-dessus, se porteront à son appui, & attaqueront l'ennemi de front.

Le centre de l'armée étant arrivé au point O, & les aîles aux points P Q; ce qui suppose qu'on aura séparé l'ennemi en deux & qu'on l'aura mis en déroute : on fera halte, on se reposera sur les armes; & quelque temps après, on se formera en colonnes de marche pour rentrer dans le camp.

Remarque. Le même ordre pourra, si l'on veut, s'exécuter le lendemain, toutes les colonnes se présentant en front parallele à la ligne de l'ennemi, & les aîles ne prenant l'oblique qu'au moment du déploiement. Voyez dans la neuvieme manœuvre la maniere dont s'exécute ce mouvement.

CHAPITRE XIII.

Application des manœuvres précédentes aux terreins & aux circonstances.

De toutes les manœuvres que je viens de décrire, il n'y en aura peut-être pas une qu'on soit dans le cas d'exécuter à la guerre par des combinaisons exactement semblables à celles qui y sont détaillées : les terreins & les circonstances changent absolument les données; & à la guerre la nature des terreins & des circonstances ne pouvant souvent pas être prévue, les mouvemens ne sont

point prémédités, & c'eſt ordinairement le moment qui les détermine.

Comme quelqu'infinies, quelque variées que ſoient les combinaiſons qu'on peut former, c'eſt cependant par le même méchaniſme qu'on les exécute : j'ai dû d'abord enſeigner quel étoit ce méchaniſme iſolé & ſans aucune relation avec les terreins & les circonſtances; j'ai dû, par conſéquent, indiquer toujours à l'avance dans les ordres de marche l'eſpece d'ordre de bataille auquel ils doivent conduire. Maintenant l'objet primitif & les principes des ordres de bataille étant conçus, les officiers-généraux & les troupes s'étant formé le coup-d'œil & l'intelligence par des manœuvres ſimples & toutes ſupputées, la ſphere de l'inſtruction s'étendra, & deviendra de plus en plus intéreſſante.

On peut ſuppoſer que les manœuvres précédentes ſe ſont faites dans des terreins abſolument nuds & uniformes, qui, par conſéquent, n'obligeroient à aucunes ſupputations locales. Ici les exemples vont prendre plus de vraiſemblance : on manœuvrera toujours relativement aux terreins & à des terreins variés, tels que le pays les offrira.

L'armée ſe mettra en marche comme à la guerre, pour ſe porter ſur tel ou tel point, & ce ne ſera que de l'avant-garde & relativement à la nature du pays, que le général déterminera l'ordre de bataille qu'elle devra prendre. Car, je dois le répéter, tel eſt l'avantage de cette organiſation de l'armée & de la diſpoſition de ſes ordres de marche, que l'armée peut, rapidement & ſuivant les circonſtances, prendre un ordre de bataille quelconque, & renforcer ou refuſer telle ou telle partie de cet ordre. Le général, marchant à la tête de ſon avant-garde, a derriere lui toutes ſes

colonnes qu'il dirige, avance, retarde, arrête & déploie suivant ses projets. Que les batailles de Condé & de Turenne eussent été savantes, s'ils avoient connu la simplicité & les ressources de ce méchanisme !

L'armée débouchant dans la plaine A, *Planche XIII*, pour aller attaquer l'ennemi occupant la position B C, le général arrivé à la tête de l'avant-garde en E, verra que la gauche de l'ennemi est susceptible d'être attaquée & débordée, & sur-le-champ il fera donner des signaux pour que l'armée se dispose à prendre l'ordre oblique par la droite.

Il instruira les officiers-généraux commandant les divisions, des points sur lesquels ils doivent diriger les colonnes, des points d'alignement des aîles, de la maniere dont ces colonnes doivent se déployer, & de l'objet général de la disposition.

Il aura, pour cela, déterminé cette disposition, en saisissant d'un coup-d'œil les avantages que le terrein offre aux parties offensives & défensives de son ordre de bataille.

Il fera en conséquence diriger la premiere & la seconde colonnes sur le point F, parce qu'il voudra profiter de la plaine pour former sa droite, & attaquer la gauche foible & découverte de l'ennemi.

Il fera arrêter la troisieme colonne sur les hauteurs I, afin d'y donner une position défensive à la partie de son ordre de bataille qu'il veut refuser ; & à couvert par ses hauteurs, il portera à sa droite les brigades de seconde ligne de cette colonne, afin qu'elles y forment la seconde ligne de sa seconde colonne, qui se déploiera toute en premiere ligne.

A couvert par ces mêmes hauteurs, les 20 escadrons de la queue de la colonne de gauche se

porteront en renfort à la droite, pour former la seconde ligne de la premiere colonne qui se déploiera toute en premiere ligne.

S'il avoit besoin même d'un plus grand renfort d'infanterie à cette droite, il en tireroit des brigades de deuxieme ligne de la quatrieme colonne, où il se mettroit à portée d'en tirer, en les faisant rapprocher des hauteurs de son centre, & laissant alors moins d'infanterie à la gauche.

Il laissera sur le rideau H quelques troupes légeres, & fera filer derriere ce rideau toute son avant-garde pour renforcer sa droite.

Il profitera des bois, qui sont en-avant de ses colonnes de gauche, pour menacer l'aîle droite de l'ennemi, & l'engager à y porter son attention. Il ordonnera à cet effet à la quatrieme & cinquieme colonnes de manœuvrer le long de la lisiere des bois, d'y présenter plusieurs têtes à distances ouvertes, de faire, en un mot, la plus grande ostentation possible de forces & d'offensive, pour se replier ensuite, se mettre en bataille sur la lisiere des bois, & concourir à l'objet général de la disposition. Les 28 bataillons, qui composent la quatrieme colonne, formeront entiérement la gauche de l'armée; & les 20 escadrons, qui restent à la cinquieme, viendront rapidement se former dans la trouée qui est entre le bois & les hauteurs du centre.

Il ne s'assujettira, comme on peut le voir sur le plan, à aucune régularité dans l'alignement & dans l'obliquité de la disposition : son centre se trouvera fort en-arriere du degré d'obliquité que nous avons établi dans l'ordre des principes, parce qu'il aura voulu profiter des hauteurs pour le tenir plus hors de mesure de l'ennemi : sa gauche sera placée fort en-avant, parce qu'elle est couverte par des bois où certainement l'ennemi ne vien-

dra pas l'attaquer, & où elle fait en quelque maniere baſtion ſur la courtine de ſon ordre de bataille.

L'objet total de ſa diſpoſition n'en aura cependant pas moins tous les avantages de l'ordre oblique, puiſqu'il refuſe & tient hors de la portée de l'ennemi le centre & la gauche de ſon armée, & qu'il n'attaque qu'avec ſa droite conſidérablement renforcée.

L'exemple précédent fait voir comment l'ordre oblique doit s'appliquer aux terreins; celui que je vais donner ci-après, montrera comment ayant déterminé d'après la premiere diſpoſition, qu'on formeroit l'ordre oblique ſur un point, & l'armée ayant en conſéquence commencé ſon mouvement, ſi cet ennemi vient à changer ſa diſpoſition, on pourra rapidement changer le plan d'attaque, & former l'ordre oblique ſur un autre point.

L'armée ſe met en marche dans l'ordre accoutumé pour aller attaquer l'ennemi poſté en A B (*Pl. XIV.*) Arrivé à portée de reconnoître l'ennemi, le général voit que le centre de ſa poſition eſt inexpugnable, que la droite préſente des difficultés, & que la gauche eſt par la nature du terrein la partie la moins forte & la plus acceſſible. Il ſe détermine en conſéquence à attaquer par ſa droite, & fait commencer à ſon armée les mouvemens néceſſaires pour former l'ordre oblique ſur cette aîle.

Cependant arrivé plus à portée de l'ennemi, & continuant d'obſerver de plus en plus ſa poſition & les mouvemens que ſon approche lui fait faire dans ſa diſpoſition, il voit, je ſuppoſe, que l'ennemi, comptant ſur la bonté de ſa droite, & craignant la foibleſſe de ſa gauche, y porte la plus grande & la meilleure partie de ſes troupes. Il voit qu'au moyen de ce changement de diſpoſi-

tion, cette gauche qui, dans l'aspect primitif lui avoit paru & étoit en effet le côté le plus foible, devient, par le nombre & l'espece des troupes qu'on y porte, le point le moins susceptible d'attaque, tandis que la droite, plus difficile par le terrein, reste presque abandonnée à ses forces locales, & n'est défendue que par un petit nombre de troupes : sur le champ il change de projet & se résoud à former son ordre oblique sur sa gauche. Un signal indique ce changement à ses colonnes, qui alors prennent par la gauche l'échelon d'obliquité qu'elles avoient commencé à former par la droite : s'il y a quelques parties de troupes qui soient déja en mouvement pour se porter en renfort à cette droite, elles s'arrêtent & remarchent sur la gauche de maniere à se rapprocher des colonnes dont elles ont été détachées.

En même-temps & aussi-tôt que le général a déterminé sa nouvelle disposition, il envoie aux colonnes des officiers de confiance, qui leur montrent la nouvelle disposition qu'il veut prendre, la direction qu'elles doivent suivre, & les points où elles doivent se former. Quant à lui il se porte de sa personne à la gauche de l'armée, afin de suivre l'exécution de la partie intéressante du mouvement.

Suivant sa premiere disposition, il devoit former l'ordre oblique sur la droite, renforcer cette aîle de cavalerie par 20 escadrons tirés de sa gauche & la former en C, pour attaquer la gauche de l'ennemi ; sa premiere colonne d'infanterie renforcée des brigades de seconde ligne de la seconde & troisieme colonnes, & des troupes de son avant-garde, devoit appuyer à cette aîle, & engager l'attaque de concert avec elle, tandis que le reste de ses troisieme, quatrieme & cinquieme colonnes devoit se déployer en arriere par éche-

lons, &, à la faveur des avantages du pays, ſe tenir hors de meſure de l'ennemi.

Les mouvemens que l'ennemi a faits, l'engagent à changer cette premiere diſpoſition & à prendre l'ordre oblique par la gauche : voici en conſéquence le nouveau parti qu'il tire du terrein, & les ordres qu'il envoie aux colonnes.

La droite de l'ennemi, à l'exception d'une petite partie de plaine où il a laiſſé une vingtaine d'eſcadrons, eſt ſur des hauteurs de difficile accès, & fortifiée encore par des redoutes & des batteries, c'eſt-à-dire, que cette aîle eſt incomparablement mieux aſſiſe que la gauche, qui eſt dans une plaine raſe & découverte ; mais l'ennemi comptant un peu trop ſur les avantages du terrein, l'a dégarni de troupes, & n'y a laiſſé que celles ſur leſquelles il pouvoit le moins compter, afin de renforcer conſidérablement ſa gauche, pour laquelle la nature du pays, la facilité des débouchés & la vue de la premiere diſpoſition d'attaque lui ont donné lieu de craindre. C'eſt-là la faute que ſaiſit le général de notre armée, & pour cet effet il envoie ordre à ſa colonne de cavalerie de la gauche, laquelle eſt rejointe, chemin faiſant, par les 20 eſcadrons qui avoient déja commencé à ſe porter vers la droite, de ſe diriger ſur le point D, marchant à diſtances ſerrées, & tâchant, le plus qu'il eſt poſſible, de cacher ſa force.

L'objet de cette cavalerie eſt, au ſignal du déploiement, de ſe mettre en bataille vis-à-vis des eſcadrons de la droite de l'ennemi, de profiter de ſa ſupériorité pour les déborder, pour les tourner même, s'il ſe peut, en portant quelques eſcadrons en dehors du ravin auquel ils appuient, & enfin de les attaquer vigoureuſement, tandis que l'infanterie qui eſt à ſa droite, attaque

de même la droite de l'infanterie ennemie.

La premiere colonne d'infanterie de gauche, composée de 28 bataillons, y compris la brigade de flanc, traverse les grands bois E, s'avance à distance serrée vers le point F; arrivée à ce point, se déploie toute sur une ligne, est soutenue en seconde par les six brigades des seconde & troisieme colonnes d'infanterie de gauche, & de plus, renforcée par les grenadiers & dragons de l'avant-garde qui viennent se placer à sa droite. Cette disposition faite, elle marche sur le champ à l'ennemi, profite du premier avantage de la cavalerie pour tourner le grand rideau F, auquel appuient les redoutes de la droite, & finit, selon toute apparence, par emporter une position où l'ennemi inférieur, soit par le nombre, soit par l'espece de troupes, n'a que peu de résistance à lui opposer.

La seconde colonne de gauche d'infanterie se porte sur les hauteurs G, qui, disposées comme à dessein, s'étendent en s'éloignant de l'ennemi, & elle s'y forme sur une seule ligne, ayant sa gauche couverte par les dragons de l'avant-garde. Les trois brigades de seconde ligne de cette colonne se sont portées en seconde ligne derriere la gauche, comme on l'a dit ci-devant.

La troisieme colonne d'infanterie se forme de même sur la lisiere du bois H; ce bois, encore plus en arriere que les hauteurs G, cache sa force, & lui fournit une position favorable. Les trois brigades de seconde ligne de cette colonne ont fait le même mouvement que celles de la deuxieme colonne.

Ces deux colonnes ne prennent toutefois leurs positions en arriere qu'au moment du déploiement général; jusques-là elles doivent se présenter en avant des hauteurs & du bois, montrer plusieurs têtes de colonnes à distances ouvertes,

& paroître menacer le centre & la droite de l'ennemi.

C'eſt enfin la cinquieme colonne qui eſt particuliérement chargée de lui donner le change, & en conſéquence elle s'avance audacieuſement à travers la grande plaine, comme ſi elle devoit en effet commencer l'attaque, ainſi que dans la premiere diſpoſition, ſe partage en pluſieurs colonnes à diſtances très-ouvertes, puis au ſignal du déploiement général ſe retire au grand trot, & vient ſe mettre en bataille ſous la protection de l'infanterie de la droite & du hameau, H, où la brigade du flanc s'eſt jettée.

Il faut voir dans le plan l'effet général de cette diſpoſition, la facilité avec laquelle on l'exécute, l'illuſion que ſon exécution doit produire ſur l'ennemi, & les apparences du ſuccès infaillible qui doit en réſulter pour l'armée attaquante. En effet, que peut faire l'ennemi? A peine a-t-il démêlé le but de la nouvelle diſpoſition, que ſa droite eſt déja attaquée par des forces infiniment ſupérieures. Cherchera-t-il à manœuvrer de ſa gauche & de ſon centre pour ſe porter ſur les parties foibles & éloignées de l'oblique? Celles-ci ſont à une ſi grande diſtance de lui, qu'il y a à parier qu'il ſera rappellé par les déſaſtres de ſa droite, avant qu'il ait achevé un ſi grand mouvement. D'ailleurs cette oblique n'aura qu'à reculer devant lui, appuyant toujours en ſe retirant vers la gauche de l'armée, afin de ne pas ſe ſéparer d'elle. Portera-t-il des renforts à ſon aîle attaquée. Il eſt apparent qu'ils n'arriveront que pour être témoins de la défaite de cette aîle. Enfin, quand même ces renforts parviendroient à y rétablir le combat, quand même la bataille ſeroit perdue pour l'armée qui attaque, elle n'a qu'une de ſes aîles engagée; cet

te aîle se retire couverte par les autres parties de la disposition. Il peut arriver qu'une attaque faite par des troupes supérieures, bonnes & bien conduites, échoue; mais il est rare, il est presque impossible qu'elle tourne en déroute.

Il me reste, pour appuyer cet exemple, à citer la bataille de Lissa : telle en fut à-peu-près la conduite. Le roi de Prusse manœuvra quatre ou cinq heures devant les Autrichiens. Il menaça d'abord leur droite, qui étoit la partie la plus foible par la nature du terrein. Ils s'y renforcerent par un grand nombre & par l'élite de leurs troupes. Ils comptoient sur leur gauche assise sur des hauteurs redoutables, & ils n'y laisserent que les Bavarois & quelques troupes de l'Empire. Le roi de Prusse saisit cette faute. Sa disposition, long-temps incertaine & suspendue, fut rapidement déterminée vers sa droite. L'aîle gauche du prince Charles fut prise en flanc, & culbutée après une demi-heure de combat. Les Autrichiens arriverent, mais il étoit trop tard, deux lignes étoient déja formées sur leur flanc; tout ce qui se présenta fut renversé, & la victoire du Roi de Prusse fut une des plus complettes & des plus décisives de la guerre.

C'est un avantage bien grand & bien peu connu dans nos armées, que celui de se tenir en colonnes jusqu'à ce que l'ordre de bataille qu'on veut prendre, soit déterminé. Par-là on tient parfaitement son armée dans la main, on peut la manier rapidement, faire des mouvemens intérieurs qui échappent à l'ennemi, lui faire illusion, le menacer tantôt sur un point, tantôt sur un autre, l'induire en erreur, & cependant ne jamais se mettre en prise. J'ai déja parlé de cet avantage au chapitre des ordres de bataille. Je vais, au hasard de me répéter en partie, citer

quelques exemples qui le développeront & le feront mieux ſentir.

Soit une armée, inſtruite des reſſources qu'offre la Tactique expoſée ci-devant dans le cas de vouloir attaquer l'ennemi; elle ſe met en marche dans l'ordre ordinaire, & ſe porte à vue de lui. Là le général qui la commande, reconnoît, de la tête de ſon avant-garde, la poſition de l'ennemi, & la diſpoſition par laquelle il compte la défendre. S'il trouve un point foible dans l'une ou dans l'autre, c'eſt ſur ce point qu'il forme rapidement ſa diſpoſition d'attaque. S'il n'en trouve pas, il ſe met à manœuvrer vis-à-vis de lui, il cherche à lui donner le change, il emploie toutes les reſſources du terrein & de la Tactique pour lui faire illuſion ſur ſon projet; il feint un mouvement offenſif ſur une de ſes aîles, pour lui faire dégarnir ſon centre ou ſon autre aîle, & y former une attaque réelle. Là il lui préſente des colonnes à diſtances ouvertes; ici il lui en préſente à diſtances ſerrées. Il fait tant en un mot que, ſi cet ennemi n'eſt pas auſſi habile que lui, il prend le change, abandonne ou occupe un poſte qui le met en priſe, ou bien s'affoiblit ſur un point ſoit en y laiſſant trop peu de troupes, ſoit en laiſſant trop peu de l'arme propre à le défendre, ſoit en y laiſſant les troupes les moins bonnes de ſon armée, & alors cette faute eſt ſaiſie, le général habile & manœuvrier, porte ſur le champ ſes efforts ſur cette partie foible. Si enfin l'ennemi ne ſe met en priſe, ni par ſa poſition, ni par ſa diſpoſition; alors le général ſe trouve n'avoir rien engagé, il ſe retire, prend une poſition, & attend une occaſion plus favorable.

Nous n'avons pas, il faut en convenir, la moindre idée de ce genre de guerre, de cette maniere de reconnoître l'ennemi avec toutes

les forces d'une armée, de lui présenter le combat, de l'induire à une fausse manœuvre & d'en profiter avec rapidité. Nous ne sçavons guere prendre des ordres de bataille momentanés & combinés sur la circonstance : nous ignorons, pour tout dire en un mot, l'art de manœuvrer les armées. Si nous l'avions connu, que de batailles nous avons perdues qui ne se fussent seulement pas données ! Je n'en citerai qu'une dont l'exemple & le malheur sont bien frappans pour la nation.

Notre armée part du camp de Minden avec une disposition combinée dès la veille, sur une reconnoissance faite dans la matinée. C'est notre droite, considérablement renforcée, qui doit attaquer la gauche de l'ennemi, qui, dans cette reconnoissance, avoit été trouvée foible & susceptible d'attaque. On débouche dans une grande plaine, & vis-à-vis une longue lisiere de bois, derriere laquelle étoit cachée la disposition de l'ennemi. Suivant la routine établie, on se met en bataille, on étale deux lignes dont l'ennemi peut à loisir compter la force; au lieu du moins de laisser ces lignes en arriere, & d'en dérober la foiblesse à l'ennemi à la faveur du pays coupé qui étoit à l'entrée de la plaine, on porte ces lignes en avant, on les aligne sur la droite qui étoit chargée de l'attaque. On porte même une partie du centre en avant de cet alignement, & à un quart de lieue de la lisiere du bois qu'occupe l'ennemi. On observera encore que cet ordre de bataille devoit être pris au point du jour, mais que, par une suite de la mal-adresse de nos troupes & de leur peu d'habitude à exécuter de grandes manœuvres, sept heures sont arrivées que les lignes tâtonnent encore leur disposition. Cependant l'ennemi a changé la sienne dans la

nuit & dans la matinée; ſa gauche qu'on comptoit foible & dégarnie, eſt renforcée de troupes; des retranchemens & des batteries s'y ſont élevés. Dans cette ſituation, cette aîle eſt inattaquable. On détermine avec raiſon qu'il ne faut pas engager ſur ce point un combat dont le ſuccès ne pourroit qu'être funeſte. On délibere, le temps ſe perd, l'ennemi voit notre centre porté trop en avant, & compoſé de deux foibles lignes de cavalerie ſans infanterie pour les ſoutenir, il forme ſur lui une diſpoſition à couvert par les bois qui ſont ſur ſon front, débouche, l'attaque, l'enfonce & gagne la bataille. Qu'on fût arrivé ſur l'ennemi dans l'ordre oblique, qu'on ſe fût tenu en colonnes juſqu'à ce qu'on eût jugé quelle étoit la ſituation de l'ennemi, cette bataille n'auroit pas eu lieu, l'ennemi n'eût pas pû démêler les parties foibles de notre diſpoſition, & former une attaque ſur elles. On eût reconnu que ſa gauche étoit renforcée & à l'abri d'être attaquée; on fût, au pis-aller, rentré dans l'ancien camp : ç'eut été une reconnoiſſance ſans perte & ſans honte. Car j'oſe avancer que c'eſt à tort qu'on appelle faux-mouvement la marche que fait une armée pour aller en attaquer une autre, & le parti qu'elle prend de ſe retirer, quand elle voit qu'elle ne peut pas engager le combat avec avantage. Un général habile & manœuvrier fera ſouvent des mouvemens pareils, ſans croire faire en ſe retirant, un aveu d'infériorité; c'eſt à force d'en faire qu'il trouvera enfin une occaſion favorable. Chez les anciens, l'armée qui étoit ſur l'offenſive, alloit ainſi préſenter le combat à l'ennemi, afin de l'engager à ſortir de ſes retranchemens & à ſe mettre en priſe ſe retirant enſuite, quand elle ne voyoit pas une occaſion aſſez favorable d'attaquer : ainſi

Annibal battit les Romains à Trasimene & à Cannes : ainsi, dans leur belle campagne de 1675, se tâterent souvent, sans jamais s'engager, Turenne & Montecuculi. Ces grands hommes savoient cependant bien précisément en quoi consistoient la honte ou la gloire.

J'ai promis un exemple d'un ordre de marche de flanc, suivi d'un ordre de bataille de front, nécessité par l'apparition imprévue de l'armée ennemie sur la tête de la marche & combiné sur le terrein.

Soit donc l'armée en ordre de marche comme en A B. (*Pl. XV.*) Les troupes légeres qui éclairent la tête de la marche, font avertir le général que l'ennemi paroît en C D, & vient de front à l'armée pour l'attaquer dans sa marche. Le général se porte sur le champ à la tête des colonnes, faisant suivre son avant-garde; & ayant reconnu les ennemis, fait tout de suite sa disposition pour s'opposer à eux. En avant de lui & sur sa droite est un ruisseau, à la gauche duquel s'étend une lisiere de hauteurs boisées ; c'est à ce ruisseau qu'il va appuyer sa droite, l'étendant ensuite le long de ces hauteurs. Le centre de la disposition sera la grande plaine D, & il y portera en conséquence la plus grande partie de sa cavalerie. Sa gauche, composée d'infanterie, occupera le bois F, & appuyera au village G, où il jettera une brigade d'infanterie. Le reste de sa cavalerie sera en bataille derriere ce village & dans différentes trouées qui sont le long du bois de la gauche, afin de soutenir l'infanterie qui le défend. Sa position déterminée, il indiquera aux officiers généraux commandant ses divisions, les points où ils doivent porter les troupes & le plan général de sa disposition. Les deux lignes de son aîle droite de cavalerie,

qui ſont à la tête de la marche, ſe portent rapidement dans la plaine D, y forment le centre de l'armée ſur une ſeule ligne, appuyant leur droite aux hauteurs & leur gauche aux bois. La ſeconde ligne d'infanterie, qui forme la ſeconde colonne, ſe dirige vers la partie droite de la poſition qu'elle doit occuper. Les ſix brigades de la tête de la colonne, y compris la brigade de flanc, doivent former la premiere ligne de cette droite, & les quatre brigades de la queue la ſeconde. Cette colonne ſe partage pour cet effet en deux ou trois colonnes afin d'arriver plus promptement ſur les points où elle doit ſe former. La premiere ligne d'infanterie, qui compoſe le centre de la premiere colonne, doit dans le nouvel ordre de bataille, occuper la gauche de la poſition : en conſéquence, elle ſe partage de même pour la rapidité du mouvement en pluſieurs colonnes, & ſe dirige ſur les points où elle doit ſe former. La brigade de flanc, qui eſt à la queue, ſe porte en droiture au village de la gauche. Les cinq brigades de la tête de la colonne forment la premiere ligne de la droite, & les quatre brigades de la queue la ſeconde. A l'égard de la premiere ligne de l'aîle gauche de cavalerie qui forme la queue de la premiere colonne, elle ſe dirige en-avant ſur la gauche pour ſe mettre en bataille, en-arriere des trouées du bois qui eſt occupé par l'infanterie de cette aîle; & la ſeconde ligne de cavalerie qui eſt à la queue de la ſeconde colonne, continuant ſon mouvement en-avant, vient ſe former en ſeconde ligne derriere le centre. L'avant-garde cependant s'eſt portée en-avant du centre dans quelque poſition avantageuſe d'où elle couvre le mouvement de l'armée, & d'où elle eſt en meſure de ſe porter en renfort à la partie la plus foible de l'ordre de bataille, ſuivant la diſpoſition que le

général verra faire à l'ennemi. Cet ordre de bataille invertit entiérement l'ordre primitif de l'armée, mais il fait rapidement face à une circonstance imprévue : les troupes arrivent par le chemin le plus court aux points qu'elles ont à occuper, & à la guerre la méthode ne doit pas enchaîner, elle ne doit pas dégénérer en routine.

On sent, par cet exemple, que, si le terrein de la position choisie par le général exigeoit d'autres combinaisons dans l'emplacement des troupes, elles s'exécuteroient avec la même facilité. On sent de même que, si au lieu d'arriver à occuper simplement une position défensive, le général trouvoit avantageux de passer tout de suite à un mouvement contre-offensif sur l'ennemi, il le pourroit également. Lorsqu'une armée est organisée, lorsqu'elle a acquis une fois l'habitude des grandes manœuvres ; si l'homme, qui la commande, a du génie, il n'y a pas de machine qui soit plus maniable, plus simple & susceptible de plus de variété dans ses combinaisons.

Tous les exemples exposés ci-dessus, ou d'autres différemment combinés relativement à d'autres natures de terreins, mais tendant à enseigner les mêmes résultats, pourront être mis à exécution dans le camp d'instruction. Le général pourra, pour en exécuter quelques-uns avec plus de vraisemblance, partager l'armée en deux corps, & les faire agir l'un contre l'autre d'après telle ou telle circonstance donnée ; charger, par exemple, l'officier-général commandant l'un de ces corps, d'aller choisir & occuper une position qui remplisse tel ou tel objet ; & l'officier-général, qui commandera l'autre corps, de l'attaquer ou de le déposter.

Ces deux officiers-généraux se conduiront chacun de leur côté suivant leurs lumieres, le général

ral se bornant, pendant tout le temps que durera l'opération, à être spectateur de leurs mouvemens, pour ensuite discuter avec eux ce qu'ils auront fait, & ce qu'ils auroient dû faire. Mais, pour cela, quel homme ce devroit être, que ce général! Il faudroit, dans de certains Etats, que ce fût le souverain lui-même, afin qu'il n'éprouvât point de contradiction; il faudroit, dans tout, qu'il fût d'une habileté assez universellement reconnue pour commander aux opinions.

C'est sous un tel homme & dans un camp d'instruction pareil que les officiers-généraux apprendront à remuer des troupes, à calculer les distances, à saisir d'un coup-d'œil l'analogie du terrein avec les différentes armes, & bien d'autres principes encore qui naissent des circonstances & des situations, & qu'on ne peut pas indiquer ici.

C'est-là qu'ils apprendront qu'après que le général leur a indiqué en gros la position qu'ils doivent occuper dans l'ordre de bataille avec une division ou un corps de troupes, il reste, dans la maniere d'occuper cette position, une infinité de détails qui les regardent; qu'ils doivent savoir occuper une hauteur un peu plus avantageuse en-avant ou en-arriere des points donnés, placer les troupes derriere un rideau ou un ravin, pour les mettre à couvert du feu de l'artillerie ennemie, quand elles sont en panne; faire quelques légers changemens dans l'alignement donné, quand ce changement peut être avantageux; prendre en un mot sur eux tout ce qui en procurant quelqu'avantage, ne fait pas contre-sens à l'ordre de bataille, & concourt à remplir plus parfaitement l'objet de la disposition générale.

Dans toutes les manœuvres qui se feront dans le camp d'instruction, les troupes ne s'approcheront jamais à la portée du fusil, & l'on évitera

toutes ces tirailleries qui ne servent qu'à mettre du tumulte & de l'invraisemblance dans les mouvements. L'avantage sera censé demeurer à celui qui, par le choix de sa position, aura le mieux suppléé au petit nombre de ses troupes, ou qui, par ses déploiemens & ses manœuvres, présentera sur un de ses points d'attaque & de défense, des moyens supérieurs à ceux de l'ennemi ; car il faut, & c'est un principe bien important pour ne pas décider l'instruction, que dans les camps de paix les manœuvres s'arrêtent où elles cessent de devenir vraisemblables.

CHAPITRE XIV.

Application de la tactique exposée ci-dessus, aux ordres de bataille défensifs. Nécessité de faire connoître cette application aux troupes & aux officiers-généraux.

En considérant tous les ordres de bataille, relativement à l'objet offensif, j'ai démontré les avantages qui pouvoient résulter de la combinaison des marches & des déploiemens, soit pour tromper l'ennemi sur la force des colonnes & sur le point d'attaque, soit pour prendre rapidement une disposition. J'ai fait voir que ces avantages devenoient immenses, lorsque l'armée attaquée faisoit, suivant la routine ordinaire, sa disposition à l'avance, & étaloit ses lignes sur la disposition qu'elle devoit défendre ; car alors le général attaquant arrive avec son avant-garde, reconnoît cette disposition, compte le nombre & l'espece de troupes qui défendent chaque point, & détermine son ordre de bataille en conséquence.

Ce seroit une science fort imparfaite, que celle de la tactique, si elle n'offroit pas à l'armée, qui est sur la défensive, le moyen de balancer ces avantages. Elle les offre, & elle est en cela comme l'art des mines, comme celui de l'attaque & de la défense des places. Egalement susceptible d'être employée par les deux partis, c'est à celui qui la possede & qui l'applique le mieux, qu'elle rend les services les plus décisifs.

Supposons un général habile & tacticien dans la nécessité de recevoir une bataille, il ne démasquera sa disposition de défense qu'après qu'il aura reconnu les points où l'ennemi veut faire effort. Il tiendra son armée en colonne sur le champ de bataille qu'il devra occuper, afin de ne déterminer la réparation de ses troupes que sur celle des troupes de l'ennemi. Il opposera enfin finesse à finesse & manœuvre à manœuvre; c'est-à-dire, qu'il sera continuellement en mouvement devant l'ennemi, qu'il cherchera à le jetter dans l'irrésolution, l'induire en erreur, à lui faire illusion sur le nombre & sur la disposition de ses troupes, à lui présenter un point dégarni en apparence, afin de l'engager à diriger son attaque sur ce point, c'est-à-dire même, qu'il ne se bornera pas toujours à une simple disposition défensive; & que, si l'ennemi se met en prise sur quelque point, il saura faire sur lui un contre-mouvement offensif.

Il n'est pas question ici de ces positions défensives, tellement avantageuses que le terrein y réduise nécessairement l'attaque à un point, car alors, comme il ne peut y avoir d'incertitude sur la partie où il est nécessaire de porter ses plus grandes forces, il n'y a pas d'inconvénient à déterminer son ordre de bataille à l'avance. Mais il n'en est pas de même dans les positions qui sont susceptibles d'être attaquées sur plusieurs

points; car là, pour qu'il n'y ait pas un de ces points dégarni, dans le temps que les autres seront inutilement occupés par un trop grand nombre de troupes; pour que l'ennemi ne puisse pas engager sa partie forte contre une partie foible, il faut ne déterminer sa disposition que sur celle de l'ennemi : il faut occuper les points d'attaque par des têtes de troupes, & tenir derriere & entr'eux le reste de son armée en colonnes, afin de porter ses forces où l'ennemi portera ses efforts, & quelquefois où il se mettra en prise & se rendra susceptible d'être attaqué lui-même : il faut à plus forte raison, dans les positions de plaine, ne déterminer son ordre de bataille que sur celui de l'ennemi, puisque, dans ces positions, c'est le nombre des troupes, c'est une aîle plus ou moins forte, c'est telle ou telle arme rendue supérieure dans une partie de l'ordre de bataille qui décident du succès de l'action.

Que fera cependant le général ennemi? Il verra des têtes de troupes dans les principaux points de la position qu'il veut attaquer, & au lieu d'une armée en bataille & disposée pour se laisser compter & battre, cette armée partagée en colonnes dont il ne pourra juger ni la profondeur ni l'objet. Manœuvrera-t-il? Cette armée manœuvrera aussi. Cherchera-t-il à lui donner le change? Elle se tiendra en garde contre lui, elle cherchera à lui faire illusion à son tour. Se décidera-t-il à attaquer un point, & réunira-t-il ses forces pour l'emporter? Les forces de cette armée se réuniront pour le défendre. Entre deux armées pareilles, ce sera enfin à qui l'emportera de génie & de célérité dans les manœuvres.

Cette application de la tactique à la défensive, est encore plus inconnue, & cependant non moins importante que l'application aux ordres de batail-

le offensifs. J'ai dit combien, faute de cette derniere, les armées attaquantes avoient perdu de batailles. J'ai cité à cet égard une occasion moderne & sensible. Hoschtett & Ramillies montreroient des armées battues, pour avoir mal-adroitement étalé les premieres leur disposition, & invité par-là l'ennemi à combiner avantageusement une disposition offensive sur elles. On doit donc s'occuper essentiellement de l'ordre défensif dans le camp d'instruction. Il faut qu'on y familiarise les troupes & les officiers-généraux. C'est sur-tout lorsqu'on partagera l'armée en deux corps, qu'on peut donner à cet égard des leçons très-vraisemblables.

Quand je dis qu'il faut familiariser les troupes avec cette maniere de prendre les dispositions défensives, c'est qu'elle les étonneroit beaucoup, si on venoit à l'employer à la guerre sans que des exemples raisonnés en eussent fait connoître les avantages à la paix. On est généralement dans l'opinion qu'une armée qui doit être attaquée, ne sauroit être trop tôt disposée en bataille. On est en conséquence dans la routine de former ses lignes sur la position qu'on a choisie, avant que l'ennemi ait fait sa disposition. Or ne choqueroit-on pas les opinions & les usages, si l'ennemi débouchant pour attaquer une armée, le général qui la commande la portoit en plusieurs colonnes sur le champ de bataille reconnu; si là, loin de se mettre en bataille, il attendoit le parti que prendra l'ennemi; si enfin il combinoit habilement qu'il lui suffit d'avoir achevé sa disposition au moment que l'ennemi arrivera sur lui? Il n'y a que l'habitude réfléchie de ces sortes de manœuvres, qui, vu le préjugé actuel, pût rassurer les troupes contre cette contenance, qu'elle croiroient incertitude & danger.

CHAPITRE XV.

Suites des objets dont on devra s'occuper dans le camp d'instruction.

Mais combien d'autres objets d'instruction se présenteront encore dans les camps de paix? Quelquefois l'armée exécutera de simples marches pour aller occuper une position reconnue par les officiers de l'état-major. Indépendamment de l'avantage qui en résultera pour accoutumer les troupes à la pratique & à la fatigue des marches, elles seront pour l'état-major de l'armée l'instruction la plus utile & la plus importante; car le général s'y occupera particuliérement d'examiner si les colonnes sont ouvertes & disposées, relativement à la nature du pays & aux principes établis, si la position reconnue remplit bien l'objet qu'il avoit indiqué, *&c.* C'est ainsi qu'en appliquant la théorie aux terreins & en faisant travailler les officiers de l'état-major sous les yeux d'un général, on peut espérer d'en former, plutôt que par des courses infructueuses, tantôt sur une frontiere, tantôt sur une autre : courses où personne ne les dirige, où ils ne voient jamais que des terreins nuds, où conséquemment les faits ne peuvent pas rectifier leurs idées, & d'où enfin ils ne rapportent que des connoissances topographiques, ou des mémoires tout en suppositions, qu'on ne peut pas vérifier, & qui souvent ne sont pas leur ouvrage.

La reconnoissance d'un pays, cette partie intéressante des fonctions de l'état-major de l'ar-

mée, ayant néceſſairement relation avec la grande tactique, je raſſemblerai dans un article particulier quelques idées à ce ſujet. Achevons de dire ce dont on devra s'occuper dans le camp d'inſtruction.

Ce ſera de figurer des attaques & des défenſes de différens genres, comme des retranchemens de poſtes, de villages, de convois; ce ſera d'exécuter des marches forcées, des paſſages de rivieres & de défilés, des fourages, *&c.* opérations toutes importantes, toutes faites pour inſtruire les troupes, pour développer & pour étendre les idées de ceux qui les commandent, mais ſur leſquelles il ſeroit ſuperflu de raiſonner ici à l'avance, parce qu'elles dépendent entiérement de la nature du terrein & du génie du général.

J'ai dit ſur la Tactique, conſidérée en elle-même, tout ce que je crois qu'il y a à en dire. Je me flatte d'avoir préſenté cette ſcience ſous des rapports vaſtes & nouveaux. Je penſe qu'il ſeroit utile & intéreſſant de l'enſeigner dans des cours publics, telle que j'ai eſſayé de l'expoſer. Lorſque toutes les autres ſciences s'étendent & ſe perfectionnent par des théories lumineuſes, la ſcience de la guerre ſera-t-elle donc la ſeule qu'on abandonne à la routine? La croit-on ſi vague, ſi dénuée de principes poſitifs, qu'elle ne doive pas être enſeignée? Eſt-ce l'indignation d'Annibal quand il entendit le rhéteur d'Ephèſe donner des leçons ſur l'art militaire, qui a à jamais ridiculiſé le projet de le démontrer dans les écoles? Annibal vit en pitié un rhéteur obſcur & ignorant, oſer parler devant lui des devoirs du général: il eût aimé à entendre un homme de guerre, un Xantippe, un Epaminondas raiſonner de la théorie de ſon art, il eût ſenti que dans un pays où de grands hommes commanderoient les armées

pendant la guerre, il faudroit encore que pendant la paix ils prissent la peine de se former des troupes & des successeurs.

La nature de nos constitutions & de nos préjugés nous défend d'espérer un pareil spectacle; regrettons du moins qu'il ne puisse avoir lieu, & offrons, en attendant, à nos citoyens, le tribut de nos foibles travaux. Le cours complet de tactique que je donnerai dans mon grand ouvrage, les présentera dans un ordre plus didactique & plus instructif. J'essaierai d'y faire l'ébauche de ce qui devroit être l'objet d'un cours public, je montrerai que cette science peut être enseignée par des procédés simples & attachans. Elle me l'a été ainsi. Qu'il me soit permis de rendre ici hommage à mon pere! mon entendement étoit à peine ouvert qu'il me donnoit les premieres leçons de la tactique. Il me la démontroit successivement par paroles, par figures & sur le terrein, lorsque j'eus une fois bien conçu les élémens de la tactique; il fit faire en carton découpé, des especes de plans figurés & mobiles avec lesquels on représentoit toutes sortes de terreins. Sur ces plans il m'expliquoit, avec des figures de bois, tout le méchanisme des armées. Il me représentoit des batailles qui pouvoient fournir des exemples qui y étoient relatifs; il me représentoit particuliérement celles de la guerre qui se faisoit alors, & dont les événemens & les détails avoient le plus frappé mon attention; il falloit ensuite dans toutes sortes de terreins exercer mon coup-d'œil & mon jugement. Nous revenions & nous reprenions notre amusement. Il me permettoit des objections. Il laissoit mon imagination s'essayer. Insensiblement, elle acquéroit plus de développement & de justesse; alors nous formions deux armées & nous prenions cha-

cun le commandement de l'une des deux. Puis dans différens pays représentés au hazard par l'assemblage de nos cartons, nous faisions manœuvrer nos armées, nous leur faisions exécuter des marches : nous choisissions des positions ; nous exécutions l'un contre l'autre des ordres de bataille. Nous raisonnions ensuite sur ce que nous avions fait. Il aimoit mes doutes & jusqu'à mes contrariétés. Souvent les nuits se passoient dans cette occupation, tant cette étude nous attachoit, tant mon instituteur avoit su lui prêter de charmes.

CHAPITRE XVI.

Rapport de la science des fortifications avec la Tactique & avec la Guerre en général.

LA science des fortifications & celle de la tactique sont intimement liées l'une à l'autre. C'est de la science des fortifications que la tactique défensive emprunte quelques-uns de ses principes, comme la nécessité d'appuyer les flancs d'une disposition, & d'ordonner toutes les parties de cette disposition, de maniere qu'elles se protégent mutuellement ; la nécessité par conséquent de réunir sur les points principaux, sur les parties les plus menacées, la plus grande quantité de feux & de forces. C'est, à son tour, sur la tactique que sont fondés les bons & véritables principes de la science des fortifications, puisque les ouvrages doivent être assis & combinés relativement à la nature du terrein, à l'espece des troupes, à leur nombre, à leur ordonnance, à l'esprit qui les anime, à ces différens objets sup-

putés tant du côté de celui qui défend, que de celui qui attaque.

Il résulte de-là que, pour être tacticien, il faut connoître la ſcience des fortifications, & que, pour être ingénieur, il faut être tacticien. La premiere partie de cette conſéquence, eſt admiſe & reconnue dans le militaire, ſans que cependant les officiers s'éclairent en conſéquence. La ſeconde ſemble ne pas l'être parmi les ingénieurs; car généralement ils ne ſavent ni comment les troupes manœuvrent, ni comment on doit les conduire : ils ne veulent pas même le ſavoir; regardant leur art comme le premier des arts, ils dédaignent toutes les autres branches de la ſcience militaire. Si ce préjugé eſt entretenu chez eux par le beau nom de génie dont on a honoré leur corps & les connoiſſances qu'ils cultivent, je dois les avertir que cette pompeuſe dénomination eſt de création nouvelle; que du temps de Vauban, on diſoit tout ſimplement *le corps des ingénieurs*, & qu'ingénieur (1), dans l'inſtitut de cette profeſſion, & dans toutes les langues de l'Europe, dérive, non du mot *génie*, mais du mot *engin*, parce qu'alors les ingénieurs étoient les conſtructeurs & les directeurs de toutes les machines de guerre, & particuliérement de celles de ſiége.

C'eſt ſur-tout dans la détermination des fortifications de campagne qu'on doit ſentir combien il eſt important que la tactique dirige les idées. Faute de cela, on procede avec lenteur,

(1) Autrefois *engineur* en françois, encore aujourd'hui *engineer* en anglois, *kunſtabler* en allemand, ce qui revient proprement à *artificier*.

on n'ose s'écarter de la routine de méthode; on voit l'effet d'une piece de fortification, le rapport qu'elle aura avec la piece voisine; mais on ne s'occupe point de l'ensemble général de la position, de l'objet qu'elle doit remplir; on remue de la terre, on multiplie les ouvrages, & l'on ne calcule, ni qui défendra cette immensité d'ouvrages, ni que des troupes enfermées dans des retranchemens pareils, perdent tout l'avantage que pourroient donner la manœuvre & la science.

Qu'on parcoure l'histoire militaire depuis un siécle, on verra toutes les erreurs dans lesquelles on est tombé, faute de n'avoir pas combiné les fortifications avec la tactique. C'est sous les généraux médiocres, c'est dans le temps où toutes les troupes de l'Europe n'avoient ni discipline, ni tactique, que s'introduisit l'usage des lignes; absurdité qui rappelle cette fameuse & inutile muraille que l'ignorance chinoise a bâtie à six mille lieues de nous. A l'usage des lignes, succéda celui des grandes positions retranchées qui n'étoient, à vrai dire, que des lignes courtes & proportionnées au front de l'armée qui devoit les occuper : second genre de défensive moins mauvais que le premier, mais toujours funeste aux généraux qui n'en ont pas connu d'autre. Tel étoit alors le préjugé, qu'on ne croyoit une position bien retranchée, que quand les ouvrages qui la défendoient étoient continus. Dans la correspondance des généraux de Louis XIV avec ce prince & avec ses ministres, on lit en propres termes ceci, & souvent l'équivalent : " *Notre position est déja couverte de redoutes; & pourvu que l'ennemi nous donne le temps de les lier, tout ira bien.* " Aujourd'hui on est revenu de ce préjugé; on regarde qu'en fait de fortifications de

campagne, les courtines ſont inutiles, & qu'elles ne doivent être formées que de troupes. C'eſt déja un grand pas de fait vers la lumiere, vers le véritable emploi qu'une armée doit faire des fortifications; mais il reſte encore à réduire à une plus juſte valeur le mérite des retranchemens d'armée, & à ſe bien perſuader que la défenſive ſublime conſiſte, non à aller toujours cherchant des poſitions & recevant les combats, mais à faire ſans ceſſe craindre l'offenſive à l'ennemi; & pour cela à manœuvrer, à le forcer d'en faire de même, & à épier le moment où quelques fautes le diviſent, le retardent, le mettent en priſe, pour enſuite agir offenſivement ſur lui. Ceci eſt un point trop intéreſſant, pour que je ne le développe pas avec plus de détail.

Quel eſt le but des fortifications? C'eſt de mettre une troupe inférieure par le nombre, par le courage ou par la ſcience des mouvemens, en état de réſiſter à une troupe qui lui eſt ſupérieure en quelqu'un de ces points. Donc toute fortification ſuppoſe des vues défenſives, & n'eſt par conſéquent que le pis-aller de la troupe qui s'y renferme; donc toutes les fois qu'un général ſe ſentira la ſupériorité du génie, & qu'il verra ſes troupes plus nombreuſes & plus aguerries & plus manœuvrées, il ſe gardera bien de mettre des retranchemens devant lui; il prendra l'offenſive, il manœuvrera, il attaquera. Ou, ſi quelquefois il reçoit le combat, ce ne ſera que parce qu'il aura mis l'ennemi dans la néceſſité de le donner avec déſavantage, ou parce qu'il préméditera un mouvement qui, avant le combat ou pendant le combat même, lui rendra l'offenſive qu'il aura paru abandonner.

Voyons ce qui arrivera à un général qui, ſe trouvant inférieur à l'ennemi, ſe conduira diffé-

remment, & ſuivant les principes uſités dans les armées modernes. S'il prend le parti de conſtruire des lignes & de ſe mettre derriere elles, pour peu que ſon ennemi ſache manœuvrer, elles ſeront tournées, ſurpriſes, percées; & je n'ai pas beſoin de dire pourquoi elles le ſeront, tant d'exemples & de raiſons reconnues, rendent cette conſéquence ſenſible. S'il ſe jette dans une poſition excellente, & dont tout le front ſoit couvert par une continuité de retranchements, il ſe liera les mains, il ne ſera plus en meſure de faire craindre l'offenſive à l'ennemi, il jettera dans ſon armée l'eſprit de timidité & de découragement; il n'oſera ſe compromettre hors de ſa poſition. Je veux que l'ennemi ne puiſſe l'attaquer de vive force dans ſa citadelle; il le déſolera par des courſes ſur ſes flancs, ſur ſes communications, ſur le pays qui l'intéreſſe; il s'approchera de lui, il le reſſerrera, il l'aſſiégera; offenſif & mobile, il prendra ſur cette armée ainſi retranchée, tous les avantages que l'aſſiégeant a ſur l'aſſiégé & ſur des ouvrages qui ſont immobiles & défenſifs; il ira à elle par tranchée, il réunira ſur quelques points de cette poſition, tous ſes feux & ſes efforts; il l'obligera, ou à l'extrémité fâcheuſe d'abattre ſes retranchemens, & de venir préſenter un combat déſavantageux, ou à celle de mettre bas les armes, ainſi que l'ont fait les Saxons à Pirna, ainſi que l'auroit fait Pierre, ſur le Pruth, ſans l'adreſſe de la Czarine.

Mais je veux que, revenu avec ſon ſiecle du préjugé qui exiſtoit autrefois en faveur des lignes & des camps retranchés, il ne prenne ni l'une ni l'autre de ces défenſives. S'attachera-t-il à ne ſe préſenter à l'ennemi que dans des poſitions couvertes par pluſieurs points retranchés, comme redoutes, batteries, villages, abattis, *&c.* fai-

ſant en quelque ſorte de ſon armée la courtine de ces baſtions? C'eſt aujourd'hui la grande routine de la défenſive moderne, routine ſans doute préférable à celle qu'elle a remplacée, mais ſujette elle-même à beaucoup d'inconvéniens, 1°. en ce qu'elle réduit l'armée qui s'en ſert, à la défenſive, & que c'eſt déja une eſpece d'échec, de recevoir la loi des diſpoſitions de l'ennemi, d'être ſans ceſſe occupé à parer, & de n'être pas en meſure de lui porter coup à ſon tour; 2°. en ce que l'ennemi ne court jamais aucun riſque déciſif en attaquant une armée ainſi poſtée. Battu, il ſe retire & il eſt rare qu'avec des précautions bien priſes il craigne la pourſuite. Vainqueur, il peut rendre ſa journée complette, parce qu'il déborde & prend de revers les poſtes occupés; ainſi fut pris Hochſtett; ainſi l'auroit peut-être été Antoin & une partie de l'armée du maréchal de Saxe, ſi les bonnes diſpoſitions des ennemis avoient ſoutenu ce que le haſard leur fit entreprendre; 3°. en ce que de deux choſes l'une : ſi les points fortifiés ſont trop éloignés l'un de l'autre, comme à Fontenoy, à Lauffelt, à Rocoux, l'ennemi paſſe entre deux, ou bien fait vis-à-vis chacun de ces points, une diſpoſition qui les enveloppe à demi de batteries & de forces ſupérieures, les emporte, met à découverte l'armée qui les ſoutient; & gagne la bataille. Si ces points fortifiés ſont rapprochés au point de ſe protéger & de ſe flanquer mutuellement, cette poſition retombe dans l'inconvénient des camps retranchés; toute l'armée ſe trouve emplacée dans des points où elle eſt réduite à la défenſive la plus paſſive & la plus inégale. Si l'un de ces points eſt forcé, comment rétablir le combat? Il ne reſte point aſſez de troupes, point d'aſſez grands efforts à employer pour chaſſer l'ennemi du baſ-

tion où il s'est établi, & de la courtine sur laquelle il se sera bientôt étendu ; & que deviennent alors toutes les troupes emplacées dans des postes où elles sont débordées, prises à revers, & d'où elles ne peuvent plus se retirer qu'avec peine? 4°. Cette défensive, fondée sur des positions retranchées, est enfin contraire à toutes les grandes vues de la guerre, elle n'a du moins certainement jamais été la maniere des grands hommes. On n'a qu'à recapituler les batailles qu'ils ont données, ils ont presque toujours attaqué, & s'ils ont reçu des combats, ce n'a presque jamais été derriere des retranchemens.

Il ne résulte pas de-là qu'il n'existe quelques occasions où une armée puisse se retrancher. Je blâme l'abus qu'on fait des positions retranchées, & non l'usage qu'il est quelquefois à propos d'en faire. Si, par exemple, une armée inférieure occupe une position importante, & par laquelle elle traverse absolument les projets de l'ennemi ; si, voulant couvrir un siege, un pays, une opération, elle trouve une de ces positions uniques, qui ne laissent à l'ennemi, ni la ressource des manœuvres, ni celle des diversions, & qui l'obligent nécessairement à venir attaquer dans cette position ; si enfin l'avantage qu'on trouvera à y recevoir la bataille, est plus grand que celui qu'on se procureroit en allant au-devant de l'ennemi, il n'y a pas à balancer à augmenter la force d'une position pareille par des retranchemens ; encore faut-il qu'ils soient disposés tellement qu'on conserve la possibilité d'agir offensivement sur l'ennemi, si ses dispositions d'attaque ou les mouvemens du combat donnoient lieu d'espérer de tirer de ce parti une victoire plus certaine ou plus complette. Il faut, en un mot, que ces retranchemens soient tels que l'armée, qui est derriere

eux, ne puiſſe être réduite au rôle d'aſſiégée, & qu'il reſte une entiere liberté de mouvemens au génie de l'homme qui la commande, ainſi qu'au courage & à la ſcience de manœuvres des troupes qui la compoſent.

Voici donc comme je penſe qu'une armée devroit ſe retrancher en pareil cas : ce ſeroit, non par des retranchemens continus, ou, ce qui reviendroit au même, par des points retranchés, diſtribués ſymmétriquement de diſtance en diſtance, de maniere à ſe flanquer & à ſe protéger mutuellement ; ce ſeroit en retranchant quelques points de ſa poſition ſeulement, comme ceux qui ſont vis-à-vis des débouchés ſi l'ennemi eſt réduit à déboucher, ceux où l'on ne peut diſpoſer qu'un petit nombre de troupes, & les troupes ſur le courage & les manœuvres deſquelles on compte le moins ; ce ſeroit en ſe retranchant ainſi ſur quelques points & en les mettant à l'abri d'être emportés, tandis qu'en réuniſſant ſur d'autres points nuds & ouverts, l'élite & le plus grand nombre de ſes troupes, on y prépareroit contre l'ennemi une diſpoſition vigoureuſe & prête à devenir offenſive au moindre faux mouvement qu'on lui verroit faire.

Qu'on prenne la peine d'y réflechir, cette maniere de défendre une poſition abſolument oppoſée à la routine actuelle, ſeroit cependant conforme à tous les grands & véritables principes de la guerre. 1°. Elle ſeroit offenſive, qualité primordialement conſtitutive de toute défenſive d'armée. 2°. Les retranchemens y ſeroient ramenés à leur véritable uſage, qui eſt de ſuppléer au nombre inférieur ou à la mauvaiſe eſpece de troupes, & de mettre à couvert des parties foibles & dégarnies ; ils ne ſeroient qu'un acceſſoire combiné & employé dans la diſpoſition générale, de

de maniere à fortifier là quelques points, pour laisser porter ailleurs l'élite & la majeure partie des troupes; c'est-à-dire, à donner là une somme de résistance supérieure aux efforts de l'ennemi, pour procurer ailleurs une somme d'efforts supérieurs à son offensive.

Autant je pense que les retranchemens doivent être rarement employés par une armée, autant je crois au reste que tous les postes & corps détachés doivent en faire usage, sur-tout si ces postes ou corps détachés occupent des points où il soit nécessaire qu'ils résistent, s'ils couvrent une opération, s'ils gardent un entrepôt, un magasin, un débouché; car dans ces occasions il s'agit de tenir ferme, d'attendre du secours, & le petit nombre, quelque brave, quelque bien posté qu'il soit, peut être accablé par la multitude; or, de bons retranchemens suppléant à l'infériorité du nombre & mettant en état d'attendre des renforts, c'est le cas d'en construire; ils sont, dans cette circonstance, le moyen principal & primitif de la défensive.

Par une conséquence du raisonnement posé ci-dessus, il ne faut pas que les postes ou corps détachés, s'occupent de se retrancher, lorsqu'ils sont simplement destinés à servir de masque, à couvrir une plus grande étendue de pays que celle qu'ils peuvent occuper: dans le premier cas, leur but n'est pas de combattre, mais d'avertir; dans le second, il est inutile de retrancher quelques points, puisqu'ils ne pourroient tout défendre & qu'ils ne serviroient qu'à indiquer à l'ennemi où il faut qu'il cherche à percer. C'est en manœuvrant, en se tenant sans cesse en mouvement le long de la ligne de défense qu'on a choisie, qu'on peut espérer de s'opposer

à lui. Dans l'un & l'autre cas enfin, tout poste ou corps de troupes qui prendra le parti de se retrancher, c'est-à-dire, celui de s'établir dans une position & de s'y arrêter plusieurs jours, s'exposera à s'y faire attaquer avec avantage, parce qu'il donnera à l'ennemi la tentation & le temps de combiner un mouvement offensif sur lui. Ceci n'exclut pas l'excellente maxime de passer les nuits dans la meilleure position possible de rendre, si l'on est à portée de l'ennemi, cette position encore meilleure par quelques retranchemens, placés non de maniere à faire de la position une position de combat, puisqu'on ne veut pas en recevoir, mais à donner le temps de se rassembler, de rappeller ses postes, à couvrir & à faciliter la retraite.

Enfin, savoir à propos se retrancher, ou ne pas se retrancher, distinguer les occasions où des retranchemens peuvent être utiles, inutiles ou funestes, les combiner, quand on a résolu d'en construire, avec l'objet qu'on se propose, avec ce qu'on peut faire de ses troupes, avec ce que peut l'ennemi, & pour cela ne pas en abandonner la détermination à un ingénieur, si cet ingénieur n'est en même-temps homme de guerre & tacticien : voilà le devoir des officiers qui commandent des troupes à la guerre : il faut pour cela qu'ils aient les connoissances nécessaires, il faut qu'à cet effet il soit établi dans les troupes des écoles, & des écoles de pratique, bien plus que de théorie, pour la construction, l'attaque & la défense des fortifications de campagne. Je dirai dans mon grand ouvrage sur quel plan devront être formées ces écoles, quels objets l'instruction devra y embrasser. Je prouverai qu'en six mois un officier pourra acquérir les connoissances indispensables sur cette partie de la scien-

ce militaire. Ce feront enfuite, s'il eft né homme de guerre, l'expérience, les occafions, la fermentation d'efprit qui naît toujours de la vue des chofes & des événemens, quand on a quelques lumieres acquifes, qui l'affermiront dans ces connoiffances & lui apprendront à en faire ufage.

Je viens de chercher à établir le véritable rapport que les fortifications de campagne doivent avoir avec la tactique & avec les opérations militaires : examinons maintenant l'influence que la grande fortification, la fortification permanente, c'eft-à-dire, les places de guerre, ont eu fur le fyftême militaire de l'Europe. Cela nous conduira à chercher jufqu'à quel point cette influence devroit exifter, & nous trouverons qu'il s'en faut que ce point foit celui où elle exifte.

L'efprit d'imitation & de manie, qui fait aujourd'hui fi prodigieufement augmenter l'artillerie & les troupes légeres, fembloit fur la fin du dernier fiecle vouloir convertir toutes les villes en place de guerre. Vauban & Cohorn donnoient une fi grande célébrité à leur art, & prefque toute l'Europe militaire étoit fi ignorante alors, qu'il n'eft pas étonnant que ces deux hommes, avec du génie & des principes, aient entraîné toutes les opinions. Cohorn fortifia la Hollande, Vauban fortifia la Flandre, le Rhin & une partie des frontieres du royaume. Il bâtit ou répara près de cent forterefles. On vit en Flandre fur-tout, s'élever des chaînes de places fur deux ou trois lignes; on vit en même-temps, car les erreurs partant du même principe font ordinairement contemporaines, des provinces entieres couvertes par des lignes; ces lignes étoient, à le bien prendre, des *poligones multipliés* & ajoutés l'un à l'autre fur un développement immenfe. Tel eft enfin le refte du préjugé répandu alors, que la plû-

part des calculateurs politiques, en pesant les forces de la France avec celles des états voisins, font encore entrer aujourd'hui pour beaucoup trop dans la balance, cette quantité de places dont quelques-unes de ses frontieres sont garnies, comme si des bastions pouvoient défendre à eux seuls les villes qu'ils enveloppent; comme si la destinée de ces villes, quelque bien fortifiées qu'elles soient, ne dépendoit pas de la bonté & de la vigueur des troupes qui les défendent & les soutiennent, comme si enfin des places mal défendues ne tournoient pas à l'épuisement, à la honte & à l'esclavage certain des peuples vaincus qui en ont été les constructeurs & les maîtres.

Qu'est-il cependant résulté de cette multiplication énorme de forteresses? Les guerres en sont devenues plus ruineuses & moins savantes: plus ruineuses du côté de l'argent & des hommes, parce qu'elles en ont consommé alors une bien plus grande quantité. Il a fallu construire ces places, il faut les entretenir; mais ce ne seroit encore rien que cette mise de dépenses primitives & annuelles. Ces places construites, il faut les approvisionner, il faut les garder même en temps de paix, il faut en temps de guerre les couvrir, les défendre, attaquer celles de l'ennemi, d'où il a fallu augmenter de part & d'autre le nombre des troupes & de tous les attirails relatifs, entretenir ces troupes & ces attirails en temps de paix, par conséquent être perpétuellement dans un état de guerre qui ne laisse jamais respirer les peuples.

Voyons avec un peu plus de détail comment notre systême de places a nécessairement augmenté les armées. Les places des anciens étoient simplement environnées d'un mur avec un fossé, & d'un mur dont les tours ou les autres ou-

vrages à flanc étoient peu ſaillans. Elles n'avoient point de pieces de fortification extérieure; par conſéquent elles exigeoient des garniſons moins nombreuſes, il falloit des armées moins conſidérables pour les inveſtir & les aſſiéger. Les places modernes occupent des terreins bien plus vaſtes. Aux courtines de leur premiere enceinte tiennent des baſtions, dont la capacité doit être grande, pour qu'ils ſoient ſuſceptibles d'une bonne défenſe. En avant de cette enceinte, il y a un foſſé, des demi-lunes, un chemin couvert, un glacis, puis des ouvrages extérieurs, quelquefois tellement multipliés les uns devant les autres, que le dernier de ces ouvrages ſe trouve à quatre ou cinq cens toiſes du corps de la place. On ſent ce que des circonférences pareilles exigent de moyens pour être défendues & pour être inveſties.

Cependant en même temps qu'un état conſtruit des places ſur ces frontieres, l'état voiſin tâche d'en conſtruire ſur les ſiennes. Ainſi il s'éleve à l'envi fortereſſe contre fortereſſe. C'eſt en Flandre ſur-tout que s'eſt vue cette rivalité. On eût dit que la France, l'Autriche, la Hollande croyoient augmenter leur puiſſance en augmentant le nombre de leurs baſtions. Ces boulevarts étant élevés de part & d'autre, il a fallu faire faire la guerre avec des armées plus nombreuſes. Il falloit d'abord des garniſons dans des places, enſuite il falloit une armée pour faire les ſiéges, & ſouvent une autre armée pour les couvrir.

C'eſt déja un grand mal occaſionné par la multiplication & par le ſyſtême actuel de nos places de guerre, que l'accroiſſement prodigieux des armées & des dépenſes, puiſque ce ſurcroît épuiſe les peuples & la population. Examinons maintenant ſi l'art de la guerre y a gagné, ſi les guerres

en ſont devenues plus vigoureuſes & plus déciſives.

Les armées étant devenues plus nombreuſes & traînant à leur ſuite une beaucoup plus grande quantité d'attirails, il eût fallu que la tactique eût fait, en raiſon de cet accroiſſement, des progrès relatifs ; elle n'en fit pas, &, par conſéquent, les armées ne furent que des maſſes plus compliquées, plus peſantes, plus difficiles à mouvoir & à nourrir. Il y eut moins de grands mouvemens en jeu de part & d'autre, moins de manœuvres, moins d'habileté. Dans les pays couverts de places, comme la Flandre, la guerre prit un caractere de routine & de moleſſe, qui n'eſt certainement pas celui du génie. On put à-peu-près calculer ce que chaque campagne devoit produire. Une ou deux batailles, la plupart du temps conduites & décidées par le haſard, s'y donnent ou s'y reçoivent, ſoit pour couvrir des places, ſoit pour préparer ou couvrir des ſiéges. Celui qui les perd, ſe retire derriere ces places, & celui qui les gagne, fait ou finit tranquillement quelques ſiéges. La campagne ſuivante c'eſt la même choſe, & ainſi des autres, juſqu'à ce qu'un des deux partis ſe ſentant à ſes dernieres places, & par conſéquent, ſuivant nos calculs actuels, à ſes dernieres reſſources, ſe hâte de conclure la paix. C'eſt-à-dire, pour peindre d'un ſeul trait cette maniere de guerre, que deux cens mille hommes de part ou d'autre vont pendant quelques années ſur la frontiere, repandre beaucoup de ſang & d'argent, ſans qu'il en réſulte ordinairement d'autre effet déciſif que celui de la priſe de quelques places & de l'épuiſement à-peu-près égal des vainqueurs ou des vaincus.

A voir cela, ſous le point de vue de la philoſophie & de l'humanité, il peut être heureux

que, soit l'effet des places, soit celui de la routine établie, les guerres se passent ainsi en petites opérations, en alternatives de places prises & reprises, au lieu de conquerir & de ravager comme elles faisoient autrefois. Mais, à envisager l'objet militaire, l'art de la guerre y a sans doute perdu, puisque ses effets sont moins grands; puisqu'enfin ils ne remplissent pas le premier & le malheureux but qu'ils doivent avoir, celui de faire le plus de mal possible à l'ennemi, & de décider promptement les querelles des nations.

Il ne s'ensuit pas de-là que l'art de construire de bonnes places, de les attaquer, de les défendre, porté au point où il l'est sur quelques parties, & perfectionné comme il pourroit l'être sur beaucoup d'autres, ne fasse honneur à l'esprit humain, & ne soit une branche intéressante de la vaste science de la guerre; mais on lui a fait jouer un trop grand rôle, on a oublié qu'il n'étoit qu'un accessoire, & que la grande tactique, la tactique des mouvemens, celle qui fait gagner les combats, étoit le principal : on a trop compté sur les places de guerre; on les a trop multipliées: on s'est livré aveuglément à une infinité d'erreurs & de préjugés, que les ingénieurs, malheureusement un peu instruits, tandis que le reste du militaire ne l'étoit point, mais malheureusement circonscrits dans la sphere de leur art seulement, & par conséquent enthousiastes, exclusifs, & portant rarement leurs vues au-delà de leurs fortifications, n'ont pas manqué d'accréditer & d'étendre.

Avant que d'oser substituer mon opinion à ces erreurs, je vais prévenir deux objections qui m'ayant déja été faites dans la conversation par quelques personnes, pourroient se présenter à mes lecteurs. Voici la premiere. „ Supposé que la

„ multiplicité des places de guerre ait contribué
„ à faire révolution dans le syſtême militaire de
„ l'Europe, & à faire augmenter les armées, ce
„ changement a-t-il produit un mal politique
„ pour les Etats? Les guerres, devenues plus ruineuſes en ſont devenues plus courtes, ainſi la
„ balance de conſommation d'hommes & d'argent doit être la même ? " Voici ma réponſe.

„ Suppoſons que les peuples intéreſſés dans la
„ fameuſe guerre de trente ans, aient verſé autant
„ de ſang, dépenſé autant de millions, mis autant
„ d'hommes ſur les armes, que les nations qui
„ ont combattu la guerre derniere pendant ſept
„ ans en Allemagne. Cette conſommation, égale
„ en apparence, aura cependant des effets bien
„ onéreux & bien plus deſtructifs pour ces derniers, en ce qu'elle ſera faite en moins d'années,
„ en ce qu'il eſt bien différent de dépenſer pendant trente ans de ſuite une ſomme proportionnée ou même un peu diſproportionnée à ſes
„ capitaux, ou de dépenſer la totalité de cette
„ même ſomme en un petit nombre d'années,
„ & par conſéquent d'être obligé d'engager les
„ capitaux, d'augmenter les impôts & de recourir à des emprunts uſuraires. Ce que je dis ici
„ pour les finances, peut s'appliquer à la population : elle ſouffrira bien moins d'une conſommation quelconque d'hommes, qui ſera faite en
„ dix ans, que d'une conſommation égale qui
„ ſera faite en deux ; elle ſupportera bien plus facilement le fardeau d'un million d'hommes employés à la guerre, & conſéquemment enlevés
„ pendant ce temps-là au mariage, à l'agriculture, à tous les arts utiles, que celui du même
„ nombre d'hommes voués à la profeſſion des
„ armes dans l'eſpace d'un petit nombre d'années.

„ En un mot, les guerres longues, & faites à „ petits frais d'hommes & d'argent, étoient des „ maux légers qui pouvoient ne pas altérer la „ constitution d'un Etat robuste, tandis que les „ guerres courtes & faites à frais immenses, c'est-„ à-dire, nos guerres actuelles, sont des maladies „ de crise, qui jettent dans la langueur l'Etat le „ plus sain & le mieux constitué.

Je passe à la seconde objection, elle est le grand argument des ingénieurs en faveur des places de guerre. „ Les places de guerre, disent-ils, sont „ la force d'un Etat : elles sont la ressource dans „ les guerres malheureuses. Sans les places, on „ feroit encore des guerres d'incursion & de „ dévastation, comme elles se font en Pologne, „ comme les font les Tartares. Sans les places, „ ajoutent-ils, la France eût été envahie dans la „ guerre de 1700? Les batailles de Ramillies & „ de Malplaquet se fussent données derriere la „ Somme. " Il y a dans ce raisonnement quelque vérité mêlée à des erreurs spécieuses. C'est un motif pour le discuter & l'approfondir. Reprenons d'abord sa derniere partie.

Il est très-vrai que l'enchaînement de malheurs & de fautes qu'éprouva la France dans la guerre de succession, eût porté les alliés en Picardie & peut-être plus loin, sans toutes les places de Flandre qui les arrêterent pas à pas. Mais qu'est-ce que cela prouve en faveur de la multiplicité des places? Elles ont été utiles ; elles ont rendu les progrès des alliés plus lents & moins décisifs : mais il falloit avoir une tactique & de bonnes troupes ; il falloit ne pas laisser tomber la discipline établie par Louvois : il falloit s'être attaché à former des officiers-généraux : il falloit ne pas faire un Chamillard ministre, & les courtisans de Madame de Maintenon généraux : on

eût tenu la campagne avec avantage ; on eût eu en Flandre l'aſcendant qu'une armée nationale & voiſine de ſon pays, auroit dû naturellement avoir ſur une armée de confédérés, dont quelques-uns étoient très-éloignés de leur pays : on eût gagné les batailles, au lieu de les perdre : conſéquemment on n'auroit pas eu beſoin du ſecours déſaſtreux des places. De ce qu'un enchaînement inoui de fautes & de mal-adreſſe, de ce que les vices de notre conſtitution militaire ont rendu quelques places utiles, n'en concluons donc pas en faveur de leur quantité. Il auroit bien mieux valu que l'Etat & l'armée euſſent été conſtitués de maniere à s'en paſſer ; alors que de millions épargnés ! que de millions qu'on auroit pu laiſſer dans les campagnes, ou porter à des dépenſes plus utiles ! Enfin, dans la guerre dont on vient de parler, ce ne ſont pas les places qui ont ſauvé la France, ce ſont les intrigues de la cour d'Angleterre, c'eſt l'affaire de Denain. Sans ces événemens, il en auroit été de Cambray & d'Arras, comme de Lille & de tant d'autres villes, & la France eût été envahie.

Pourſuivons. Les places ſont, dit-on, la force de l'Etat. Cela exige une grande modification ; car les places en elles mêmes n'ajoutent pas plus à la force d'un Etat, que ſes arſénaux & ſes attirails de guerre, qui ne deviennent des moyens, que quand on a des armées en état de s'en ſervir. Il n'y a dans un Etat de force réelle & exiſtante par elle-même, que des troupes portées au plus haut point d'inſtruction & de diſcipline. Ayez des places de guerre & les meilleures poſſibles, ſi en même temps vous n'avez pas d'armée, ou ſi cette armée eſt mauvaiſe, ces places, quelque multipliées, quelque fortes qu'elles ſoient, ne ſer-

viront qu'à faire des garnisons prisonnieres, & à affermir les conquêtes de l'ennemi. Qu'on voie la Hollande hérissée de places, & défendue ordinairement par des troupes mercénaires & sans vigueur : en 1672, elle fut envahie presqu'en totalité dans six semaines. Elle ne fut sauvée que par ses inondations, par le parti qu'elle prit de mettre à la tête du peu de troupes qui lui restoient, le prince d'Orange qui leur rendit le courage, & reprit l'offensive sur les François dispersés & affoiblis par la garde de ces mêmes places qu'ils avoient conquises, & mal-à-propos gardées, au lieu de les détruire. Dans l'avant-derniere guerre, on l'a vue de même prête à être envahie. Le maréchal de Saxe, supérieur en génie & en habileté aux généraux ennemis, avoit donné l'ascendant à nos armées : il gagnoit les batailles ; de-là toutes les places mollement défendues ouvroient leurs portes : tant il est vrai que le destin des places est toujours réglé par celui des combats ; que les places ne sont qu'un accessoire ; & que l'important, la chose à laquelle on doit s'attacher, c'est à avoir une armée supérieure en manœuvre & maîtresse de la campagne.

Sans les places, les guerres seroient plus dévastatrices, l'intérieur des Etats courroit plus de risque. Voilà de toutes les objections la plus fondée, & celle qui milite le plus fortement en faveur des places. Approfondissons-la soigneusement. De la maniere dont se fait la guerre aujourd'hui, il est constant qu'elles empêchent les incursions, & retardent l'invasion d'un pays. Il reste à savoir seulement si les places seroient des obstacles pour des armées autrement constituées que les nôtres, si une cavalerie infatigable & facile à nourrir, comme celle des Numides & des Tartares, craindroit de passer entr'elles pour al-

ler faire des courſes dans le pays, & rentrer par une province oppoſée. Reſte à ſavoir ſi un général, homme de génie, à la tête d'une armée qu'il auroit accoutumée à la patience, à la ſobriété, aux choſes grandes & fortes, n'oſeroit pas laiſſer derriere lui toutes ces prétendues barrieres*, & porter la guerre dans l'intérieur des Etats, aux capitales même. Les doutes, que je propoſe ici, ſerviront peut-être à faire voir, que, ſi les places retiennent l'ennemi ſur les frontieres, & éloignent la guerre du cœur des Etats, c'eſt plutôt à cauſe de l'eſpece & de la ſimilitude de nos conſtitutions, à cauſe de la routine de guerre que nous avons adoptée, que par rapport aux obſtacles réels qu'elles oppoſent.

Mais il ne s'agit pas de la maniere dont la guerre pourroit ſe faire, il s'agit de celle dont elle ſe fait, & relativement à cette derniere, relativement à nos conſtitutions militaires, & bien plus encore à nos conſtitutions politiques : les places ont une utilité dont je vais parler, & qui me les feroit conſeiller à la plupart des Etats de l'Europe. Cette utilité n'a peut-être pas été apperçue ſous le même point de vue par leurs plus zélés partiſans.

Dans la plupart des pays de l'Europe, les intérêts du peuple & ceux du gouvernement ſont très-ſéparés : le patriotiſme n'eſt qu'un mot ; les citoyens ne ſont pas ſoldats ; les ſoldats ne ſont pas citoyens ; les guerres ne ſont pas les querelles de la nation, elles ſont celles du miniſtere ou du ſouverain : cependant elles ne ſe ſoutiennent qu'à prix d'argent & au moyen des impôts ; ajoutez que, dans quelques-uns de ces Etats, ces impôts ſont exceſſifs ; que le peuple y eſt mécontent, miſérable & dans une ſituation qu'aucune révolution ne peut empirer. Cela poſé, je dis que, dans les Etats de cette nature, les places ſont

utiles; car indépendamment des ſervices qu'elles rendent contre les troubles du dedans, il eſt important pour eux que les guerres avec l'étranger ſe faſſent toujours hors des frontieres : ſi elles pénétroient dans l'intérieur, il n'y auroit nulle reſſource vigoureuſe à attendre de la part des peuples. Indifférens & ſans courage, ils baiſſeroient la tête ſous le nouveau joug. Les malheurs pourroient amener de grands troubles & des ſecouſſes dans le gouvernement; tout au moins, ils occaſionneroient des révolutions dans le miniſtere. Mais qu'il exiſte un Etat libre, un peuple qui ait des mœurs, des vertus, du courage, du patriotiſme; un peuple qui faſſe la guerre à peu de frais, parce que tous les citoyens s'armeront pour la défenſe commune, ſans exiger de ſalaire; un peuple qui ſe gouverne par lui-même, & par conſéquent, dans les temps de criſe, mette néceſſairement à ſa tête l'homme le plus éclairé & le plus digne; je dirai qu'un tel pays peut ſe paſſer de places; qu'il doit même s'en paſſer, afin de conſerver ſa liberté; qu'en n'ayant point de places, il ne court aucun riſque d'être ſubjugué: premiérement il y a à parier que ſes armées plus braves, mieux conſtituées, mieux commandées, arrêteront l'ennemi ſur la frontiere : ſi le contraire arrive, l'Etat ne ſera pas en danger pour la perte de quelques lieues de pays; ſes citoyens ſe raſſembleront de toutes parts contre l'ennemi commun. Plus l'ennemi aura de ſuccès, plus il faudra qu'il s'étende, & qu'il s'affoibliſſe : où ſera l'ennemi, là ſera la frontiere, parce que, ſi je peux m'exprimer ainſi, l'Etat ne fera que ſe replier ſur lui-même, & que par-tout où il reſtera de la terre & des hommes, l'Etat ſubſiſtera encore. Ainſi les campagnes de Rome étoient inondées par les Gaulois, Rome étoit détruite; mais ſes cheva-

liers, ſon nom, ſes deſtinées s'étoient retirées ſur la colline du Capitole, en attendant qu'un citoyen raſſemblât les débris de la nation, & vînt chaſſer les vainqueurs.

Résumons, le plus briévement poſſible, ce que je penſe ſur les places de guerre. Elles ſe ſont trop multipliées; elles ſont comptées pour beaucoup trop dans la balance des forces des Etats, & dans le ſyſtême actuel de guerre. Elles ont rendu les guerres plus ruineuſes, en ce qu'elles ont obligé de renforcer & de multiplier les armées : elles les ont rendu moins ſavantes & moins déciſives, en ce qu'elles ont fait négliger la grande tactique, l'art des batailles, en ce qu'elles ont, en général, retréci les vues & les opérations militaires. D'un autre côté, elles ont rendu les guerres plus douces, elles empêchent les incurſions, les dévaſtations : elles peuvent, bien défendues, empêcher ou retarder les conquêtes : elles ne procureroient peut-être pas ces derniers avantages, ſi les armées étoient différemment conſtituées, ſi un nouveau genre de guerre étoit ſubſtitué à la routine adoptée; mais cela n'étant pas, il faut compter les effets qui exiſtent. Enfin, politiquement parlant, les places ſont néceſſaires à la plupart de nos gouvernemens, elles le ſeroient moins en proportion de ce qu'ils ſeroient plus libres, plus vigoureux, plus vertueux, plus aimés des peuples : elles le ſont davantage, en raiſon de ce qu'ils s'éloignent plus de ces qualités.

Il me reſte à dire comment les places peuvent être le plus avantageuſes à un Etat. C'eſt quand, par exemple, les débouchés ſur la frontiere ſe réduiſant à quelques points, ces places les occupent & les défendent; c'eſt quand la frontiere ſe trouvant, par la nature du pays, ouverte & ſans ob-

ſtacle, elles ſont aſſiſes ſur quelques points principaux, comme rivieres, confluent de rivieres, &c. c'eſt quand, quelque part qu'elles ſoient aſſiſes, elles ſont grandes, capables de contenir des magaſins, des arſenaux, des entrepôts d'armées; c'eſt quand, étant ainſi, elles ſont fortifiées de maniere à recevoir de groſſes garniſons, des débris d'armée; & cependant, au beſoin, à pouvoir ſe défendre avec peu de troupes, c'eſt, en un mot, quand elles ſont des places d'armes, des points d'entrepôt & d'appui, des baſtions dont une armée bonne & manœuvriere eſt la courtine, ou en avant deſquels cette armée peut agir offenſivement avec la sûreté d'en retrouver l'appui en cas d'échec; ou enfin que cette armée peut abandonner à leur propre force, en attendant les circonſtances favorables d'attaquer l'ennemi qui les aſſiege.

Je reviens à dire qu'il faut que les places ſoient en petit nombre : ſi elles ſont multipliées, il faut ſe conſumer en groſſes garniſons pour les garder, ce qui oblige à ne pas tenir la campagne & à prendre la défenſive; ou, ſi l'on n'en met que de foibles, l'ennemi les menace toutes, manœuvre, dérobe un mouvement, & finit par inveſtir celles qui ſe trouvent dépourvues; au lieu de cela, ſi l'on n'a qu'une ou deux places à couvrir, on peut ne pas les perdre de vue, primer toujours l'ennemi ſur chacune d'elles, & lui tenir tête avec toutes ſes forces raſſemblées. Ceci tient à l'opinion que j'ai établie ci-deſſus, que la guerre en grand, la guerre de campagne doit toujours être l'objet principal, parce que c'eſt le ſort des armées qui régle celui des places.

Je reviens de même à dire qu'il faut que les places ſoient grandes, de maniere à pouvoir ſervir d'entrepôt & d'appui aux armées : ſi elles

ſont petites, ſi elles ſont comme toutes nos places du ſecond & troiſieme ordre, elles ſont inutiles : elles ne ſont pour les armées ni des points de retraite, ni des points de ralliement, ni des points d'établiſſement. Que l'ennemi les aſſiege! elles ne peuvent manquer d'être priſes : qu'il ne veuille pas les aſſiéger ! il lui eſt aiſé de les maſquer : il peut ſouvent même, ſans inconvénient, les laiſſer derriere lui. Met-on de foibles garniſons dans des places de cette nature, les ouvrages abandonnés à la défenſive de méthode ſont bientôt accablés par la ſupériorité de l'aſſiégeant. Y met-on des garniſons nombreuſes, elles n'en ſont ſouvent que plutôt priſes, parce que ce nombre y devient embarras, parce que la plupart des commandans ignorent l'art de ſe créer des dehors ſous les approches de l'ennemi, & de profiter de la force de leur garniſon pour rendre leur défenſe offenſive. Enfin la grande & la déciſive raiſon qu'on peut donner contre cette ſorte de places, c'eſt qu'il eſt tout au moins inutile de les conſtruire à l'avance & à grands frais; c'eſt qu'à la guerre, il ſeroit poſſible de ſuppléer à l'objet momentané qu'elles rempliſſent, par des poſtes fortifiés momentanément. A-t-on beſoin d'un entrepôt, d'une tête de quartier, d'un point pour défendre un débouché? Qu'on choiſiſſe une ville, un village, une hauteur, un terrein avantageux, qu'on emploie beaucoup de bras à s'y retrancher; dans peu de jours on va en faire un poſte où de bonnes troupes & un homme de tête ſe ſoutiendront aſſez pour donner le temps à l'armée de les ſecourir. Quels ſervices rendent de plus les petites places conſtruites & entretenues à grands frais? On peut être un ſiecle ſans avoir occaſion de faire uſage d'elles, & alors on les laiſſe dégrader; ou ſi on les entretient, voilà pendant

dant

dant un ſiecle, des dépenſes annuelles qui forment des ſommes conſidérables, & qui auroient pu être bien plus utilement employées; cependant quand elles ſont aſſiégées, ſi une armée ne vient à leur ſecours, elles finiſſent par être priſes; ainſi, à quelques jours près, les poſtes élevés en terre, tels que je les propoſe, rempliroient l'objet qu'elles rempliſſent. En un mot, ces derniers ont des avantages que les places ne peuvent avoir: c'eſt que la circonſtance détermine leur poſition, & par conſéquent la détermine toujours bien plus convenablement à l'objet du moment; c'eſt que la circonſtance ayant changé, on abandonne le poſte, ou on le raſe pour en aller faire un autre ailleurs; c'eſt qu'on fait ſon poſte proportionnément à l'objet qu'on veut qu'il rempliſſe, au nombre de jours qu'on veut qu'il tienne, au nombre ou à l'eſpece de troupes qu'on veut y mettre, à la force & à l'habileté de l'ennemi qu'on a devant ſoi; c'eſt qu'enfin l'officier qu'on charge de la défenſe du poſte, préſide en même temps à ſa conſtruction, la dirige ſuivant ſes vues de défenſive & ſes moyens, tandis qu'au contraire, dans la plupart des places, ſes vues & ſes moyens ſe trouvent en contradiction avec l'eſpece, la diſpoſition trop grande ou trop bornée de leurs ouvrages. Expliquons cette derniere idée. Pour prouver, il faut, malgré ſoi, s'étendre en raiſonnement.

L'inconvénient de toutes les places, & un inconvénient qui devient plus ſenſible à proportion qu'elles ſont plus multipliées, c'eſt qu'en général les circonſtances qui en ont déterminé l'aſſiette & le ſyſtême de conſtruction, venant à changer par la révolution des événemens, ces places ſe trouvent ou inutiles, ou mal emplacées, ou ſans rapport avec les circonſtances du mo-

ment. Pour nous convaincre de cette vérité, jettons les yeux ſur deux cens places qu'on compte en France. Un homme qui n'auroit pas réfléchi ſur leur poſition, ſeroit porté à croire qu'avec cette quantité de fortereſſes, toutes les provinces du royaume ſont couvertes, & nous avons des frontieres qui en ſont abſolument dégarnies; il n'y en a preſque point dans nos provinces maritimes: nos plus grands ports, nos établiſſemens de marine ſont à peine, du côté de terre, à l'abri d'un coup de main. Ailleurs nous avons deux ou trois lignes de places: nous en avons dans des points où elles ne couvrent rien, où elles ne défendent rien; c'eſt que la frontiere, dans de certaines parties, s'eſt avancée, & que dans d'autres, elle a reculé; c'eſt qu'autrefois on avoit pour ſyſtême d'oppoſer place à place, & que celles de l'ennemi ne ſubſiſtant plus, les nôtres ſont, dans quelques points, devenues inutiles: c'eſt qu'alors on avoit la manie de tout fortifier; c'eſt qu'aujourd'hui cette branche de l'adminiſtration n'eſt pas conduite ſur un plan plus déterminé. On n'a ni le courage de raſer ou d'abandonner totalement une partie des places, ni aſſez d'argent pour les entretenir; on les répare à demi. Il en eſt d'inutiles qu'on conſerve par reſpect pour Vauban, ou par d'autres préjugés de routine: il en eſt qu'on augmente, parce que des villes ont des octrois qui font les fonds annuels de leur entretien; & qu'il eſt de régle établie que ces fonds doivent être employés aux fortifications de ces villes, ces villes n'en euſſent-elles pas beſoin. Il en eſt que les directeurs ou ingénieurs en chef ſe plaiſent à bouleverſer ou ſurcharger de pieces inutiles, afin de contrequarrer l'opinion de leurs prédéceſſeurs, ou de ſuivre la leur. Il en eſt autour deſquelles on fait des en-

ceintes d'ouvrages qu'une armée ſeule pourra défendre, travaux ſur l'immenſité, ſur l'inutilité & ſur la cherté deſquels on ne peut s'empêcher de gémir, quand on ſonge que, ſi on n'a pas une armée à jetter dans ces ouvrages, ils ne ſauveront pas la place; que, ſi l'on a une armée, il vaudroit mieux qu'elle tînt la campagne; qu'elle couvrît la place par une poſition bien priſe ou par une guerre de mouvemens; & qu'enfin en cas de malheur ou d'infériorité trop grande, elle ſe retranchât ſous la place, & ſe ſoutînt dans ſes dehors juſqu'à ce que la fortune eût changé.

On voit combien il ſeroit important que le gouvernement s'occupât de cet objet, qu'il formât à cet égard un plan combiné ſur la ſituation actuelle du royaume, & ſur les véritables principes de la guerre. Si j'ai bien démêlé ces derniers, ce plan devroit être d'avoir, dans toutes les provinces frontieres, à proportion de leur étendue, une ou pluſieurs grandes & bonnes places ſituées non-ſeulement dans la poſition la plus avantageuſe en elle-même, mais dans celle qui, à voir la choſe en grand, couvre ou appuie le mieux la frontiere; ce que j'ai appellé, en un mot, des places à entrepôt & à ralliement.

Ce ſeroit d'avoir, en-arriere des provinces frontieres & dans quatre points principaux pour la totalité du royaume, quatre autres places deſtinées à recevoir les fonderies, les arſenaux, les atteliers de fabrication militaire de toute eſpece; car il eſt inoui que la plupart de ces établiſſemens ſe trouvent ſur la frontiere & dans des villes de premiere ligne. Nos deux établiſſemens d'artillerie ſont à Douay & à Strasbourg, preſque tous nos fers coulés & nos armes blanches ſe manufacturent dans des villages ſur la frontiere, & tellement ſans protection, que toutes les fois que la guerre

en approchera, il ne tiendra qu'à un parti ennemi d'y venir mettre le feu.

Ce seroit, après avoir déterminé les grandes places, qu'il est important à la France d'entretenir, ainsi que les quatre places d'atteliers & d'arsenaux dont je viens de parler, de faire dans ce systême les changemens que les circonstances exigeront, comme, par exemple, à la suite d'une guerre malheureuse, & qui aura rendu frontiere une province qui ne l'étoit pas, de fortifier cette province, ainsi que l'étoit celle qu'on a perdue; & de même dans une guerre heureuse, & qui aura reculé les frontieres du royaume, d'abandonner les fortifications des anciennes limites, & de fortifier les nouvelles, en sorte que l'état ait des frontieres sur lesquelles, ou en-avant desquelles ses armées puissent faire la guerre avec avantage, & que toutes les dépenses relatives à la construction & à l'entretien des places, soient appliquées avec combinaison & avec fruit; ce seroit enfin d'abandonner l'entretien de toutes les autres places, ou peut-être de les faire raser, parce que ce grand nombre de forteresses, la plupart trop petites, mal situées, à demi-dégradées, est ruineux, inutile & contraire aux bons & véritables principes de la guerre, & parce qu'en cas de guerre on peut suppléer avantageusement à cette espece de places, par des postes retranchés relativement à l'objet du moment.

Mais, pour exécuter avec fruit un si grand changement, il faut auparavant avoir perfectionné toutes les parties de notre constitution militaire: il faut avoir des troupes à l'épreuve & manœuvrieres, des généraux qui sachent les conduire; & qui osant s'écarter de la routine établie, adoptent pour ainsi dire, un nouveau genre de guerre. Il faut des troupes infatigables, accoutumées aux

travaux, & qui puissent au besoin & promptement créer les places mobiles dont j'ai parlé, comme les Légions Romaines construisoient les *castrums* qu'elles employoient au même usage : il faut exercer ces troupes à la construction & à la défense de ces postes, avoir sur cet objet des écoles continuelles & bien dirigées : il faut enfin former les bras & le courage des soldats, la tête & les préjugés des Officiers ; car les troupes étant une fois parvenues à ce point de perfection, avec de la terre & des hommes, on fait aisément des postes qui remplissent l'objet des places.

Feu M. le maréchal de Broglie avoit prouvé cette vérité à Prague. Dix-huit ans après, ses descendans ont renouvellé son exemple à Cassel & à Gottingen. Gottingen n'avoit qu'une enceinte en terre, dégradée & susceptible d'insulte presque par-tout. En un mois, il fut mis en état de défense, approvisionné & abandonné à ses propres forces. Les ennemis s'approcherent, & furent étonnés de voir une place menaçante où ils ne s'attendoient qu'à trouver un poste insultable. A Cassel, M. le Comte de Broglie créa une partie de ses dehors pendant le siege. Il en créa quelques-uns sous le feu de l'ennemi. Il élevoit travail contre travail, terre contre terre. Qu'on suive l'histoire en un mot, ce sont ces places du moment, si je peux m'exprimer ainsi, qui ont soutenu les sieges les plus vigoureux, c'est qu'un commandant qui sait réparer une mauvaise enceinte, imaginer des obstacles, les faire naître, les avancer, pour ainsi dire, sur les pas de l'assiegeant, a ordinairement dans la défense de ses travaux, l'intelligence, le sang-froid & l'opiniâtreté d'exécution.

Ayant osé avancer mes opinions sur le véritable usage qu'on devroit faire des fortifica-

tions, je peux, bien à propos du corps qui les dirige, oser dire que, dans cette révolution de systêmes, il y auroit une autre constitution à lui donner, une constitution qui le rapprocheroit davantage des troupes & de la connoissance de toutes les autres parties de la guerre; qui lui donneroit même sur l'art qu'il cultive, des écoles plus instructives & plus militaires; qui enfin détruisant beaucoup de préjugés, suite de la constitution actuelle & de la maniere dont on le fait servir, le rendroit propre à plus & de plus grands objets.

Ce chapitre excede les bornes que je m'étois prescrites. Mais peut-on s'arracher à des idées commencées? Peut-on s'arrêter dans l'exposition des vérités qu'on croit découvrir? Cette partie étoit d'autant plus intéressante qu'elle étoit neuve à traiter, & que la plupart des erreurs que j'ai cherché à y combattre, sont accréditées par le temps & revêtues de quelques apparences de lumieres.

CHAPITRE XVII.

Rapport de la connoissance des terreins avec la Tactique.

A EN juger par tous les détails militaires qui nous restent des anciens, la science de la reconnoissance des terreins devoit être pour eux bien moins importante que pour nous. Leurs ordres de bataille, plus profonds & plus racourcis que les nôtres, n'avoient pas besoin de position d'un grand développement. A peine voit-on même que le choix de ces positions les occupât. Dans le récit de toutes les batailles de

l'antiquité, on ne voit aucun détail topographique. Il semble que leurs combats se donnoient toujours dans les plaines, & que les armées recherchoient cette espece de terrein, par préférence. C'est qu'alors toute la ressource des troupes étoit dans les manœuvres. Une arme appuyoit l'autre. C'étoit ordinairement la cavalerie qui formoit les aîles. A Pharsale César sut disposer son armée en échelon oblique, & ce fut là ce qui lui valut le gain de la bataille. Rarement voit-on dans l'histoire qu'il soit question d'une aîle qui ait cherché protection dans la nature du terrein. Pour des affaires de postes, il n'en est certainement jamais fait mention : l'espece des armes & de la tactique des anciens ne les y rendoit pas propres. La phalange n'avoit de force que dans les plaines. Une légion Romaine avoit toute sa confiance en elle-même. Tant que l'infanterie fut brave & bien armée, tant que les machines de guerre ne se multiplierent pas, tant qu'on se battit corps à corps; il en fut ainsi; mais lorsque les légions dégénérerent, lorsqu'elles quitterent les armes défensives, lorsqu'elles devinrent timides & tremblantes dans les plaines, lorsque les catapultes & les balistes se multiplierent dans les armées, comme les canons se multiplient aujourd'hui dans les nôtres, on commença à avoir recours aux ressources du terrein, on chercha les hauteurs, on espéra augmenter par elles l'effet des machines de jet, on tâcha de mettre des obstacles entre l'ennemi & soi. Dans les guerres d'Arien contre les Alanes, on voit les détails de la disposition d'une bataille, qui rapprochent beaucoup ce temps-là des nôtres.

Presqu'indifférent sur les ressources que les pays coupés pouvoient offrir à leurs ordres de bataille, les anciens paroissoient encore bien

moins occupés des connoiſſances topographiques, dans la conduite journaliere de leurs opérations. Juſqu'à la ſeconde guerre punique, on ne voit nulle part la tactique Romaine avoir quelque relation avec le terrein. Fabius fut le premier qui commença à mettre à profit la nature du pays, pour s'oppoſer aux ſuccès d'Annibal. Ses imprudens prédéceſſeurs s'étoient fait battre dans les plaines ; il ſentit qu'il étoit trop inférieur en tactique à ſon adverſaire : pour s'y compromettre, il chercha les hauteurs, prit des poſitions, fit une guerre de mouvement, évita les combats. Sa conduite ſauva Rome, & elle y trouva des cenſeurs ; tant les principes de cette belle campagne étoient inconnus aux Romains accoutumés à combattre plutôt qu'à manœuvrer.

L'hiſtoire nous fait voir Céſar occupé quelquefois de la nature du pays, dans le choix de ſes camps ; mais le peu de détails topographiques, dans lequel Céſar entre lui-même dans ſes mémoires, ſemble prouver que ces détails n'étoient pas regardés comme bien importans alors. Ils le furent encore bien moins dans ces temps d'ignorance & de barbarie, qui ſuccéderent aux beaux jours de l'empire ; toutes les parties de l'art militaire dégénérerent à la fois ; les campagnes ne furent plus que des incurſions ; & le haſard, ou le courage, décida ſeul des combats.

Quand les armes à feu eurent acquis quelque perfection, le terrein dut commencer néceſſairement à prendre de l'influence ſur les opérations de la guerre. L'infanterie chercha les pays coupés ; elle occupa par préférence les villages, les bois, les hauteurs. Ces points devinrent des poſtes & des appuis intéreſſans à ſe procurer : ils entrerent par conſéquent dans les combinaiſons

de la caſtramétation & de la tactique. Ce fut, ſans doute, une nouvelle reſſource pour le génie, & un pas de plus vers la perfection de l'art ; mais, comme preſque par-tout l'abus ſuit la vérité, peu à peu cette influence des terreins ſur les operations eſt devenue trop abſolue. La ſcience du mouvement des troupes a été négligée : on a cru qu'il étoit inutile de manœuvrer, que toute la ſcience de la guerre conſiſtoit à choiſir des poſitions avantageuſes. De-là ſe ſont élevés tant d'officiers topographes, réels ou prétendus, qui rempliſſent les états-majors de l'armée, & les cabinets des Miniſtres ; officiers qui, pour la plupart, n'ont aucune connoiſſance de la tactique, aucune habitude de manier les troupes, qui regardent même cette connoiſſance & cette habitude au-deſſous d'eux. Cette manie de topographie, cette prévention outrée des états-majors d'armée en faveur des détails dont ils ſont chargés, étoient faites pour s'accréditer en France, plutôt qu'ailleurs ; parce que tous les officiers y ſont portés à raiſonner, & à ſe croire relevés par des fonctions qui, revêtues de quelques apparences d'importance, initient aux myſtères des opérations.

Sans doute la ſcience de la reconnoiſſance des terreins eſt importante, il faut qu'elle ſoit cultivée, & que ſes réſultats entrent dans les combinaiſons journalieres de la guerre ; mais il faut qu'elle ne ſoit regardée que comme une branche de la tactique qui eſt, je le répéte, la ſcience mere. Il faut donc que les officiers de l'état-major de l'armée ſoient tacticiens ; il faut qu'ils ſachent diſpoſer & manier les troupes ; il faut que dans leurs ſupputations, ils n'oublient pas que les troupes défendent encore plus les poſitions, qu'elles ne ſont défendues par elles ; que le terrein n'eſt jamais que l'acceſſoire, & que l'arme eſt toujours

le principal ; il faut enfin qu'ils n'aient point la prétention aveugle de croire que toute la ſcience de la guerre & la ſublimité du métier réſident dans leur travail de cabinet.

Pour que cela fût ainſi, comment faudroit-il choiſir les officiers de l'état-major? Ce devroit être parmi des hommes qui euſſent l'habitude des détails & des mouvemens de toutes les armes ; parmi les officiers majors, ou ſuperieurs des corps, parmi ceux d'entre eux qui ont le plus d'intelligence, le plus d'activité, le plus de ſagacité & de juſteſſe dans le coup-d'œil. Comme enſuite c'eſt un talent que de bien reconnoître un pays, & que ce talent eſt fondé ſur une théorie dont il eſt important d'acquérir la pratique, ces officiers formeroient, en temps de paix comme en temps de guerre, un corps d'état-major permanent. Ce corps ſeroit ſous la direction d'un officier-général qui, lui-même, joindroit aux talens les plus décidés pour la grande partie de la guerre, la ſcience & l'habitude de remuer toutes les armes qui entrent dans la compoſition d'une armée ; qui par conſéquent ne regarderoit pas la tactique comme une ſcience minutieuſe & ſubalterne, ſous la direction d'un officier général, en un mot ; car la dénomination de ce grade, qui trop ſouvent ne tient preſque rien de ce qu'elle promet, ſignifie un homme qui, par ſon étude & ſon expérience, a embraſſé toutes les parties de la guerre, & qui connoît l'analogie qu'elles doivent toutes avoir entr'elles.

Où ſe tiendroient les écoles d'inſtructions de cet état-major ? Ce ſeroit au milieu des troupes, dans les grandes garniſons, dans les camps de paix. Là, plus de ſupputations idéales, & que la pratique ne peut pas éclairer ; là, les grandes opérations de la guerre, comme marches, ordres de

bataille, seroient mises à exécution & combinées avec le terrein; là conséquemment la tactique seroit enseignée, c'est-à-dire, la tactique, telle que je l'ai définie : *La science de toutes les parties de la guerre*; là, les officiers d'état-major acquerroient de plus en plus l'habitude de manier les troupes, se fortifieroient le coup-d'œil contre les illusions que produit la multitude, contre les différences d'un terrein nud, ou couvert de troupes; là, enfin, ces officiers se familiariseroient de plus en plus avec les troupes, au lieu de tendre à s'en séparer, au lieu de les regarder comme des ressorts purement méchaniques, ainsi qu'ils le sont aujourd'hui.

Qu'on compare une telle école d'état-major, à celle que, depuis la paix, nous tentons de former. Dans cette derniere, ce sont quelques officiers, dont la plupart ignorent & dédaignent les premiers élémens de la tactique, qu'on envoie faire des reconnoissances sur les frontieres; ceux dans lesquels on a le plus de confiance, ont la permission de joindre aux rapports qu'ils font de ces reconnoissances, des mémoires militaires, des systêmes d'opérations offensives ou défensives; les autres sont des jeunes officiers désignés sous le nom d'éleves. A ces derniers on ne demande que des mémoires purement topographiques, c'est-à-dire, le travail d'un ingénieur géographe. Cependant les uns & les autres perdent de vue les troupes. " Que faire avec des troupes? (disent les uns, & ceux-là sont les plus éclairés.) Nous sommes exclus par état de les commander, elles sont absorbées dans les détails, on semble ne pas imaginer que nos opérations puissent avoir rien de commun avec elles. Qu'est-ce que la tactique? (disent les autres, & c'est le plus grand nombre.) C'est

„ une ſcience futile, & aux détails de laquelle „ nous ſommes bienheureux d'être ſouſtraits. „ Qu'importe toute cette diſcipline, toutes ces „ évolutions? C'eſt dans nos reconnoiſſances, „ dans nos marches, dans le choix de nos poſi- „ tions, qu'eſt le ſublime & l'important du mé- „ tier. " Et ainſi raiſonnant, ils vont deſſinant, dreſſant des itinéraires, faiſant mouvoir leurs armées imaginaires, & ſouvent ne voyant pas un ſoldat de toute l'année. Que réſultera-t-il de-là? C'eſt qu'à la premiere guerre, ſi les généraux ſont forcés d'employer indifféremment tous les membres de cette école, les affaires s'en trouveront mal; que, s'ils en laiſſent la plus grande partie, pour ſe choiſir des officiers d'état major eux-mêmes, ceux qu'ils ſe choiſiront ne vaudront pas mieux, ou, quand même ils auroient les qualités néceſſaires pour réuſſir, ils ſeront du moins inexperts, ou rouillés, ſur les détails dont ils les chargeront.

Il y a certainement une théorie & des principes pour reconnoître un pays, pour en démêler les détails, les ſaiſir, & les calquer dans ſa mémoire. En étudiant la direction des chemins & le cours des eaux, on ſe fait d'un pays une idée plus nette & plus militaire. Aux points où un officier ſe portera, en entrant dans un pays qui lui ſera inconnu, pour en mieux ſaiſir l'aſpect, aux points de repaire & de ſignalement qu'il ſe choiſira, aux triangles & aux rayons que ſon œil projettera, il ſera facile de juger s'il a, ou non, le talent de reconnoître. Dans les pays montagneux particuliérement, c'eſt un art que de bien démêler les chaînes principales d'avec les ſommités, ou contreforts qui en dérivent; les points où naiſſent & coulent les eaux, les entrées des gorges; l'eſpece des pendans, la profondeur des

vallons, les diſtances des lieux. Il exiſte, à cet égard, une théorie excellente, créée par M. de Bourcet, dont le militaire doit deſirer la publication.

Mais le grand moyen pour devenir habile dans la ſcience de reconnoître les terreins, c'eſt la pratique journaliere; c'eſt, dans ſa jeuneſſe, de voyager, de chaſſer, de ſe promener ſouvent militairement. Ainſi faiſoit Philopæmen: Polibe le cite. Ainſi feront tous les officiers qui voudront s'élever aux grandes parties de la guerre. Car, dans quelqu'arme qu'on ſerve, la ſcience du coup-d'œil eſt de la plus grande importance. Dans ma tactique élémentaire, j'ai propoſé, à cet égard, des écoles pour les officiers. De ces écoles ſortiroient de bons officiers-majors; & de ces officiers-majors d'excellens ſujets pour les états-majors des armées.

Lorſqu'on a le coup-d'œil formé, lorſqu'on ſait juger parfaitement un terrein, meſurer les diſtances jugées ſous différens aſpects; lorſqu'on s'eſt affermi la vue contre les illuſions ſans nombre que peuvent produire la différence des terreins, la quantité & la complication de troupes de différentes armes, vues, ſous différens aſpects; les manœuvres de ces troupes, les ruſes de tactique dont elles ſe ſervent, ſi elles ſont habilement maniées; l'horiſon plus ou moins ſerein, & mille autres cauſes accidentelles ou locales: il s'agit d'apprendre à voir un pays militairement, c'eſt-à-dire, à démêler promptement & sûrement quelle influence ce pays peut avoir ſur les opérations militaires; quelle poſition il offre, dans tel ou tel cas, à l'armée ou au corps de troupes dont on ſuppute les mouvemens; quels y ſeroient les débouchés & l'enſemble d'une marche ſur tel ou tel point; enfin les rapports généraux & de dé-

tails que cette maſſe de pays pourroit avoir avec les armées qui y agiroient. Mais ce talent-là peut s'augmenter, & non s'acquérir, par l'habitude; il eſt un préſent de la nature, & l'inſtinct du génie. Car ſuppoſons un homme qui ſera excellent topographe, qui démêlera & embraſſera bien, de l'œil & de l'imagination, l'enſemble d'un pays, abſtraction faite de troupes & de circonſtances: ſi cet homme n'eſt pas né homme de guerre; qu'on le tranſporte dans un terrein couvert de troupes; qu'il y ſoit obligé de combiner ſes connoiſſances locales avec des opérations militaires; qu'il ſoit chargé de déterminer un mouvement ou une poſition, relativement à telle ou telle circonſtance, il ſera embarraſſé, incertain, aveuglé; &, s'il ſe détermine enfin, il prendra le mauvais parti : à plus forte raiſon le prendra-t-il, s'il faut, comme il arrive ſouvent à la guerre, que ſa détermination ſoit prompte, qu'elle s'élance comme ſon coup-d'œil, qu'elle ſoit priſe au milieu du tumulte & du danger, au milieu des inconvéniens qu'offrent tous les faux partis qui environnent ſouvent le ſeul qui eſt bon. C'eſt-là cette ſagacité de coup-d'œil & de jugement qui gagne les batailles, & que la nature ne donne, dans l'eſpace d'un ſiecle, qu'à quelques hommes privilégiés.

La ſcience d'un coup d'œil & la connoiſſance des terreins étant intimement liées avec la tactique, on voit combien de fauſſes & d'inutiles lumieres donneront les écoles d'état-major, qui ne ſeront pas conſtituées d'après ce principe fondamental. Je vais le faire ſentir encore davantage. Il s'agit de choiſir une poſition pour une armée. Si celui qui la détermine, n'eſt pas tacticien, comment ſaura-t-il combiner, relativement à la force de cette armée, l'étendue que cette poſition de-

vra avoir ? Comment aura-t-il égard, dans le choix de cette position, à l'espece d'arme dans laquelle l'armée est la plus forte ou la plus foible; à l'espece d'ordre de bataille dans lequel il peut être le plus avantageux de l'occuper? Faute de cette combinaison, on prend des positions bonnes en elles-mêmes, mais qui se trouvent défectueuses, relativement au nombre & à l'espece de troupes qui les garnissent. On prend des positions dont le front est redoutable, & où l'armée ne peut pas manœuvrer, faute de fond. On en prend d'autres qui sont formidables de toutes parts, mais dans lesquelles l'armée, réduite à la défensive, perd l'avantage de pouvoir manœuvrer, & profiter des fautes de l'ennemi. On en prend enfin que, par un mouvement qu'on n'a pu prévoir, l'ennemi parvient, ou à tourner, ou à percer, ou à faire abandonner, sans qu'on ait le pouvoir de lui résister.

Mais après qu'une position est déterminée, après même qu'elle est reconnue avantageuse; soit relativement aux vues d'offensive & de défensive, soit par rapport au nombre & à l'espece des troupes qui doivent l'occuper, il reste une maniere d'y disposer les différentes armes, dans laquelle il faut encore que la tactique soit combinée avec la connoissance du terrein. Ce mêlange de combinaisons est un art qui a aussi ses principes. Soit, par exemple une lisiere de hauteurs, déterminée pour être le front de la position que l'armée doit occuper. Si, suivant la routine ordinaire, on y ordonne la disposition des troupes, étant sur le terrein même, & en parcourant le front de la position, on court risque de ne pas distribuer les armes dans les emplacemens qui peuvent leur être le plus avantageux, & de ne pas tirer de la position tout le parti dont elle est susceptible. En se

portant, au contraire, en-avant de la position, & aux points par où l'ennemi pourroit arriver sur elle, on en découvrira plus parfaitement l'ensemble & les détails : on verra d'abord le terrein qui est en-avant d'elle, l'aspect qu'elle présente à l'ennemi, la disposition d'offensive qu'elle peut lui indiquer. Se supposant ensuite à la place de l'ennemi, on cherchera quels sont les moyens par lesquels il pourroit attaquer cette position ; &, partant de là, quels sont les contre-moyens qu'on pourra lui opposer. En voyant la position de face, on jugera mieux l'emplacement qu'il faut y donner à chaque espece d'armes ; les saillans avantageux à occuper par des batteries ; l'effet que le feu de ces batteries doit faire sur les débouchés par où peut arriver l'ennemi, le point des hauteurs le plus convenable à occuper, pour que le feu de l'infanterie ne soit pas trop plongeant ; les rideaux derriere lesquels on peut mettre une partie de ses troupes à l'abri du feu des batteries de l'ennemi, ou faire illusion à l'ennemi sur le nombre de ses forces, & sur la véritable disposition qu'on lui oppose.

La science de la reconnoissance des terreins, combinée avec la tactique, pourroit être comme l'on voit, le sujet d'un ouvrage intéressant ; & il naîtroit, sans doute d'une école d'état-major, constituée sur le plan que je propose. Sur cette branche de l'art militaire, comme sur tant d'autres, il n'y a rien de réduit en principes ; l'on croit que cela est inutile : d'une part, parce que le talent de connoître un pays est, dit-on, un don inné, & que, sur les choses de génie, il n'y a point de préceptes à poser : de l'autre, parce qu'à peine croit-on que la tactique soit une science, & encore moins qu'elle ait une liaison indispensable avec la connoissance des terreins.

En

En supposant que les officiers-majors devinssent tacticiens, j'admets, à plus forte raison, que les généraux le seroient, & alors les armées seroient plus manœuvrieres : quand je dis les armées, j'entends des armées en masse, & non morcelées par corps & par détachemens. Elles sauroient exécuter des marches à portée de l'ennemi, prendre des ordres de bataille, & gagner des batailles par manœuvres. A mesure qu'on feroit davantage la guerre de mouvement, on s'écarteroit de la routine actuelle ; on reviendroit aux armées moins nombreuses & moins surchargées d'embarras ; on rechercheroit moins ce qu'on appelle *des positions* : car les positions ne doivent jamais être que la derniere ressource d'une armée manœuvriere & bien commandée. Quand une armée sait manœuvrer, & qu'elle veut combattre, il est peu de positions qu'elle ne puisse attaquer de revers, ou faire abandonner à l'ennemi. Les positions en un mot, ne sont bonnes à prendre que quand on a des raisons pour ne pas chercher à agir, ou qu'elles sont de telle nature qu'elles réduisent l'ennemi à les attaquer avec désavantage, ou à manquer ses opérations. Ceci mérite d'être développé avec plus de détail.

Qu'est-ce en effet qu'une bonne position? C'est un vaste développement de terrein, dont le front & les flancs fournissent des emplacemens avantageux à l'armée qui doit les occuper, & présentent à l'ennemi, qui voudroit l'en déposter, des obstacles difficiles à vaincre. Mais que fera cette position, quelque bonne qu'elle soit à un ennemi habile & manœuvrier? Ne peut-elle pas être tournée de loin, si ce n'est de près ? Et alors l'armée, qui l'occupe, n'est-elle pas obligée de l'abandonner? Cette position, formidable par-devant, l'est-elle par-derriere? Et attaquée

par ce dernier côté, ne peut-elle pas devenir désavantageuse ? Il est rare que la nature présente de ces positions à double front, dans lesquelles une armée puisse être également bien postée sur l'une ou sur l'autre face. Telle est même la routine des idées reçues, que comme on n'a pas encore vu d'armée attaquée par-derriere, on ne songe pas que cela puisse être. Rien n'est cependant plus possible.

Supposons d'un côté, une armée surchargée d'embarras, mal habile à manœuvrer, telle enfin que sont les nôtres ; & , de l'autre, une armée bien constituée, manœuvriere, commandée par un général qui ait médité toutes les ressources de la tactique. L'une cherchera des positions, y mettra toute sa confiance ; se remuera difficilement & avec lenteur ; sera enchaînée par ses méthodes de subsistance, se croira perdue, si elle n'a pas toujours ses établissemens bien exactement derriere elle. L'autre sera légere & maniable, capable de mouvemens hardis, de marches rapides & forcées : elle sera toujours sur l'offensive, ne s'enfermera presque jamais dans des positions, & méprisera celles qu'on voudroit lui opposer. L'ennemi croira-t-il l'arrêter par une de ces positions prétendues inexpugnables ? Elle saura lui dérober un mouvement, ou même, sans le lui dérober, se porter, à sa vue, sur son flanc ou derriere lui. Pour exécuter ce mouvement, elle portera, s'il le faut, des vivres pour huit jours, & se passera de ses établissemens. Que fera l'ennemi, étonné de ce genre de guerre nouveau ? Attendra-t-il qu'une armée habile à se remuer, à fondre rapidement sur la partie foible d'une disposition, à passer, en un moment, de l'ordre de marche à l'ordre de combat, se trouve en mesure d'attaquer le flanc ou le derriere de sa position ?

Cette inaction lui deviendroit funeste. Changera-t-il de position ? Alors il perdra les avantages de terrein sur lesquels il avoit compté, & il sera obligé de recevoir la bataille où il pourra. Peut-être son mouvement lourd & lent donnera-t-il prise sur lui : il sera embarrassé de ses attirails & de ses moyens de subsistance ; il craindra d'être séparé de ses établissemens, dont il ne saura se passer, parce qu'il aura contracté l'habitude d'y être assujetti, & parce que ses troupes, plus nombreuses que celles de l'autre armée, seront, indépendamment de cela, moins sobres & moins patientes.

Enfin je dis qu'une armée, bien constituée & bien commandée, ne doit jamais trouver devant elle de position qui l'arrête, ou qui la force d'y attaquer avec désavantage l'armée qui y est établie ; à moins que ce ne soit une de ces positions rares, qui, touchant à l'objet qu'elles veulent couvrir, ne laissent la ressource de manœuvrer, ni sur leur derriere, ni sur leur flanc. Telle étoit cette position si habilement choisie par M. le Maréchal de Broglie en-avant de Francfort, & si glorieusement justifiée par le gain de la bataille qui s'y donna. Telles sont en général celles qu'une armée peut prendre à la tête d'un débouché unique qu'elle veut défendre, ou en-avant, ou très à portée d'une place dont il faudroit nécessairement que l'ennemi fît le siege. Je dis que, dans tout autre cas, les positions sont méprisables ; qu'il est facile d'obliger l'ennemi à en sortir ; &, s'il s'obstine à y rester, de l'y attaquer avec avantage. On n'a qu'à se porter sur son flanc ou derriere lui ; on n'a qu'à l'attaquer par tout autre côté que par le front de sa position, qui est celui où il prémédite sa disposition de défense, & où le terrein lui est avantageux. Je dis

qu'un général, qui secouera, à cet égard, les préjugés établis, embarrassera son ennemi, l'étonnera, ne le laissera respirer nulle part, le forcera à combattre ou à reculer toujours devant lui. Mais à un tel général, il faudroit une armée constituée différemment des nôtres ; une armée qui, ayant été exercée & formée par lui, fût préparée à l'espece toute nouvelle d'opérations qu'il lui feroit exécuter.

J'ai déja jetté, dans le cours de cet ouvrage, quelques idées sur cet important sujet : j'y reviens encore, parce que j'ose imaginer qu'il y a une maniere de conduire les armées, plus avantageuse, plus décisive, plus faite pour procurer de grands succès, que celle que nous avons employée jusqu'à présent. Le roi de Prusse est le seul général qui ait eu quelquefois cette maniere, & elle a fait sa gloire.

CHAPITRE XVIII.

Rapport de la science des subsistances avec la guerre, & particuliérement avec la guerre de campagne. Examen de la maniere dont nous faisons subsister nos armées.

C'EST une branche importante de la vaste science de la guerre, que l'art de pourvoir à la subsistance des armées. Cet art, comme tous les autres, a eu ses révolutions ; il a, suivant les temps, varié dans ses détails & dans ses principes.

Je vais faire ici l'examen intéressant de ce qu'il a été dans les principaux âges de l'antiquité, & de ce qu'il est dans le nôtre.

On ne voit pas dans l'histoire, mais il en ...

de concevoir, comment pouvoient & devoient subsister ces petites armées des républiques grecques, faisant la guerre à quelques lieues de leur territoire ; & quelle espece de guerre ! Des incursions de quelques jours faites pendant la saison des récoltes, & terminées ordinairement par une bataille, à la suite de laquelle les deux partis alloient réparer leurs pertes & cultiver leurs champs.

L'histoire nous laisse également sans lumieres, & il est plus difficile d'y suppléer sur la maniere dont subsisterent ces armées, quand l'ambition des états de la Grece, augmentée avec leur puissance, les fit plus nombreuses, & les porta à la conquête des isles voisines & de quelques parties de la côte d'Asie. On voit seulement qu'alors le soldat, qui combattoit auparavant gratuitement, eut une solde réglée. L'histoire dit que cette solde étoit toute en argent, & elle en marque le montant. Le soldat étoit-il chargé ensuite, au moyen de cette paie, de pourvoir à sa nourriture? Comment y pourvoyoit-il ? L'armée formoit-elle des magasins. Voilà ce que nous ignorons. Je pourrois donner des conjectures sur tous ces objets ; mais il est inutile de hasarder des conjectures où manquent les lumieres.

On sait bien moins encore comment subsistoient ces multitudes presque fabuleuses avec lesquelles les rois de Perse tenterent d'envahir la Grece. Elles étoient si nombreuses, elles traînoient à leur suite une si grande quantité d'attirails & de bêtes de charge, qu'elles mettoient à sec, dit l'hiperbolique Hérodote, les rivieres auprès desquelles elles séjournoient ; & que la disette & la peste s'établissoient après elles dans le pays où elles avoient passé. On peut conclure de-là que ces armées vivoient, au hasard. & sans méthode, des moyens que

leur offroit le pays ; & ce qui le confirme, c'eſt que leurs expéditions n'étoient que des incurſions. Ces inondations armées avoient le cours des torrens & s'écouloient comme eux.

Au reſte, ce n'eſt pas le cas de regretter que l'hiſtoire ne nous diſe point comment ces armées de barbares ſubſiſtoient dans leurs expéditions ; elles y périſſoient, comme dans les combats qu'elles donnoient, victimes de leur immenſité & de leur ignorance. Mais on doit regretter, en revanche, de n'avoir pas plus de détail ſur les procédés de ſubſiſtance employés par des conquérans heureux & habiles, tels que Cyrus, Alexandre, Annibal. L'hiſtoire ne nous en tranſmet aucun. Nulle part ſeulement nous ne voyons leurs armées arrêtées par des formations de magaſins, & par des calculs de ſubſiſtance. Sans doute elles vivoient dans les pays où elles faiſoient la guerre, & des denrées de ce pays ; ſans doute elles étoient ſobres & endurcies ; ſans doute auſſi avoient-elles des combinaiſons de ſubſiſtance moins compliquées, moins timides, moins financieres que les nôtres. Qu'on ſonge aux expéditions de ces armées ; qu'on voie Alexandre partant de la Macédoine pour aller conquérir l'Aſie ; qu'on ſuive Annibal partant d'Eſpagne pour aller porter la guerre à Rome, paſſant les Pyrenées, traverſant les Gaules, ayant à chaque pas des peuples inconnus à ſe concilier ou à combattre, s'ouvrant enſuite un chemin à travers les Alpes, deſcendant en Italie, & s'y ſoutenant neuf ans victorieux, & ſans tirer aucun ſecours de Carthage. Qu'on mette ces campagnes-là en parallele avec les nôtres ; qu'on tranſporte ces vaſtes opérations ſur l'échelle actuelle de nos combinaiſons militaires, on ſera forcé de révo-

quer l'hiſtoire en doute, ou de convenir du retréciſſement de nos génies.

Les guerres des Romains ne nous inſtruiſent pas beaucoup davantage ſur les détails de la ſcience des ſubſiſtances chez les anciens. On conçoit qu'ils durent être ſimples & faciles, tant que les armées romaines eurent affaire aux peuples du *Latium*. Mais quels ils furent, quand Rome entreprit des guerres étrangeres & lointaines, voilà ce qu'aucun hiſtorien ne nous apprend. Quelques traits, épars çà & là, forment là-deſſus toutes nos lumieres. Il eſt quelquefois mention dans Tite-Live, des diſtributions de vinaigre, de vin & de grains; on y voit des légions qu'on vouloit punir, condamnées au pain d'orge; preuve, ſans doute, qu'il s'en diſtribuoit d'une autre eſpece au reſte de l'armée. On lit dans Végece, que les préfets du camp, ce qui étoit un office purement militaire, étoient chargés du détail des ſubſiſtances. On y lit que les centuries romaines avoient des moulins à bras, qu'on leur diſtribuoit du grain en nature. Ailleurs, il eſt dit que, dans les expéditions, chaque ſoldat portoit ſa portion de farine pour quinze jours, & qu'enſuite arrivé au camp, il faiſoit, avec cette farine détrempée, une maniere de gâteau qui ſervoit à ſa ſubſiſtance. Cet uſage de moulins à bras & des diſtributions de grain ou de farine aux troupes, a été propoſé pluſieurs fois de notre temps, & traité de chimere. Un exemple inſtructif qu'on doit enfin recueillir de l'étude de la conſtitution des légions romaines, dans le temps de leur vigueur, & du réſultat de leurs opérations, c'eſt la tempérance, l'auſtérité, la patience infatigable qui en étoient la baſe. De telles troupes ſavoient s'accommoder à toute eſpece de nourriture, &, au beſoin, endurer la faim & la ſoif. Auſſi nulle part, dans

l'hiſtoire du bel âge militaire de cette nation, on ne voit les opérations arrêtées par des calculs de ſubſiſtance. Dans nos hiſtoires modernes, on verra, à chaque pas, les combinaiſons de ſubſiſtance faire ſéjourner les armées, & commander aux généraux.

Une autre vérité importante qu'on peut retirer de l'étude des guerres romaines, vérité dont le réſultat contrarie bien nos ſyſtêmes de ſubſiſtance actuels, c'eſt que les armées vivoient dans le pays, & aux dépens du pays. *Il faut que la guerre nourriſſe la guerre*, diſoit Caton dans le Sénat; & cette maxime de Caton étoit, chez les Romains, une maxime d'état. Dès qu'une armée avoit mis le pied chez l'ennemi, c'étoit au général qui la commandoit à la faire ſubſiſter, & celui-là avoit le plus utilement ſervi la république qui, en faiſant la campagne la plus glorieuſe, avoit le mieux entretenu ſon armée, & rapporté, après la campagne, plus d'argent au tréſor public. De-là la ſolution de cet état de guerre preſque continuel, au milieu duquel fleuriſſoit la république. Elle recevoit de la guerre accroiſſement & richeſſe, comme nos états d'aujourd'hui, par la conſtitution déſordonnée de leurs ſyſtêmes militaires, en reçoivent affoibliſſement & miſere. Scipion portoit la guerre en Afrique; & bien loin d'épuiſer Rome pour nourrir ſon armée, les greniers de Rome ſe rempliſſoient des bleds d'Afrique. Céſar alloit conquérir les Gaules, & Rome n'entendoit plus parler de lui que par le bruit de ſes victoires. Non-ſeulement ſon armée n'étoit point à charge à l'état, mais il enrichiſſoit cette armée, il faiſoit paſſer des fonds au tréſor public, il en réſervoit pour ſes vaſtes deſſeins; il embelliſſoit les Gaules après les avoir ſoumiſes; il y changeoit la face des vil-

les; il y construisoit des chemins qui sont encore aujourd'hui des monumens; avec l'or des Gaules, il préparoit des fers à la Germanie, à sa patrie elle-même; & les Gaules cependant aimoient sa domination. Nous n'avons pas l'art de conduire des guerres ainsi; mais revenons à celui qui fait l'objet de mes recherches.

J'ai eu tort de dire qu'il n'existe pas un morceau dans l'histoire où il y ait quelques détails suivis sur la maniere dont les Romains faisoient subsister leurs armées. J'en retrouve un : c'est le détail de la belle campagne de César en Afrique, contre les lieutenans de Pompée. Ce morceau précieux, mis au jour & restauré par Guichard, prouve combien leur science de subsistances étoit différente de la nôtre; combien elle étoit plus simple dans ses moyens, plus hardie dans ses combinaisons, & moins génante pour les opérations. César descend en Afrique avec quelques légions seulement; il s'y trouve sans vivres, sans magasins, sans places de guerre. Une tempête a dispersé & éloigné la plus grande partie de sa flotte. Les ennemis se rassemblent de toutes parts; il a contre lui les Numides infatigables, & bien autrement harcelans que nos troupes légeres actuelles. Il se retranche au bord de la mer; de-là, pied à pied, & conservant toujours sa communication avec ce premier entrepôt, il s'avance dans le pays, y établit des postes par échelons, s'empare de la ville d'*Adrumettum*, en fait un second entrepôt, y forme des magasins, puis, ayant reçu des renforts, abandonne sa premiere position, en prend une seconde plus offensive, fait des détachemens & des établissemens plus audacieux, & enfin, toujours harcelé & toujours vainqueur, se soutient, est joint par toutes ses forces, les déploie alors, bat les lieutenans de

Pompée, dissipe leur armée, pacifie l'Afrique, & termine ainsi la campagne la plus glorieuse & la plus périlleuse qu'il ait faite.

César descendoit avec une armée en Afrique, & il n'y portoit ni vivres, ni attirails : en cela il se conduisoit en grand homme & non en avanturier; il calculoit qu'il descendoit dans un pays abondant, peuplé, rempli de villes ouvertes ou foiblement fortifiées; que, dans de tels pays, une armée peu nombreuse & bien conduite trouve toujours à vivre, ne fût-ce que des denrées que la prudence fait tenir en réserve aux bouches qui l'habitent. Il calculoit qu'en faisant de longs préparatifs sur la côte d'Italie, il donnoit le temps à l'Afrique de se rassembler, & de venir lui disputer le débarquement; que les dispositions lointaines veulent être imprévues, hardies, rapides; & que, lorsqu'aux yeux du vulgaire elles paroissent hasardées, l'homme de génie qui les dirige, les soutient pour les plus certaines. J'aurai occasion de revenir sur cela par la suite.

Ces temps de décadence qui minerent l'empire romain, & les siecles de barbarie qui suivirent sa chûte, n'offrent rien d'instructif sur aucune branche de la guerre. Jusqu'à l'époque de Nassau & de Gustave, les armées se battirent sans combinaison, & subsisterent à-peu-près de même. Les campagnes étoient des especes d'incursions. On se répandoit dans le pays; on marchoit par corps, & en cantonnant. Si l'on se rassembloit, c'étoit pour quelques jours seulement, & afin de livrer le combat. Le pays subvenoit, comme il pouvoit, à la subsistance des gens de guerre, & il n'y pouvoit pas fournir long-temps, à cause de l'extrême indiscipline qui regnoit parmi eux.

Sous Nassau & sous Gustave, un nouvel ordre

naquit dans les armées; les troupes apprirent à camper, à marcher, à combattre. Avec l'austere discipline que ces grands hommes établirent, il fallut d'autres procédés de subsistances. Les armées, rassemblées dans des camps, eurent besoin de magasins. Gustave faisoit faire des distributions journalieres de pain & de viande à ses soldats. Dans les opérations forcées, elles savoient vivre plus sobrement. Il les avoit élevées à se nourrir de tout, & à jeûner sans murmure. Cet esprit subsista encore long-temps après lui dans les troupes Suédoises. Les nouvelles méthodes de subsistances n'entravoient point les opérations de Gustave, & des généraux habiles qui lui succéderent. Alors les armées étoient peu nombreuses; elles ne traînoient pas à leur suite une énorme quantité d'artillerie & d'équipages. Le luxe n'avoit pas énervé les mœurs & augmenté les besoins. Avec ces petites armées on pouvoit faire de grandes conquêtes. Les généraux faisoient eux-mêmes l'office de munitionnaires. Le duc de Rohan, dans son *parfait Capitaine*, en détaille les fonctions. Il s'éleve contre quelques-uns qui avoient proposé de confier ces détails à des personnes non militaires; comme si, disoit-il, pourvoir à ce que l'armée vive, ne faisoit pas partie de l'art de la conduire.

Ce fut sous la fin du régne de Louis XIII & sous Louis XIV que, les armées françoises s'organisant avec plus de perfection, les subsistances commencerent à y être délivrées réguliérement aux troupes. Les détails des subsistances cesserent en même-temps d'être dans les mains des militaires. Si les généraux eurent la mal-adresse de s'estimer heureux d'en être débarrassés, les ministres les virent, sans doute avec plaisir, entrer dans leur département; parce que cela leur

assujettit, en quelque sorte, les opérations & les généraux.

Les subsistances de nos armées ont été depuis, tour-à-tour, administrées par entreprise & par régie. M. de Louvois fut le premier ministre qui commença à donner de l'extension & de l'importance à cette branche de détails, jusques-là regardée comme très-subalterne. Elle le devenoit moins en effet par le changement qui s'étoit fait dans le système de guerre, par l'augmentation prodigieuse des armées & de leurs attirails, par l'espece de la plupart des campagnes qui se passoient toutes en siege. J'ai dit ailleurs comment dès-lors il ne se fit presque plus, de part & d'autre, ce que j'appelle la guerre. La science parut consister à opposer place à place, magasin à magasin. L'amas des approvisionnemens, précaution sage quand elle a ses bornes, étoit dégénérée en manie chez M. de Louvois. Il en avoit sur toutes les frontieres. Il prétendoit par-là tenir dans sa main tous les moyens des opérations, & décider les plans de campagne. Il les décidoit en effet. Ses adulateurs l'appelloient le général des généraux. Je ne prétends pas dire que M. de Louvois n'eût du génie, qu'il n'ait rendu de grands services aux armes de Louis XIV; mais pour quelques succès passagers auxquels contribua, pendant sa vie, sa prépondérance de génie, & sa supériorité à manier le nouveau système de guerre, sur les cabinets des autres puissances, il occasionna par la suite de grands maux. Il trompa Louis XIV sur sa puissance réelle; il introduisit un genre de guerre désastreux pour la population & pour les finances; il augmenta les armées, les dépenses; &, n'ayant pas sur celà des moyens supérieurs au reste de l'Europe, il n'y gagna rien; il força seulement les autres princes à se liguer

contre Louis XIV, & à ruiner leurs états comme lui.

Après la mort de M. de Louvois, Louis XIV eut de mauvais ministres, & des généraux plus mauvais encore. Cependant la routine étoit prise & adoptée par toute l'Europe; il n'étoit plus possible d'y rien changer. Obligée de faire face par-tout, la France se trouva accablée sous une défensive malheureuse. Il est inoui, ce que les nouveaux systêmes de subsistances, introduits par M. de Louvois, couterent alors de millions au royaume. Il n'y avoit pas de bataille perdue, ou de ville prise, qui n'entraînât des pertes de magasins immenses. Les malheurs accessoires devenoient plus destructifs que le malheur principal. Hocstet fit perdre pour quarante millions de magasins établis, par échelons, depuis nos frontieres jusqu'au Danube. A Turin, on abandonna, devant la place, & dans le reste du Piémont, une quantité prodigieuse d'attirails & d'approvisionnemens. Chamillard avoit triplé les moyens, comptant assurer par-là des succès à la Feuillade, son gendre. A cela on ne peut pas objecter que ces magasins étoient formés aux dépens de l'ennemi; ils l'étoient aux frais de la France. Presque toute la partie de l'Allemagne, où nous faisions la guerre, étoit notre alliée; & les achats, qu'y faisoit le Roi, s'y payoient comptant. En Piémont, des ménagemens pour la duchesse de Bourgogne faisoient payer, sous main, les livraisons qu'on demandoit hautement au pays à titre de contributions. Le royaume étoit obéré de dettes; toutes les fournitures de subsistances se faisoient par entreprises; les marchés des entrepreneurs augmentoient toutes les campagnes. C'étoit l'usure qui vendoit les services à la nécessité.

Notre ſyſtême de ſubſiſtances ne s'eſt point amélioré depuis la guerre de 1700 ; il eſt devenu de plus en plus financier & ruineux. Le déſordre des finances & la routine ont toujours fait recourir aux entrepriſes. Rendons juſtice, au milieu de tout cela, à la compagnie qui, pendant les deux dernieres guerres, a été chargée de la fourniture du pain dans nos armées. Cette compagnie citoyenne a ſervi avec honneur ; elle a quelquefois perdu ſans murmurer, & n'a jamais gagné avec excès. J'ai ſuivi l'appurement de ſes comptes de la derniere guerre : ſon gain, proportionné à ſes avances, à l'incertitude du payement, aux non-valeurs des effets royaux qu'elle a rembourſées, n'a été qu'un gain légitime. Malheureuſement cette compagnie n'a pas été chargée de toutes les branches d'entrepriſes relatives aux troupes. Auſſi qu'on ſe rappelle particuliérement les horreurs de la campagne de 1757 ; le brigandage étoit au comble ; les hôpitaux étoient des charniers (1). Je m'arrête ; je ne veux pas ſouiller ma plume à faire le recenſement des crimes.

On ſemble encore mettre en problême aujourd'hui, s'il vaut mieux adminiſtrer la ſubſiſtance des armées par régie ou par entrepriſe. C'eſt être incertain ſi l'adminiſtration des pays d'état eſt plus avantageuſe que l'adminiſtration financiere, c'eſt mettre en doute s'il vaut mieux affermer ſon champ que de le cultiver ſoi-même.

Tout marché par entrepriſe fait néceſſairement ſuppoſer à la ſociété qui contracte (ou

---

(1) Ce ſeroit un ouvrage bien intéreſſant pour l'humanité, que celui qui traiteroit du meilleur plan d'adminiſtration pour les hôpitaux d'une armée, [illegible] de la meilleure police à obſerver.

cette ſociété eſt une compagnie de dupes) la convention tacite de gagner ſur le marché, & la ſûreté calculée de ce gain. Il ſe pourra que, par des malheurs extraordinaires, ſuivis de beaucoup de déſintéreſſement, la ſociété gagne peu ; mais pour cette chance unique, il y en a mille qui porteront le gain au-delà des eſpérances ſupputées. Toute entrepriſe, calculée & conduite par des gens de tête, doit donc leur proſpérer. Leurs gains ſeront moins conſidérables, en raiſon de ce qu'ils ſeront moins avides, plus honnêtes, plus exacts dans leurs fournitures, en raiſon de ce qu'ils ſe rapprocheront le plus des principes de la compagnie dont j'ai parlé ci-deſſus. Mais ſi ces aſſociations d'entrepreneurs ſont mal compoſées, alors les gains deviennent illicites & immenſes ; alors s'enſuivent les fournitures de mauvais aloi, les déprédations, les pertes ſuppoſées ou exagérées aux dépens du Roi, les faux procès-verbaux, *&c.* Alors accourent de toute part, attirés par l'appas de la fortune, le protégé, l'intriguant, l'uſurier ; ils ſe réuniſſent ils pénetrent dans les bureaux & dans les anti-chambres de la cour ; ils propoſent des parts, des intérêts : ils trouvent des appuis. Tant de gens ſont avides dans un ſiécle de luxe & d'intrigues ! Le miniſtre eſt ſéduit par l'offre d'un marché à plus bas prix, il conſent. Cette entrepriſe ſe ſous-ferme, paſſe en deux ou trois mains, & finit enfin par tomber dans celles d'un homme qui, pour ne pas ſe ruiner, pour ſuffire à toutes les rétributions qu'on lui a impoſées, eſt forcé de mal remplir le ſervice dont il eſt chargé.

Frappé de la vérité de ce qu'on vient d'expoſer, quand il n'y auroit pas d'autres raiſons qu'on donnera ci-après, un gouvernement éclairé devroit donc s'abſtenir de toute ſorte de marchés

par entrepriſe. Il le devroit, afin de faire, pour l'état, le profit que les entrepreneurs font pour eux-mêmes ; afin d'ôter à ſes alentours toute tentation de corruption ; afin d'éviter au public l'éclat de ces fortunes indécentes, élevées par la voie des entrepriſes ; afin d'empêcher la gangrene que l'exemple de ces fortunes apporte aux mœurs publiques. Un dilemme ſûr devroit être, à cet égard, la baſe de la conduite du gouvernement. Si la ſociété qui ſe propoſe pour une entrepriſe eſt compoſée de gens de probité & de lumieres, il n'y a qu'à l'établir adminiſtratrice de l'objet en queſtion pour le compte de l'état ; il n'y a qu'à encourager les membres par le juſte ſalaire de leur travail, par des diſtinctions flatteuſes, par les reſſources de l'honneur qui, bien employées, remuent plus les hommes de ce genre, que l'intérêt. Si la ſociété qui s'offre eſt compoſée de gens douteux & inconnus, il faut la rejetter ; il y a preſque toujours à perdre, avec des gens ſuſpects, & rarement à gagner avec des gens qui n'ont pas été mis à l'épreuve.

Mais, dira-t-on, il y a des maux inévitables. Toutes les nations de l'Europe font des marchés par entrepriſe pour différens objets de leur adminiſtration. Qu'on liſe les journaux du parlement d'Angleterre, on verra combien les ſubſiſtances de l'Armée du prince Ferdinand ont coûté aux Anglois, pendant la derniere guerre. Tout s'y faiſoit à prix d'or, & avec des déprédations inouies. Les Autrichiens avoient, la guerre derniere, des entrepreneurs. Le roi de Pruſſe lui-même a ſouvent eu recours à cette voie.

Mais que nous fait l'exemple de nos voiſins ? Quand ils font bien, imitons-les ; lorſqu'ils font mal, fermons les yeux ſur eux ; & cherchons le mieux où il peut être. On cite le [illegible] de Pruſſe : [illegible] d'abord

d'abord il est faux que ses vivres en général aient jamais été administrés par entreprise. C'étoit un directoire de guerre divisé en plusieurs commissariats, qui en avoit l'administration. A l'armée, c'étoit un de ces commissariats qui avoit la direction de la boulangerie. En Saxe, ses magasins étoient formés aux dépens du pays, & par les soins du pays même. Quand ses troupes y étoient en quartier, c'étoit le pays qui leur fournissoit les subsistances. Les états de consommation, visés par les généraux commandans les arrondissemens, & par le commissariat, étoient ensuite envoyés au grand directoire, établi à Torgau, ou à Leipsick, pour qu'on fît la déduction des denrées consommées sur la quantité des impositions demandées au pays. Au moyen de cette administration, point d'employés, point de fraix de magasins, point de déchets, point de non-valeurs; les magasins appartenoient au pays, tant qu'ils n'étoient pas consommés. Le roi de Prusse a eu quelquefois affaire à des entrepreneurs; mais je vais dire en quelle occasion. Il auroit été question de former, dans des circonstances extraordinaires & pressantes, un dépôt d'approvisionnemens, à Custrin, à Breslau ou ailleurs. Il auroit toléré qu'on donnât à un particulier, ou à une société, l'entreprise de cette fourniture. Ces sortes d'entreprises passageres pour des quantités déterminées, ne sont jamais ruineuses pour un gouvernement, & le roi de Prusse calculoit trop le prix des ressources pour s'ôter celle-là. Il faisoit des agiots considérables avec Ephraïm & d'autres Juifs; mais ces agiots étoient relatifs à des opérations de monnoies; il est d'ailleurs lui-même l'entrepreneur & le régisseur de toutes les fournitures ou dépenses qui

ont rapport à ſon militaire ; & c'eſt cette ſage méthode qui multiplie ſi univerſellement ſes reſſources. Je me ſuis engagé dans ce détail parce que l'exemple du roi de Pruſſe, cité mal-à-propos par les fauteurs des entrepriſes, étoit une autorité néceſſaire à détruire.

Mais pour régir les ſubſiſtances au compte de l'état, il faut que l'état ait de l'argent ou du crédit. Sans la reſſource des entrepriſes, comment euſſent vécu nos armées ? A une régie il faut des fonds journaliers & conſidérables. Les achats des grains, les formations des équipages, les gages des employés, la manutention quotidienne, tout cela ne ſe paye point avec des effets royaux. Le gouvernement, éclairé ſur l'abus des entrepriſes, a ceſſé d'employer, à la paix, la compagnie des vivres la plus irréprochable & la plus ſolide qui ait jamais exiſté. Il régit maintenant les vivres, & au compte du Roi ; il les a régis, & avec ſuccès, dans la derniere expédition de Corſe. Les dépenſes de cette régie, qu'en France on croit exorbitantes, parce qu'elles regardoient une expédition qui n'avoit pas le ſuffrage public, n'ont été pendant les deux campagnes, qu'à environ ſix millions. Mais à la premiere grande guerre que la France aura à ſoutenir, quand il faudra nourrir une armée de cent mille hommes, hors du royaume, comment fera le miniſtere ? Où prendra-t-il des fonds ? empruntera-t-il au nom du roi ? Toutes les bourſes qui s'ouvrent au nom d'un particulier connu, ſe ferment à ce nom ſacré. Cependant il faudra nourrir cette armée. On ſera forcé de revenir aux entrepriſes. On priera la compagnie, qu'on a remerciée, de reprendre l'adminiſtration : elle s'en défendra, elle mettra en avant la deſtruction de ſon crédit ; l'impoſſibilité de le faire renaître, par

l'atteinte qu'on a portée à ſon exiſtence que le public croyoit éternelle ; la diſperſion de ſes membres ; celle de ſes employés : on inſiſtera, elle obéïra ; & l'on s'eſtimera fort heureux de pouvoir paſſer avec elle un marché plus cher que l'ancien, & un marché à perpétuité.

Quelque certain qu'il ſoit qu'une régie bien adminiſtrée ſeroit plus avantageuſe à l'état, qu'une entrepriſe quelque honnêtement conduite qu'elle puiſſe être, on ſera donc contraint de ſe ſervir de cette derniere voie. Pour que cela ne fût pas, il auroit fallu, à la paix, en détruiſant la compagnie des vivres, avoir calculé les moyens de la remplacer. Il auroit fallu, en même temps qu'on l'a détruite, aſſigner des fonds annuels, & plus que ſuffiſans, aux dépenſes de la fourniture des troupes, afin de former de cet excédent des réſerves pour le temps de la guerre, & pour rembourſer des emprunts par annuités, qu'on auroit fait alors ſur la caiſſe de la régie. Il auroit fallu jetter à l'avance ſur tous les points, les fondemens de cette nouvelle adminiſtration ; chercher, dans les débris de la compagnie, les ſujets les plus capables, afin de les y attacher ; méditer comment, en tirant de cette régie le plus grand parti poſſible, on créeroit, à la premiere guerre, un nouveau ſyſtême de ſubſiſtances, moins compliqué & plus ſubordonné aux opérations militaires. Il exiſtoit dans cette compagnie des hommes laborieux & éclairés, qui, revenus peu-à-peu de la routine de M. Duvernay, euſſent ſenti le but du miniſtere, & étendu les progrès de leur art. Il en exiſte un, (1) ſous les yeux du mi-

(1) M. De l'iſle, ci-devant munitionnaire général des armées en allemagne, chargé depuis de la régie des vivres, pendant l'expédition de Corſe, & maintenant à la tête des bureaux d'adminiſtration qui ont été établis pour les affaires de cette iſle.

nistere, qui ne sait pas ce que j'écris, & qui auroit pu conduire cette révolution, parce que je crois qu'il en sent la nécessité.

On s'est assoupi sur cet objet important, & quand on voudra sortir de cet assoupissement, il sera trop tard. La guerre nous menace, l'argent nous manque, dix objets plus pressans occuperont à-la-fois le ministere. Il en est à-peu-près d'un état comme d'un particulier, & l'on peut appliquer à l'un, comme à l'autre, ce vieux proverbe : *Richesse fait richesse*. Un état est-il riche, & sur-tout bien ordonné ? Il peut améliorer sa constitution, il peut exécuter des projets utiles. Est-il à un certain point de désordre & de ruine? Tout augmente sa triste situation : on ne peut presque point y proposer de changement qui soit bon, ou du moins qui soit facile. On le peut bien moins encore, si, pour dernier malheur, on n'y a point de plan de régénération ; si tous les départemens des ministres s'y croisent & s'y nuisent ; s'ils n'ont pas la ressource de venir se raccorder à la volonté générale du souverain ; si tel y est, en un mot, le nombre & l'entrelacement des abus, qu'on ait abandonné le mal à ses progrès. Cette réflexion m'a un peu éloigné du but. Il est impossible qu'en refléchissant sur un objet les idées ne se ramifient pas.

Mais ce n'est encore rien, que les inconvéniens pécuniaires attachés à notre systême de subsistances : il faut voir comment ce systême contrarie les opérations de nos armées. Ce dernier désavantage, au reste, ne tient pas seulement à la maladresse de nos méthodes de subsistance, il tient à la constitution de nos troupes, à nos mœurs, aux idées reçues parmi nos généraux. Tous ces objets sont liés ensemble par des rapports dont il va être intéressant de démêler l'enchaînement & les abus.

Depuis qu'en France les détails de subsistance des armées ne sont plus entre les mains des militaires, & qu'ils forment, en quelque sorte, une branche particuliere de connoissances, les militaires ne les étudient pas. A peine nommeroit-on dix officiers qui connussent les ouvrages qui en traitent. Pourquoi les étudier, dit-on! N'y a-t-il pas des munitionnaires? D'un autre côté, ces derniers, flattés en secret de se voir initiés aux mysteres des opérations, & les faisant à quelques égards, dépendre d'eux, ne manquent pas de jetter des ténèbres sur tous ces détails. La pratique & la combinaison de ces détails composent sans doute une science; mais ils exagerent l'importance & la difficulté, ils la surchargent de calculs. Ils s'environnent d'écritures. Tout cet appareil en impose aux hommes qui ne percent pas la surface des choses.

Un officier-général cependant arrive au commandement des armées. Il croit ce qu'il n'a pas étudié, un labyrinthe. Il demande au munitionnaire des résultats relatifs aux opérations qu'il médite; mais dans le fond, celui-ci restant maître des détails, y étant seul initié, demeure despotique dans sa partie. Il demande à la cour la moitié plus d'équipages, de vivres qu'il n'en faudroit, afin de mieux assurer son service. Peu lui importe que cette multiplicité d'attirails double les embarras & appesantisse l'armée (1). Il multiplie à

(1) Dans les différens marchés d'entreprises que le gouvernement a passés avec des compagnies de vivres, l'achat des attirails & équipages a toujours été au compte du roi. Il en a été de même des pertes de magasins, des enlevemens de convois, des déchets, ou accidens des matieres brutes ou employées, quand ces déchets ont été occasionnés par les marches de l'armée. Cela posé, il faut que les compagnies

chaque pas les magasins, les établissemens. Tous ces établissemens ne se font pas aux frais de la compagnie; s'ils sont pris, c'est au compte du roi; s'ils ne le sont pas, il a des précautions sur tous les points, il ne peut être fait par l'armée aucun mouvement qui le prenne au dépourvu, & c'est ce qu'on appelle alors un service brillant, & que le général comble d'éloges. Ici il supposera des difficultés afin de se donner le mérite de les vaincre. Là, il fera pencher le général vers une opération dont le résultat sera commode & avantageux à ses propres dispositions. Presque toujours, faute de calculer l'ensemble des opérations, faute, à cet égard, de lumieres qu'il ne peut pas avoir, il regardera ses vivres comme le principal, & ils ne sont que l'accessoire.

Comment le munitionnaire, au reste, pourroit-il calculer comme le général? 1°. Il est simple qu'il n'en ait pas les talens, & que par conséquent, le général & lui n'aient pas les mêmes idées. 2°. Ses succès sont indépendans de ceux du général. La campagne peut fort bien avoir été manquée & le service du munitionnaire très-exact. Il y aura mieux même : plus les opérations de la campagne auront été timides, moins on aura agi, & plus le service du munitionnaire aura été assuré; plus les troupes, qui ne jugent du mérite d'un munitionnaire que par l'exactitude des distributions & la bonne qualité du pain, lui donneront de louanges. Où seroit, dans le fait, le mérite

soient bien mal administrées, si elles ne font pas des gains considérables; & l'on voit ce que le roi gagneroit à faire la fourniture entiere des subsistances à son compte, puisqu'il a déja à sa charge toutes les dépenses de formations d'équipages & d'établissement, de non-valeurs, d'accidens, & de déchets.

plus réel du munitionnaire! Ce ſeroit à tirer d'un pays le plus grand parti poſſible; à ſe prêter à pluſieurs marches forcées & conſécutives; à des changemens de direction imprévus; à des formations d'établiſſemens rapides : or toutes ces circonſtances combinées dans le cabinet d'un général, ſont ignorées des troupes. Pour atteindre à l'exécution d'un projet du général, le munitionnaire s'écartera de ſa routine, vaincra de grandes difficultés, tirera parti des moyens du pays, parviendra à donner demi-ration dans une circonſtance où le général devroit craindre de manquer abſolument, ne pourra peut-être, par des accidens qu'il n'a pu garantir, ſe diſpenſer de faire des fournitures tant ſoit peu altérées, changera l'eſpece de nourriture, & de maniere ou d'autre nourrira les troupes. Les troupes, qui ignorent l'objet du général, le mérite des difficultés vaincues, la peine qu'on aura eue à leur procurer le peu qu'on leur donne, ne ſentiront que le beſoin qu'elles éprouvent, & ſe plaindront peut-être. Le munitionnaire cependant aura ſervi avec diſtinction aux yeux du général & des gens qui calculent.

Dans les inconvéniens que j'ai dit ci-deſſus devoir réſulter du défaut d'accord preſque inévitable entre les combinaiſons des généraux & celles des munitionnaires, je n'ai encore parlé que du munitionnaire aveuglément borné par la routine de ſon art, & ne ſecondant point le général, par l'incapacité où il eſt d'appercevoir l'enſemble de la choſe, & la ſubordination que les combinaiſons acceſſoires doivent à la combinaiſon principale. Ce munitionnaire peut avoir bien d'autres défauts qui nuiront plus eſſentiellement au ſervice. Il peut vouloir traverſer les opérations par des raiſons d'intrigue, ou d'intérêt particulier. Il peut, ce

qui ſeroit pis, être éclairé & de mauvaiſe volonté à-la-fois. Il peut, étant éclairé, & de bonne volonté, n'avoir pas la confiance intime du général. Alors n'étant pas mis aſſez tôt dans ſon ſecret, ſes meſures intérieures ne concourront pas à l'exécution des projets du général ; alors il ſe trouvera involontairement en retard, ou en défaut, quand le général s'ouvrira à lui. Eclairé, de bonne volonté, & ayant la confiance du général, il peut enfin n'être pas aſſez diſcret dans ſes propos ou dans ſes meſures préparatoires, & alors trahir, en tout ou en partie, le ſecret des opérations.

Il m'a fallu, pour faire le tableau de tous ces inconvéniens, ne ſuppoſer, ni un général excellent, ni un excellent munitionnaire. Des hommes pareils ſont rares, & ils ne m'auroient laiſſé rien à dire. En les ſuppoſant l'un & l'autre d'une claſſe inférieure, j'ai peint les hommes & les inconvéniens que le cours des choſes doit communément offrir.

On voit où je tends : c'eſt à regretter que nous ayons ſéparé la ſcience des ſubſiſtances de la ſcience de la guerre ; qu'elle ne faſſe pas un des objets de notre étude ; que nous en ayons abandonné les détails à des mains étrangeres. Si les vivres étoient adminiſtrées au compte du roi, pourquoi le général ne ſeroit-il pas lui-même le munitionnaire de ſon armée ? Nourrir l'armée, eſt-il donc un objet moins important, moins lié aux opérations, que celui de camper, & de la faire marcher. Le général a, pour ces derniers détails, un maréchal-général des logis. Un officier-général, habile & de confiance, pourroit de même être chargé par lui des détails des vivres. Cet officier-général travailleroit dans ſon cabinet ; il auroit, ſous lui, les employés néceſſaires, enfin une adminiſtration montée, mais avec le

moins de frais & d'appareil possible. Je donnerai, dans mon grand ouvrage, un plan de cette nouvelle administration, développée & comparée à celle qui a eu lieu jusqu'à présent dans nos armées.

Mais, pour mettre ainsi l'administration des vivres entre les mains des militaires, il faut que les militaires s'instruisent. Les détails des subsistances ne peuvent pas être maniés par des personnes, qui n'en aient, ni la théorie, ni l'habitude. Il existe des sources, dans lesquelles on peut en puiser la connoissance. Il y a un traité général des subsistances, par M. Dupré d'Aulnay, commissaire des guerres. On trouve dans cet ouvrage des détails exacts, quelques vues excellentes (1) : mais cet ouvrage n'étant point fait par un militaire, la relation de la science des subsistances avec la tactique, n'y est ni approfondie, ni même apperçue. C'est la routine de

(1) Il faut y lire particuliérement les chapitres où il propose de substituer à l'usage des fours massifs & immobiles, des fours portatifs & roulans, les raisons qu'il donne pour appuyer ce changement, le détail de ces nouveaux fours, leurs avantages constatés par les épreuves qu'il a fait faire, les motifs secrets qui les ont fait jusqu'ici rejetter par les entreprenneurs. Il est bien étrange qu'un abus aussi clairement démontré continue d'exister. Il ne l'est pas seulement dans l'ouvrage de M. Dupré d'Aulnay, il l'est par l'expérience qu'en font les armées étrangeres. La boulangerie du roi de Prusse, celle du prince Ferdinand ne se servoient presque jamais que de fours portatifs : j'ai vu ces derniers. Ceux que propose M. Dupré d'Aulnay sont d'une forme plus légere, plus simple & plus avantageuse. Ils pourroient peut-être encore être perfectionnés. Enfin l'usage de ces fours adopté par les boulangeries de campagne, n'empêcheroit pas qu'on ne se servît dans l'occasion, des fours massifs qu'on trouveroit dans le pays. Pourquoi n'auroit-on pas aussi dans les armées, des moulins à bras? M. Dupré le propose. Montecuculli l'avoit proposé avant lui. Que notre science des subsistances est imparfaite! Qu'elle est loin du but.

M. Duverney, commentée & un peu perfectionnée. Je connois des manuſcrits ſur les ſubſiſtances, laiſſés par M. Dumouriés, commiſſaire des guerres. Ces manuſcrits intéreſſans, parce que l'auteur étoit un homme d'eſprit, & avoit été employé dans les armées, décelent la plus grande partie des abus de détail, qui exiſtent dans l'adminiſtration des ſubſiſtances & des hôpitaux. Il y a enfin un manuſcrit très-complet ſur les ſubſiſtances, fait par M. Deliſle. Cet ouvrage tout moderne, entrepris pour l'inſtruction du fils aîné de M. le maréchal de Broglie, eſt un morceau précieux, par l'ordre des détails & la ſagacité des vues qui le rempliſſent (1).

De tous ces matériaux, il ſeroit bien important qu'un officier, conſommé dans la grande manutention des armées, voulût réſumer un ouvrage de tactique, à l'uſage du militaire. Quand je dis *réſumer*, ce n'eſt pas le mot; car, à beaucoup d'égards il faudroit s'écarter des calculs admis dans ces ouvrages, pour établir un nouveau

---

(1) L'auteur y voit tous les inconvéniens qui réſultent du défaut d'accord des combinaiſons des généraux avec celles des munitionnaires. Il inſiſte ſur la néceſſité de cette connexion, & de-là ſur la confiance entiere qui doit exiſter de la part du général vis-à-vis du munitionnaire. Il ſent combien il eſt important que, dans les occaſions extraordinaires, le munitionnaire s'écarte de ces méthodes de routine & de préciſion. Sans doute, mieux qu'un autre, il trouveroit les moyens d'y ſuppléer, de perfectionner notre ſyſtême des ſubſiſtances, & de le ſubordonner davantage aux opérations des généraux. Mais, pour cela, il faudroit qu'il fût régiſſeur des ſubſiſtances, & non membre d'une ſociété d'entrepriſe. Car il eſt bien différent de travailler pour ſa gloire perſonnelle ou pour les intérêts d'une compagnie; il l'eſt bien d'opérer d'après des idées à ſoi, ou de ſe traîner avec les entraves de la routine & d'un plan arrêté entre ſa compagnie & ſoi.

ſyſtême de ſubſiſtances, qui n'eût pas la complication & les défauts de celui que nous avons pratiqué juſqu'ici.

Sur la ſcience des ſubſiſtances, comme ſur toutes les branches de l'art militaire, il faudroit enfin qu'il y eût, en temps de paix, une école bien dirigée. Là, s'eſſaieroient, ſe compareroient, ſe perfectionneroient les différentes méthodes pratiquées, tant chez nous que chez les étrangers. Là, pourroient s'imaginer des moyens de ſimplifier les détails d'emmagaſinement, de fabrications, de tranſports, de comptabilité, *&c.* Là, des officiers choiſis ſe familiariſeroient avec la connoiſſance & l'inſpection de ces détails, comme dans l'école d'état-major, ils s'accoutumeroient aux détails des marches & des reconnoiſſances. De cette école, en un mot, réſulteroit l'avantage infini de réunir à la ſcience de la guerre, une branche qui n'auroit jamais dû en être ſéparée.

J'ai démontré comment le défaut de rapport entre les combinaiſons des généraux & celles des munitionnaires, nuiſoit aux opérations. Je vais maintenant examiner combien d'autres vices rendent notre ſyſtême de ſubſiſtances diſpendieux, routinier, & contraire à tous les principes de la guerre.

Nos équipages de vivres ſont preſque toujours trop nombreux. Il n'en faut pas faire un crime aux munitionnaires qui, pour l'ordinaire, aveuglément crus dans leur partie, en réglent la formation. Il les demandent nombreux, pour aſſurer le ſuccès de leur ſervice : ils ſont forcés à les demander tels, parce que, dans nos armées, on ne ſait pas tirer de reſſources des pays où l'on fait la guerre, parce qu'on n'y eſt, ni ſobre, ni patient, parce qu'on y murmure ſi la diſtribution eſt retardée de quelques heures, ſi le pain n'y eſt pas

toujours de la meilleure qualité ; parce qu'on y murmureroit bien plus, si l'on en manquoit un seul jour, ou si l'espece de la nourriture étoit changée. Dans le cas que les munitionnaires n'eussent, pour leur service, que les moyens strictement nécessaires, la plupart des généraux, sans calculer ces moyens, leur demanderoient des résultats qui y seroient disproportionnés, & ne sauroient, ni se prêter à leur situation, ni augmenter leurs moyens en mettant à profit les ressources du pays, ni changer l'esprit des troupes. Mais qu'à la premiere guerre, un bon général soit lui-même régisseur de ses subsistances, ou qu'il ait avec lui un habile régisseur, ils sentiront que tout ce qui allege une armée, la rend plus maniable, plus aisée à faire subsister, plus propre à de grandes opérations. Ils trouveront ensemble cette juste proportion qui doit régler la formation des équipages des vivres, cette proportion avec laquelle on peut atteindre à nourrir l'armée, & en même temps ne la pas surcharger. Ils supputeront que, par-delà cette proportion qui doit être relative aux opérations simples & journalieres, les moyens des opérations extraordinaires doivent se trouver dans l'industrie, dans les ressources du pays, dans l'esprit de sobriété & de patience qu'il faut donner aux troupes. Attentifs même à diminuer cette proportion le plus qu'ils le pourront, ils la calculeront toujours relativement au pays où doit être le théâtre de la guerre. Il faut certainement des équipages de vivres moins nombreux pour faire la guerre en Flandre, dans un pays couvert de places & de chaussées, que pour la faire en Allemagne, où il y a peu de points d'entrepôt, où les chemins ne sont presque tous que des sentiers tracés dans les terres. Ainsi il faudroit des équipages bien moins nombreux dans le Palati-

nat, pays qui abonde en denrées, en voitures & en habitans, que dans ces déserts de l'Ukraine, qui furent le tombeau de l'armée de Charles XII. On voit que le premier principe de ce qui est, dans mes idées, la science des subsistances, est de diminuer les attirails, & de remplir le plus d'objets avec le moins de moyens possibles.

Mais c'est dans la formation de nos magasins qu'il existe des abus bien préjudiciables. Cette partie, absolument indépendante du général, est entre les mains des entrepreneurs; & force est, justice même, qu'en pensant le plus honnêtement possible, ils se conduisent suivant leurs plus grands intérêts. C'est sur l'achat des matieres, fait à propos, que les entrepreneurs ont leur gain assuré. Sur tout le reste de la manutention, quand ils servent bien, il y a aussi souvent à perdre qu'à gagner. Or le bon prix des achats est donc, comme on peut se l'imaginer, le but principal de toutes leurs combinaisons. Ils achetent dans les bonnes saisons; ils ont leurs magasins d'évidence & leurs magasins secrets : ils ont leurs courtiers, leurs agioteurs : ils arrhent les denrées sous mains & à l'avance dans les pays voisins du théâtre de la guerre; & par-là trahissent quelquefois le secret des opérations. On me dira que ces achats, ou arrhements feints à propos, peuvent devenir une ruse contre l'ennemi. J'en conviens; mais dans la main du général, ce moyen existera tout de même, & il ne sera employé que quand il le jugera utile à ses projets. Jusques-là le mal n'est pas encore grand : c'est à l'emplacement des matieres que les inconvéniens deviennent dangereux. On juge bien qu'à moins que le général ne sache & ne veuille entrer dans ce détail, ces emplacemens sont déterminés à la volonté des entrepreneurs, & que les entre-

preneurs les déterminent le plus ſouvent relativement aux ſpéculations bornées & excluſives de leur art. Souvent ces matieres ſe trouvent placées dans des points peu militaires, ou ſans relation avec les opérations. Preſque toujours ces matieres, trop diſperſées, forment une infinité de petits magaſins, dont chacun a ſa garde, ſes employés, ſes déchets, ſes accidens de guerre ou autres. Souvent tels magaſins ſe trouvent engorgés de matieres, & alors l'entrepreneur penche vers le parti qui lui en procure la conſommation. Quelquefois de même il réſiſte à un parti qui attireroit trop de conſommation ſur un point où les matieres lui manquent, & où il n'en pourroit raſſembler qu'en les achetant à haut prix. D'autres fois des magaſins trop pleins, parce qu'on s'eſt hâté d'acheter à des prix favorables; ou des magaſins qu'on veut vuider, parce que les ſpéculations apprennent qu'on eſt au moment de faire de bons achats, exigent que les entrepreneurs faſſent conſommer; alors on ſe garde bien de faire vivre l'armée aux dépens des contributions exigibles du pays; on trouve des difficultés à ce ſyſtême; on gagne du temps, & les denrées de l'entrepriſe ſe conſomment. De ce dédale inconnu, & que je viens de parcourir un moment, émanent, pour l'ordinaire, toutes les combinaiſons de ſubſiſtances que les entrepreneurs mettent en-avant dans le cabinet des généraux. Quand il eſt queſtion de ſupputer les moyens de telle ou telle opération, le général s'apperçoit bien d'une réſiſtance ou d'une inclinaiſon ſecrette, mais il n'en démêle pas la cauſe, de grands calculs lui font illuſion; communément il n'eſt, ni aſſez ferme pour réſiſter, ni aſſez éclairé pour fournir des moyens; ſon projet ne s'exécute pas, & il ſe trouve que, loin de commander aux ſubſiſtan-

ces, ce ſont les ſubſiſtances qui ont commandé aux opérations. Je le répete, je n'ai perſonne en vue; ſi je peins des abus qui n'ont pas exiſté, ce ſont des abus qu'on peut craindre.

Si un général régiſſoit lui-même ſes ſubſiſtances, ou qu'il eût ſous lui un régiſſeur habile, & qui partît avec lui du même ſyſtême, ils combineroient enſemble le moment des achats, l'eſpece & la quantité des matieres à ſe procurer, les lieux où doivent ſe faire les achats, ceux où il faut les dépoſer, *&c.* Une infinité de vues économiques ou militaires doivent influer ſur ces objets étrangers à la guerre en apparence. Le moment des achats n'eſt indifférent, ni relativement au prix des matieres, ni relativement aux indices que l'ennemi peut en tirer. L'eſpece & la qualité des matieres le ſont encore moins; puiſqu'elles doivent être combinées ſur l'emploi qu'on en doit faire. Il en eſt ainſi de l'emplacement des magaſins, il faut les aſſeoir relativement aux opérations prochaines ou éloignées qu'on médite, relativement aux opérations extraordinaires auxquelles on peut être forcé. Le choix de ces emplacemens peut donner l'éveil, ou le change, à l'ennemi. Les circonſtances doivent quelquefois auſſi déterminer à faire des approviſionnemens dans un pays plutôt que dans un autre. Si l'on peut faire ces achats dans ſon propre pays, & que cela ne nuiſe d'ailleurs à aucune vue militaire, il faut le préférer, trouvât-on à acheter les mêmes matieres à meilleur compte chez l'étranger (1). Si l'on eſt ſur la dé-

(1) On cite, avec raiſon, ce trait de prévoyance de M. de Louvois qui, dans les préparatifs de la guerre de 1672, fit faire ſecretement tous les achats en Hollande, & mit par-là les Hollandois au dépourvu, quand ils voulurent former

fensive, on épuise les pays qui sont entre l'ennemi & soi : si l'on est sur l'offensive, on les menage. Dans tous les cas, on ménage, autant qu'il se peut, le pays qui est derriere soi, & celui où les opérations peuvent conduire : à plus forte raison les menage-t-on, si l'on y doit asseoir ses quartiers, si, par la position des choses, ce pays est ami ou doit nourrir long-temps l'armée. Par la raison opposée, on le ménage moins, s'il est étranger, ou si l'on prévoit être obligé de l'abandonner. Enfin plus ou moins ménager, plus ou moins épuiser le pays où l'on est, & celui dont on est entouré, à raison des événemens qu'on médite, & qu'on prévoit, c'est, comme l'on voit, une partie de la science des subsistances, sur laquelle les combinaisons militaires doivent considérablement influer.

Si l'on me reprochoit de répéter des vérités connues, combien ne pourrois-je pas citer d'exemples qui prouveroient que, si elles le sont, elles le sont vaguement, & sans qu'on en fasse l'application aux circonstances. En 1757, l'armée du roi entre dans le pays d'Halberstat. Cette principauté est le grenier de la Marche, du Brandebourg, de presque toute la basse Saxe. La récolte venoit de se faire : il y avoit, en bled & en seigle, de quoi nourrir, pendant deux ans, une armée comme la

des magasins à leur tour; mais pour cette occasion, & quelques autres encore, où il est avantageux d'acheter chez l'étranger, il l'est presque toujours de consommer les denrées de son propre pays. C'est une considération à laquelle ne peuvent pas se prêter des entrepreneurs; car leur intérêt est de prendre où ils trouvent à meilleur compte. Une régie éclairée regarderoit où elle verse l'argent du royaume, & elle sentiroit qu'il vaut mieux tirer à haut prix des matieres d'Alsace, ou des trois Evêchés, que de les acheter à un prix plus bas en Hollande ou en Allemagne.

nôtre.

nôtre. Un général, qui auroit eu les vrais principes de la ſcience des ſubſiſtances, ſe fût dit : ,, J'arrive dans un pays abondant, je n'ai pour but
,, que d'y paſſer l'automne ; l'hiver venu, il faudra abandonner ce pays. Si je veux des quartiers que l'ennemi ne puiſſe pas faire lever, je
,, dois les prendre en-arriere, & à l'abri d'une
,, grande riviere, comme le Veſer, par exemple ". Cette ſupputation étoit facile à faire. La ſaiſon étoit avancée, la cour n'avoit pas voulu le ſiege de Magdebourg. Les Hanovriens éludoient l'exécution de la convention de Cloſterceven. A la façon dont marchoit l'armée des cercles, réunies à la nôtre, il étoit aiſé de juger que, ſi elle ne ſe faiſoit pas battre, elle ſeroit forcée de venir hiverner en Heſſe & en Thuringe. En conſéquence, le général que je ſuppoſe, eût continué de ſe dire : ,, Il faut tirer de la poſition
,, où je ſuis, tout l'avantage poſſible : il faut,
,, ne pouvant opérer, vivre du moins aux dé-
,, pens de l'ennemi. " Alors, au-lieu de dévaſter le pays, au lieu de le fourrager à la françoiſe, au lieu de conſommer, en ſix ſemaines & ſans profit pour l'Etat, ce qui eût nourri une armée d'orientaux pendant ſix mois ; au-lieu de laiſſer continuer, au milieu de cette abondance, les fournitures par entrepriſe, & les formations de magaſins, par les ſoins des employés ; au lieu de laiſſer vivre l'armée avec des grains de France ; au lieu de lui laiſſer payer ſa ſolde avec l'or du royaume, il eût contenu les troupes en bonne diſcipline, il eût mis à profit les reſſources du pays, il eût renvoyé derriere le Veſer les entrepreneurs, gardes-magaſins & autres employés inutiles. L'armée eût vécu du bled du pays, & elle en eût encore formé de gros magaſins ſur ſes derrieres. Des contributions étendues juſqu'à Mag-

debourg, dans le Brandebourg, & jusqu'aux portes de Berlin, eussent fait entrer dans la caisse de quoi suffire à la solde des troupes. On eût vu, pour la premiere fois, une armée françoise n'être point à charge au royaume, & subsister du fruit de ses conquêtes. Pour moi je ne sais s'il y auroit eu rien de plus méritoire, de plus glorieux aux yeux des hommes qui connoissent la vraie gloire, qu'une telle fin de campagne, après laquelle le Maréchal de Richelieu auroit pu dire : „ Je „ n'ai pas pris Magdebourg, parce qu'on n'a pas „ voulu que je l'assiegeasse : Je n'ai pas battu „ l'ennemi, parce que je ne l'ai point eu vis-à-vis „ de moi; mais j'ai fait vivre, à ses dépens, „ l'armée du roi; & depuis six mois, elle ne „ coûte rien à l'Etat. "

Ce que je dis de notre séjour dans le pays de Halberstat, eût pu se faire depuis que l'armée du roi étoit dans l'électorat de Hanovre, & se continuer tant qu'elle y resta. Le roi de Prusse nous en donnoit l'exemple en Saxe; & le pays ennemi que nous occupions, étoit trois fois plus grand que la Saxe; c'étoit le duché de Hanovre & celui de Brunsvick, la Hesse, la principauté de Halberstat, l'Oostfrise, le comté de la Marck, la Gueldre, *&c.* Mais c'est un art qui nous est tout-à-fait inconnu que celui de savoir faire servir la guerre à nourrir la guerre. S'il s'élevoit un général qui eût ce talent, lui laisseroit-on le pouvoir de le mettre à exécution? Il est d'usage en France que les vues des ministres & des généraux se croisent; cette contrariété existe même entre les départemens des différentes branches d'administration; & à travers ces malheureuses contradictions, tous les abus échappent, augmentent & s'invéterent.

Qu'arrive-t-il, quand une armée françoise met

le pied dans un pays ennemi? A l'inſtant & ſur les pas de cette armée, en arrive une autre d'employés, de commis, de prépoſés, tous gens qui cherchent fortune. Sous prétexte de mettre partout l'ordre & la comptabilité, tout ſe diviſe, ſe complique, s'embrouille. On projette, on ordonne, rien ne s'exécute, la tête tourne aux adminiſtrateurs du pays. S'il y a des contributions, elles ſe diſſipent par toutes les filieres où elles paſſent. Quelques particuliers font des fortunes obſcures & ſcandaleuſes. Les dépenſes du roi ne diminuent pas. L'armée s'appauvrit, au lieu de s'enrichir : le pays prend une ſurface de dévaſtation & de miſere, ſerre notre or, nous maudit, & nous voit partir en nous haïſſant ſans nous craindre.

Mais pourſuivons l'examen de notre adminiſtration de ſubſiſtances. Pendant l'hiver de 1757 à 1758, l'armée prend ſes quartiers entre le Veſer & l'Aller. On ſe dit enfin qu'il faudroit vivre aux dépens du pays. On impoſe des livraiſons de grains aux bailliages entre les deux fleuves : on en raſſemble 200 mille ſacs à Hanovre, à Brunſwick, *&c.* La raiſon eût fait dire à un général qui auroit la régie des vivres, ou à un régiſſeur qui auroit fait ſes combinaiſons relativement à la poſition de l'armée : „ Conſommons ce grain, „ car il eſt impoſſible que l'armée paſſe l'hiver „ ici. Si les ennemis ſe remuent, au premier ef„ fort qu'ils feront, nous ſerons obligés de repaſ„ ſer le Veſer ". Cet événement n'étoit pas difficile à prévoir; il étoit apperçu par l'armée entiere. Mais au lieu de cela, on continue de vivre de ſes derrieres. Quoiqu'on regorge de ſubſiſtances ſur le Veſer, on fait des achats ſur la Meuſe & ſur le Rhin. Les ennemis percent les quartiers : on brûle les magaſins ou on les abandonne : l'ar-

mée se retire sans regarder derriere elle : elle traverse des pays abondans & point épuisés : elles les traverse par divisions & en cantonnant, sorte de mouvement bien favorable pour faire vivre les troupes des moyens du pays, & néanmoins c'est la compagnie des vivres qui continue de les nourrir ; & pour cela, elle fait venir à la hâte de Vesel & des bords du Rhin, des grains au-devant de l'armée.

On pourroit m'accuser de charger ce tableau ; mais j'ai pour témoins 50 mille François, reste infortuné de 100 mille qui composoient, huit mois auparavant, la plus florissante armée. J'ai pour garans 200 millions que cette funeste campagne a coûté à la nation. J'ai vu, & je ne veux pas oublier ce trait, parce qu'il complettera l'idée qu'on doit se faire de notre mal-adresse à tirer des ressources d'un pays, tous les pontons de l'armée, & vingt-quatre pieces de gros canon abandonnés à Hamelen. J'ai vu vingt-quatre autres pieces de 24, laissées à Lippstatt : c'étoit faute de chevaux pour les traîner. Le quartier général avoit cependant eu le temps de rester plusieurs jours dans chacune de ces villes ; & le pays, dont je parle, est si abondant en chevaux, qu'un brigadier de housards en eut rassemblé cinq cents en vingt-quatre heures.

Il est étonnant ce qu'une bonne manutention militaire peut tirer de ressources d'un pays. Je parle d'un pays habité & fertile, comme la Flandre & la plus grande partie de l'Allemagne. Dans un pays pareil, une armée bien constituée, c'est-à-dire, point trop nombreuse, sobre, patiente, accoutumée à vivre de tout, sans murmurer ; une armée, que précéderoit la plus grande réputation de discipline, & qui par conséquent ne feroit, ni fuir ses habitans, ni enterrer les denrées, trouveroit de grandes facilités

pour subsister : elle pourroit s'y avancer, le traverser, y séjourner même, sans attirails & sans établissemens. Car certainement, dans tel pays, les habitans ne vivent pas du jour à la journée : ils ont même, quand leurs semailles sont faites, des avances de subsistances pour quelques semaines. Voilà où seroit l'habileté d'un régisseur des vivres, de savoir, dans les occasions extraordinaires, tirer parti de ces ressources, faire faire du pain par-tout, faire nourriture de tout, trouver, en un mot, le moyen de faire avancer & subsister une armée dans un pays où l'ennemi étonné n'imagineroit pas qu'elle pût passer & subsister, & où lui-même, entravé par les méthodes ordinaires, n'oseroit pas se hasarder sans établissemens.

Je ne suis pas exclusif, ni outré dans mes opinions : je ne dirai pas à une armée : „ N'ayez „ point d'équipages de vivres, de magasins, de „ moyens de transport ; vivez toujours du pays ; „ avancez, s'il le faut, dans les déserts de l'U- „ kraine, la Providence vous nourrira. " Je veux, je crois l'avoir déja dit, qu'une armée ait un équipage de vivres, mais le moins nombreux possible, proportionné à sa force, à la nature du pays où elle doit agir, & aux moyens qu'exigent les opérations ordinaires. Je veux que, partant d'un fleuve, d'une frontiere, elle ait, sur cette base, des magasins & des entrepots bien disposés relativement à leur sûreté & au plan de ses opérations. Je veux que, si elle est dans le pays ennemi, ses magasins soient formés aux dépens du pays & par les soins du pays. Je veux, autant qu'on le pourra, que le pays soit chargé de la manutention, comptabilité, conservation, reversement d'un lieu à l'autre, afin de n'avoir, au moyen de cela, ni dommages, ni événemens, ni employés, ni procès-verbaux à payer. Je veux que,

ſoit en pays ami, ſoit en pays ennemi, les magaſins ſoient formés des matieres qui ſont la nourriture habituelle des gens du pays, parce qu'alors on les aura à meilleur compte & en plus grande abondance ; par conſéquent, ſi les habitans ſe nourriſſent de ſeigle, les troupes s'en nourriront, & l'on ne s'aſſujettira point, parce qu'un réglement de bureau aura déterminé, il y a 80 ans, l'eſpece & la forme du pain qui doit être délivré au ſoldat, à ne leur en diſtribuer que de cette forme & de cette eſpece. Je veux que, tant que les opérations ſeront ſimples, faciles, à portée des établiſſemens qu'on aura formés, que le pain ſe faſſe & ſe délivre dans la régle accoutumée ; que la régie rempliſſe ſon ſervice avec le plus d'ordre & d'exactitude poſſible. J'entends que les moyens de tranſport, qu'on pourra ſe procurer dans le pays, ſoient employés aux détails intérieurs de cette manutention, afin que par-là les équipages des vivres ſoient ſoulagés d'autant, dépériſſent moins, ſoient à portée de l'armée, & prêts à la ſervir efficacement. dans une opération extraordinaire. Les mouvemens viennent-ils à ſe multiplier & à ſe ſuccéder, eſt-il néceſſaire de faire une opération hardie, des marches forcées ; il faut alors que la régie force de moyens, il faut qu'elle ſache s'écarter de ſes méthodes de routine & de préciſion. L'ennemi prend, je ſuppoſe, une poſition inattendue, & où je ne veux ni ne peux l'attaquer ; je ſuis ſûr de le dépoſter ou de le prendre à revers, en marchant ſur ſon flanc. Suivant notre routine actuelle, il faut que, pour ce changement de direction, je me forme de nouveaux établiſſemens & de nouveaux rayons de communication. On me demande quinze jours pour la formation de ces nouveaux établiſſemens : il faut, dit-on, raſſem-

bler des matieres, bâtir des fours, &c. Voilà précisément où je ne veux pas, s'il se peut, que les vivres me commandent; voilà où je veux que la régie redouble d'industrie, que l'armée vive des ressources du pays; qu'elle sache souffrir, changer de nourriture, jeûner, s'il le faut, sans murmure. C'est mon mouvement qui, dans cette circonstance, est l'objet principal : toutes les autres combinaisons ne sont qu'accessoires, & il faut tâcher de les lui soumettre. Il faut que l'ennemi me voie marcher, quand il me croira enchaîné par des calculs de subsistances; il faut que ce genre de guerre nouveau l'étonne, ne lui laisse le temps de respirer nulle part, & fasse voir, à ses dépens, cette vérité constante, qu'il n'y a presque pas de position tenable devant une armée bien constituée, sobre, patiente & manœuvriere. Les momens de crise passés, mon mouvement ayant rempli son objet, alors les subsistances rentrent dans le système accoutumé d'ordre & de précision. On tient compte aux troupes des efforts qu'elles ont faits, du mal qu'elles ont souffert. C'est par cette alternative bien ménagée, de douceurs & de travaux, qu'on éloigne d'elles le dégoût, l'ennui, l'indiscipline, les maladies : c'est par elle qu'on leur fait faire, dans l'occasion, des choses au-dessus des forces humaines. Enfin, si je suis dans un pays ennemi, & que ce pays soit abondant, je suspends les dépenses de la régie pour tout le temps qu'il peut y fournir : je vis à ses frais. Je les suspends à plus forte raison, si j'y entre en quartier d'hiver : je fais faire les livraisons par le pays, ainsi que les emmagasinemens, les fournitures, les comptabilités. Là, je veux que les troupes soient dédommagées de la fatigue de la campagne;

qu'elles vivent chez l'habitant ; qu'elles mettent leur solde en réserve. Je régle ce qu'elles peuvent exiger, sur un pied raisonnable, & dans l'espece de denrées que le pays consomme. En même temps que je procure ces douceurs aux troupes, j'établis une discipline de fer pour réprimer les moindres désordres. Pendant cet intervalle de repos, les équipages des vivres se réparent, se remontent ; & la régie prépare, dans le silence, ses moyens pour la campagne suivante.

Ceci me conduit à une vérité politique importante, qui n'est pas assez sentie par notre gouvernement : c'est qu'à un royaume constitué & puissant, comme la France devroit l'être, il faudroit rarement de grands alliés, & jamais de petits : il devroit sur-tout éviter d'en avoir dans le pays, ou aux environs du pays où il porte le théâtre de la guerre. C'étoit une maxime d'Etat chez les Romains : leurs alliés étoient des especes de vassaux, ils contribuoient aux frais de la guerre : ils nourrissoient l'armée, si elle étoit sur leur territoire. Notre politique de ménagemens, de subsides secrets, est petite & ruineuse pour un grand peuple : elle est sur-tout funeste aux opérations militaires : elle embarrasse les généraux, & met les armées mal à l'aise. La France, au point de splendeur & de prépondérance où devroit la porter un plan de régénération qu'il faut malheureusement désespérer de voir, devroit au milieu de l'Europe dont elle est le centre, se soutenir seule par son propre poids ; elle devroit, avec une maniere franche, large, hardie, qui convient aux grands empires, dire à ses voisins : „ Je ne veux point m'étendre, je tâcherai de ne „ me pas faire d'ennemis, & je ne veux point „ d'alliés. "

Je n'ai fait que jetter ici des vues générales sur

la nécessité de donner une forme nouvelle à notre systéme de subsistances. Ces vues veulent être développées & appuyées par des détails : elles le seront dans mon grand ouvrage. J'y parlerai de cette autre branche de subsistances, si importante à approfondir & à perfectionner, celle *des fourrages*. L'étude de cette derniere a, comme celle des subsistances de bouche, ses principes, sa théorie : elle exige de la pratique & de l'intelligence de la part de ceux qui en sont chargés : elle doit de même être en tout temps, & à la paix, & à la guerre, & en campagne & en quartier d'hiver, entre les mains des militaires : elle doit entrer dans le plan de l'école des subsistances, que j'ai proposé de former. Nous avons un officier (1), dans le royaume, qui porte bien loin les connoissances sur cette partie. Le ministere l'avoit appellé, il y a quatre ans, & sembloit vouloir faire usage de ses lumieres. Cette bonne intention est restée sans effet. Il en est ainsi de presque toutes celles que forment les hommes chargés d'une grande administration, quand elles sont incohérentes & sans rapport à un plan général qui les leur rappelle. Une circonstance, un moment de réflexion, portent les yeux du mini-

(1) M. Dubois, lieutenant-colonel de dragons, & employé dans l'Etat-major de l'armée pendant la derniere guerre. C'est sous les ordres & sous les instructions de M. le maréchal & de M. le comte de Broglie, que cet officier s'est formé aux détails de cette partie des subsistances. Ils sentoient la nécessité d'en rendre la manutention militaire, & ils l'avoient rendue telle le plus qu'il leur avoit été possible. Je dis le plus qu'il leur avoit été possible, car il ne l'est pas qu'on y parvienne jamais complettement dans nos armées françoises. Nos généraux sont ordinairement contrariés par les ministres. Les ministres sont le plus souvent conduits par leurs bureaux, & les bureaux sont ennemis nés de tout systême qui tend à remettre l'administration des détails militaires entre les mains du militaire.

ſtere ſur un abus : il le ſent, il deſire le remede : d'autres affaires l'entraînent, ſon deſir s'efface, & cet élan paſſager n'a été qu'un ſoupir inutile vers le bien.

Mais, pour conclure cet important article, une refonte auſſi entiere que celle que je propoſe dans nos méthodes de ſubſiſtances, ne peut avoir lieu, tant qu'on ne changera rien à la conſtitution de nos troupes & à celle de nos mœurs. Nos troupes ne ſont pas conſtituées militairement. Nos mœurs ne ſont pas militaires. Nos ſoldats, & nos officiers encore moins, n'ont ni la frugalité, ni la patience, ni la force de corps, qui ſont les qualités primordiales & conſtitutives des gens de guerre. Ces qualités ne ſont pas honorées de notre ſiecle ; elles y ſont affoiblies & tournées en ridicule par le luxe, & par l'eſprit qui domine. Nous ſommes des Sybarites ; & telle eſt cependant l'influence de l'exemple & de la mode ſur notre nation, à la fois foible & forte, légere & capable de réfléchir, que, ſi le ſouverain vouloit en changer les mœurs, lui donner l'eſprit militaire, apprendre à commander ſes armées, les commander, en bannir le luxe, être lui-même frugal & patient à ſouffrir, avant peu d'années les vertus guerrieres y deviendroient communes & reſpectées, autant qu'elles le ſont peu aujourd'hui.

CONCLUSION.

JE termine ici mon eſſai général de tactique. J'ai examiné cette ſcience dans toutes ſes branches, & ſous tous ſes rapports. S'il y a quelques parties que je n'ai pas approfondies ; c'eſt parce que cet eſſai n'eſt que l'ébauche d'un plus grand ouvrage. Je veux que le travail, le temps, l'expé-

rience, la critique m'éclairent, & donnent plus d'autorité à mes opinions. Je ressemble à ces architectes qui, chargés d'une grande construction, en exposent le relief, & attendent, observateurs attentifs, les remarques que fera le public, pour en profiter, avant que d'élever leur édifice.

Il est des objets importans, sur lesquels je n'ai presque jetté que des doutes. Tels sont l'examen de notre systême actuel, relativement à la formation des armées, & à la conduite de la guerre de campagne, & les changemens, que je pense qu'il seroit avantageux d'y faire. J'ai appuyé ces doutes d'assez de détails & de raisons, pour mettre sur la voie, quiconque pourra m'entendre. En les donnant, comme assertions, je n'aurois pas mieux convaincu, & j'aurois indisposé davantage. Tout ce qui tient au génie & aux généraux, est si délicat à traiter! Ce qui tient au génie porte nécessairement une empreinte systématique; & annoncer des systêmes, c'est déja mettre contre soi une infinité de gens qui les condamnent, sans les lire. Il est encore plus dangereux de raisonner sur ce qui regarde les généraux. Newton, sans crainte de blasphême, osa attaquer Descartes & l'Europe entiere devenue Cartésienne. Un autre géometre pourra élever un systême contre Newton. Il ne courra que le danger de la honte, s'il le fait sans génie. Mais, dans la profession militaire, à peine convient-on que l'étude puisse mûrir l'esprit, que le génie puisse devancer les années. Pour avoir le droit de parler de science des généraux, il faut avoir commandé des armées: la subordination d'âge & de grade est étendue jusque sur les pensées. Hors du service, & dans les discussions militaires, si je peux donner ce nom aux controverses militaires que l'on fait im-

primer, cette ſervitude peut nuire aux progrès de l'art, mais elle eſt néceſſaire, & en ayant cherché, peut-être moi-même à m'en affranchir, je ne penſe pas qu'il en faille relâcher les liens, dans un ſiecle & dans une nation, où des portions de connoiſſances, répandues dans preſque toutes les têtes, donnent à preſque toutes la prétention d'opiner & l'apparence des talens.

Dans le cours de cet eſſai, attentif à éviter les perſonnalités, je me ſuis quelquefois élevé avec force contre des abus régnans. On m'avoit conſeillé d'adoucir ces paſſages. Je l'ai eſſayé; mais, ſans doute, le fond de mes penſées tenoit à mes expreſſions : car les mots, que je ſubſtituois, ne rendoient plus ce que je voulois dire. Ce ſeroit un talent bien néceſſaire, mais je le crois le fruit des années, que de parler froidement des vérités qu'on ſent avec chaleur.

C'eſt une encyclopédie, elle ſeule, que la ſcience militaire. C'eſt la plus intéreſſante des ſciences, ſoit qu'on la conſidere relativement à la variété de ſes détails, ou à l'importance de ſon objet, ou à la gloire & aux grands intérêts qui y tiennent. Puiſſe cette vérité, ſentie par les hommes qui ſont deſtinés à commander les armées, leur faire appercevoir l'immenſité de leurs obligations! Car ce n'eſt encore rien, que l'acquiſition des connoiſſances qui compoſe la ſcience militaire : il faut, pour être un général du premier ordre, ſavoir employer ces connoiſſances : il faut avoir le génie que rien ne peut acquérir, le coup-d'œil que l'habitude perfectionne & ne peut donner : il faut réunir un aſſemblage plus qu'humain, de qualités phyſiques & morales. Auſſi doit-on reſter confondu d'étonnement & de reſpect, à la vue du petit nombre de généraux, que la poſtérité honore du nom de grand. Il ſemble que la

nature ne les produiſe çà & là, au milieu des ſiecles, que pour ſervir d'époques à la grandeur de l'eſprit humain.

Les gens de lettres n'ont pas, en général, cette haute idée de la ſcience de la guerre. Ils la croient vague & dénuée de principes poſitifs. Ce malheureux préjugé eſt répandu même chez beaucoup de militaires. Faute d'avoir aſſez étudié leur art, ils ne font point aſſez de cas de leur profeſſion. Je retirerai de mon travail un grand prix, ſi j'ouvre les yeux à quelques-uns d'eux. Il eſt ſi encourageant, quand on cultive une ſcience, de la voir acquérir de l'eſtime & de l'importance dans l'opinion des hommes.

Fin du Tome ſecond.

TABLE GENERALE
DES CHAPITRES.
TOME SECOND.

Essai général de Tactique. Seconde Partie. *Grande Tactique. Avant-propos.* page v.

CHAPITRE I. *Marche d'Armée.* 1.

CHAP. II. *Ouverture des Marches.* 12.

CHAP. III. *De la diſpoſition des ordres de marche.* 24.

CHAP. IV. *Diſpoſition des troupes dans les ordres de marche.* 30.

CHAP. V. *Diſpoſition de l'Artillerie dans les ordres de marche.* 32.

CHAP. VI. *De la diſpoſition des Equipages dans les marches.* 37.

CHAP. VII. *Des ordres de bataille.* 39.

Chap. VIII *Ordre parallele.* 45.

Chap. IX. *Ordre oblique.* 50.

Chap. X. *Formation des Armées ; néceſſité d'en raſſembler en temps de paix dans des Camps deſtinés à être les écoles de la grande Tactique.* 61.

Chap. XI. *Projet d'un Camp d'inſtruction ; compoſition & diviſion de l'Armée qu'on propoſe d'y raſſembler.* 70.

Chap. XII. *Manœuvres qui devront être exécutées dans le camp d'inſtruction.* 81.

Chap. XIII. *Application des Manœuvres précédentes aux terreins & aux circonſtances.* 113.

Chap. XIV. *Application de la Tactique expoſée ci-deſſus, aux ordres de bataille défenſifs. Néceſſité de faire connoitre cette application aux troupes & aux Officiers-généraux.* 130.

Chap. XV. *Suite des objets dont on devra s'occuper dans le camp d'inſtruction.* 134.

Chap. XVI. *Rapport de la ſcience des fortifications avec la Tactique & avec la Guerre en général.* 137.

Chap. XVII. *Rapport de la connoiſſance des terreins avec la Tactique.* 166.

Chap. XVIII. *Rapport de la ſcience des ſubſiſtances avec la guerre, & particuliérement avec la guerre de campagne. Examen de la maniere dont nous faiſons ſubſiſter nos armées.* 180.

Concluſion de l'Ouvrage. 218.

Fin de la Table.

EXPLICATION DES PLANCHES

DE LA SECONDE PARTIE.

GRANDE TACTIQUE.

PLANCHES I. *Ouverture d'une marche de Front.*

II. *Ouverture d'une marche de Flanc.*

III. *Ordre de bataille de l'armée rassemblée dans le camp d'instruction.*

IV. *Ordre de marche de front suivi d'un ordre de bataille parallele, les colonnes se déployant sur la gauche.*

V. *Ordre de marche de front suivi d'un ordre de bataille parallele, les colonnes se déployant sur la droite.*

VI. *Ordre de marche de front suivi d'un ordre de bataille parallele, les colonnes déployant sur le centre.*

VII. *Ordre de marche de flanc suivi d'une ordre de bataille parallele.*

VIII. *Autre ordre de marche de flanc suivi d'un ordre de bataille parallele.*

IX. *Ordre de marche de front ſuivi d'un ordre de bataille oblique en ligne contigue.*

X. *Ordre de marche de front ſuivi d'un ordre de bataille oblique par échelons, les colonnes déployant ſur le centre.*

XI. *Ordre de marche de front ſuivi d'un ordre de bataille oblique pris les colonnes ſe préſentant à l'ennemi ſur un alignement parallele à ſon front.*

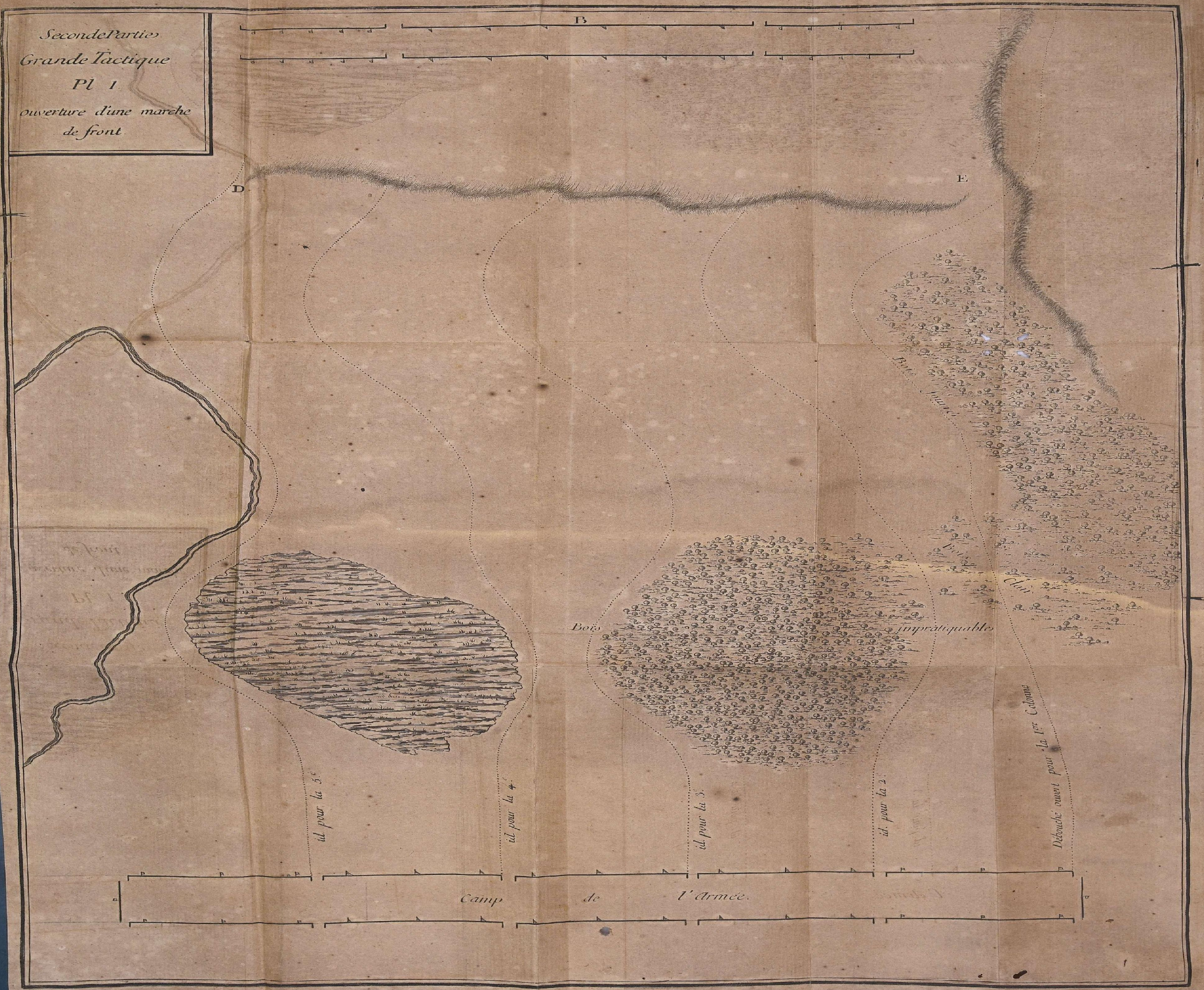
XII. *Ordre de marche de front ſuivi d'un ordre de bataille oblique ſur le centre.*

XIII. *Ordre de marche ſuivi de la formation d'un ordre oblique adapté au terrein.*

XIV. *Ordre oblique combiné ſur la premiere diſpoſition de l'ennemi, & changé enſuite rapidement ſur un autre point à la vue des changemens que l'ennemi a faits dans ſa diſpoſition.*

XV. *Ordre de marche de flanc ſuivi d'un ordre de bataille de front, néceſſité par la circonſtance inopinée de l'arrivée de l'ennemi ſur la tête de la marche.*

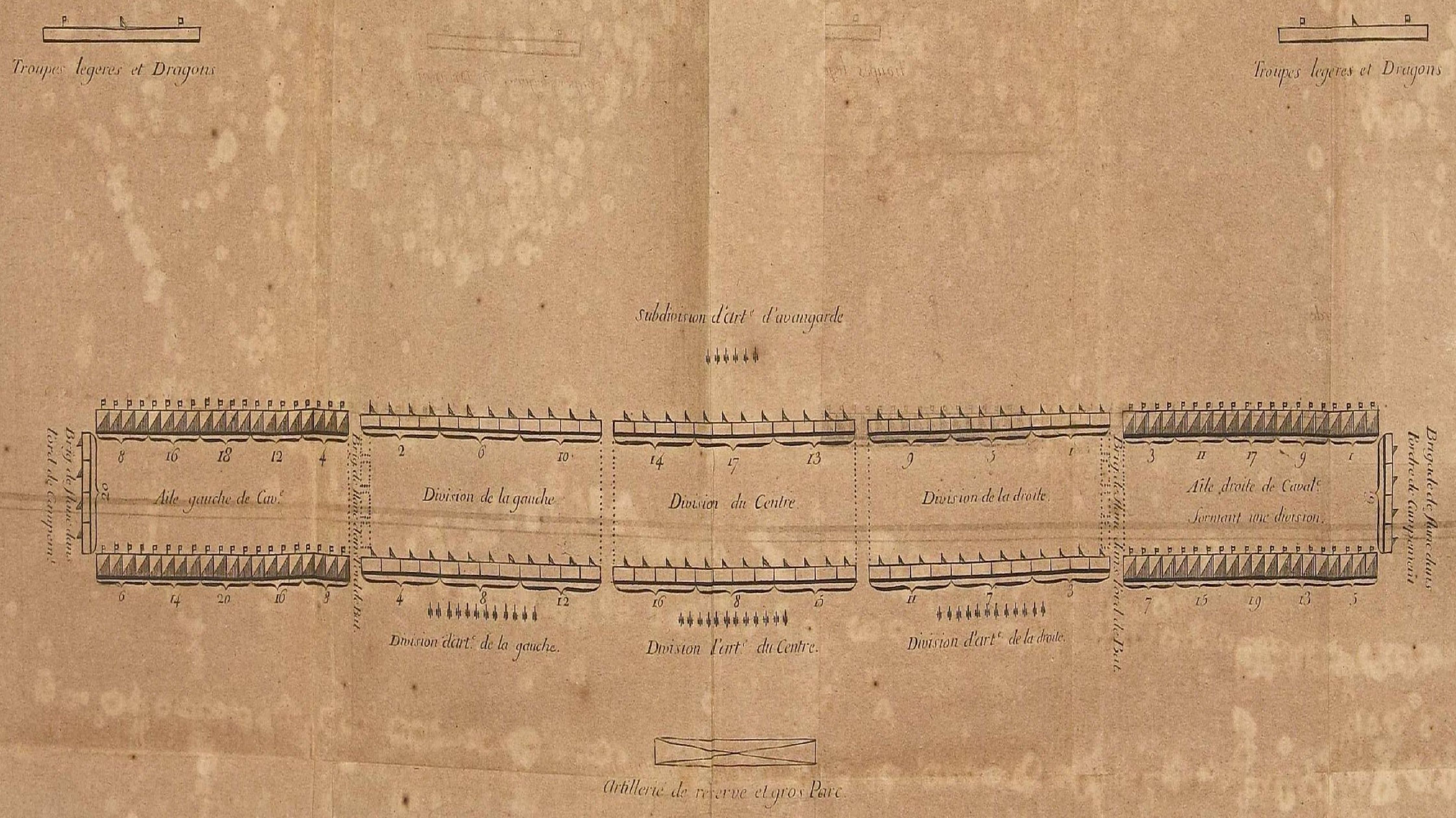
FIN.


Seconde Partie
Grande Tactique
Pl. I
Ouverture d'une marche de front
B
D
E
Bois fourré
Bois Clair
Bois impratiquable
id. pour la 5.e
id. pour la 4.e
id. pour la 3.e
id. pour la 2.e
Débouché ouvert pour la 1.re Colonne
Camp de l'Armée

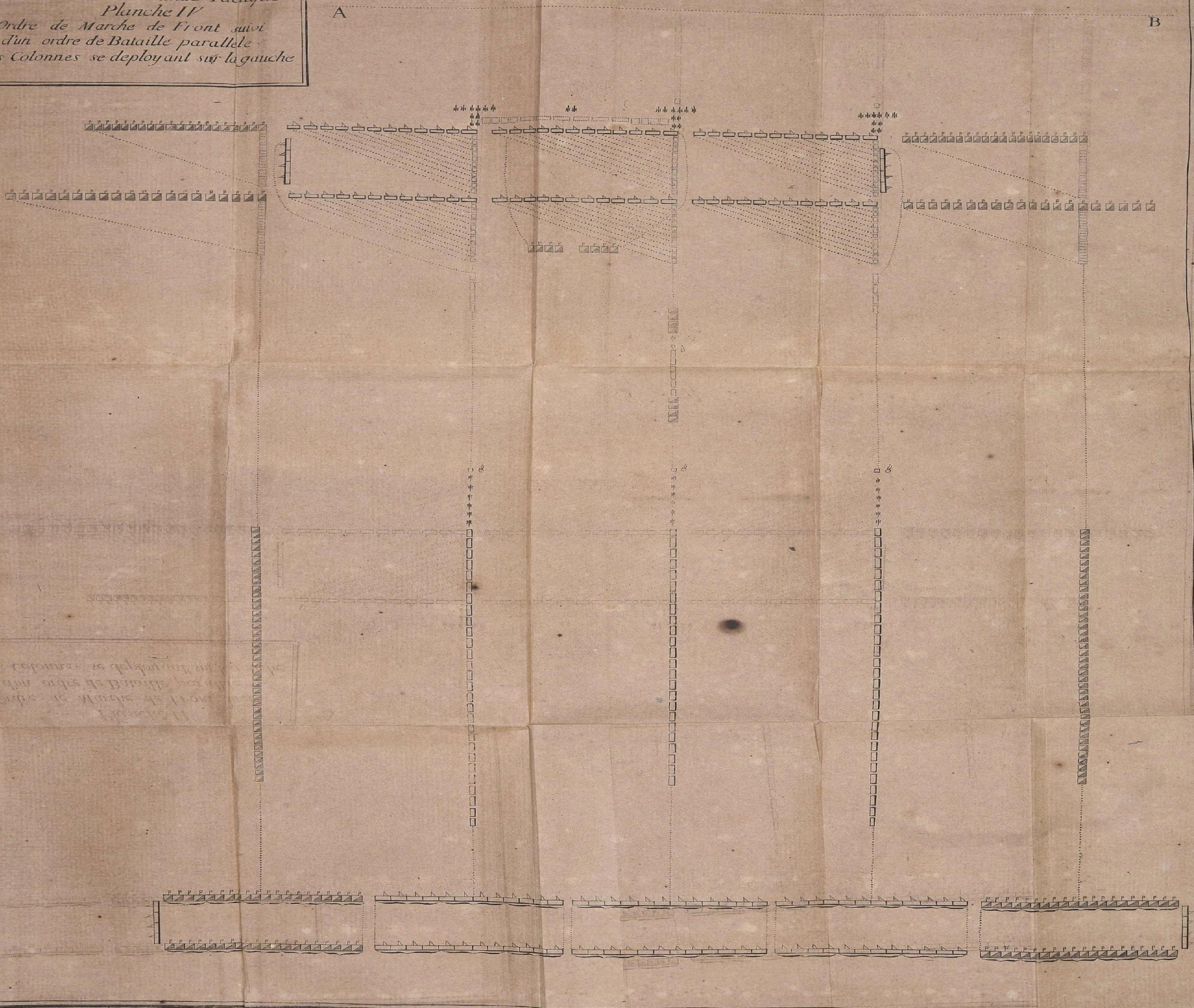
Armée ennemie
H
G
Camp de l'armée
C
Debouchés de la marche de l'armée
Seconde Partie
Grande Tactique
Pl. II
Ouverture d'une marche
de flanc

Seconde Partie Grande Tactique Pl. III.

Ordre de Bataille de l'Armée rassemblée dans le Camp d'Instruction

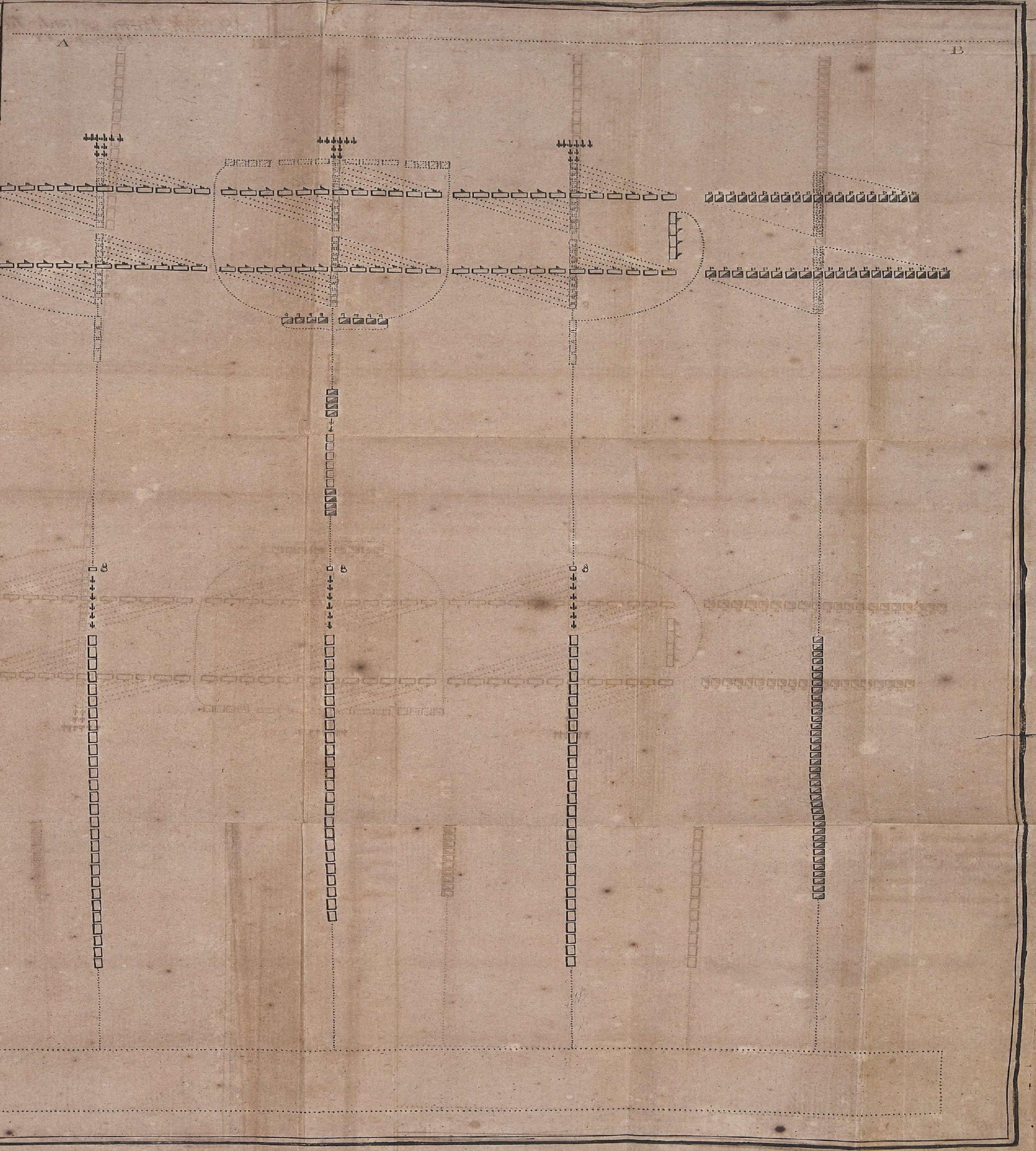


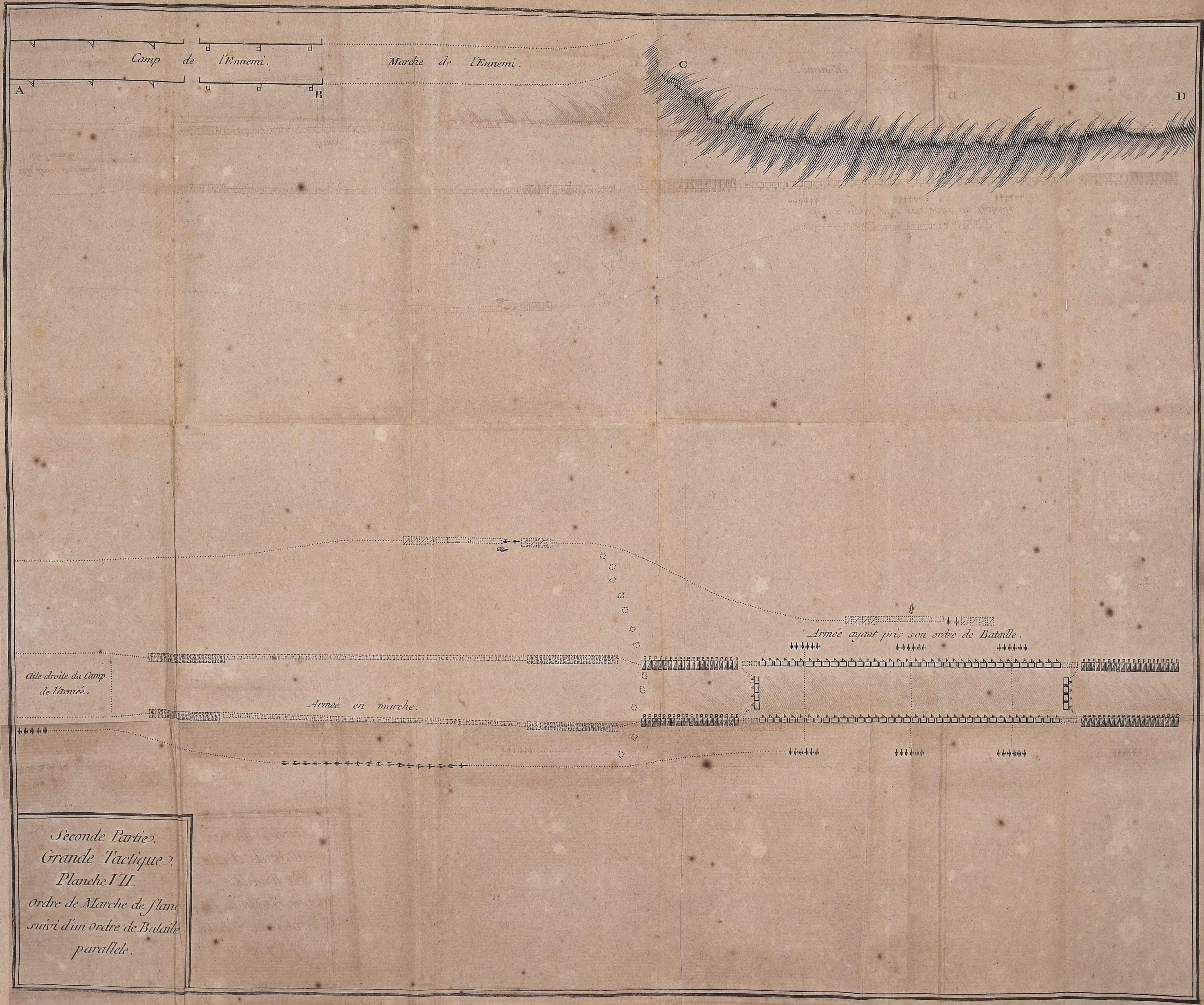
Seconde Partie Grande Tactique
Planche IV
Ordre de Marche de Front suivi d'un ordre de Bataille parallele les Colonnes se deployant sur la gauche

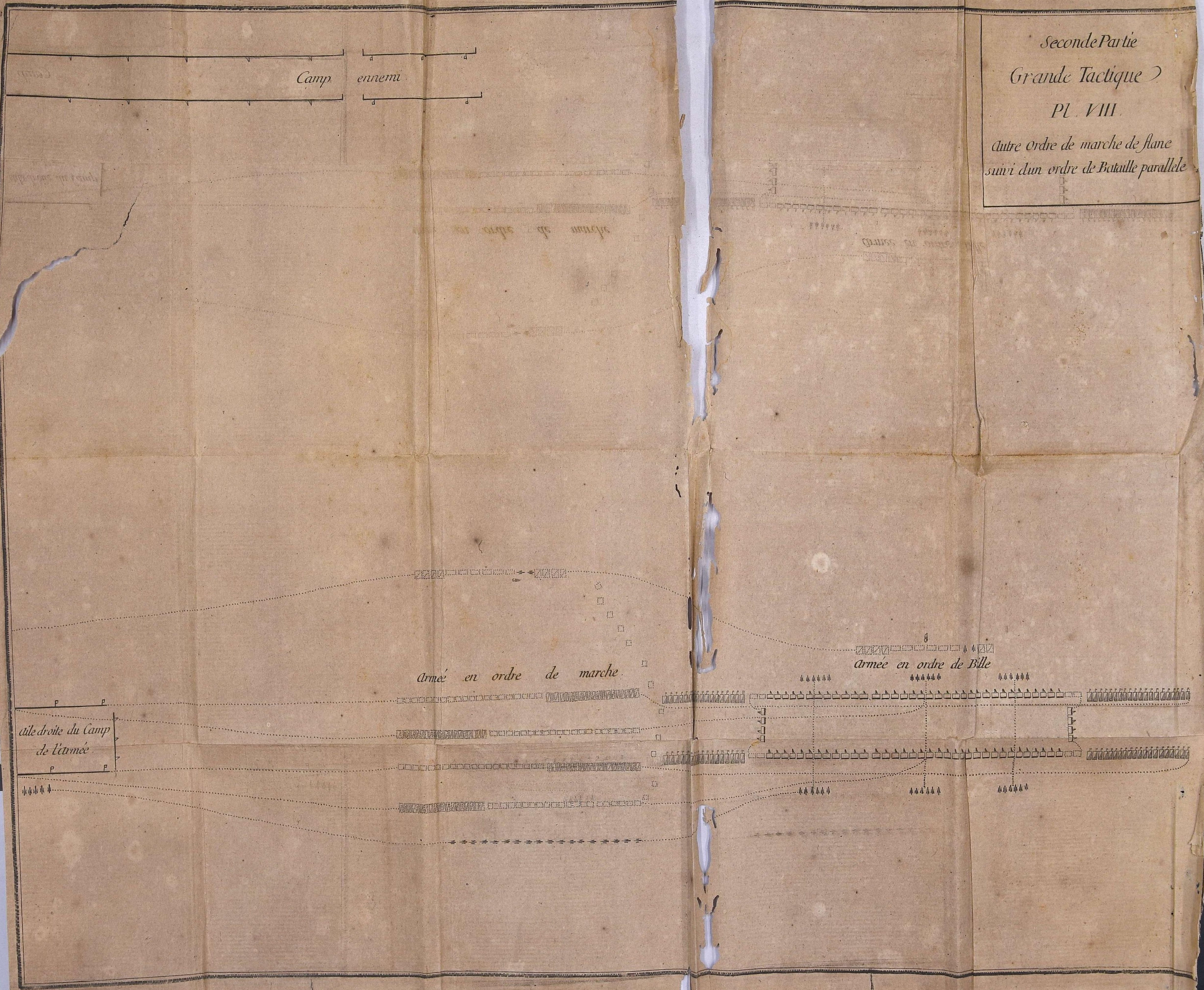


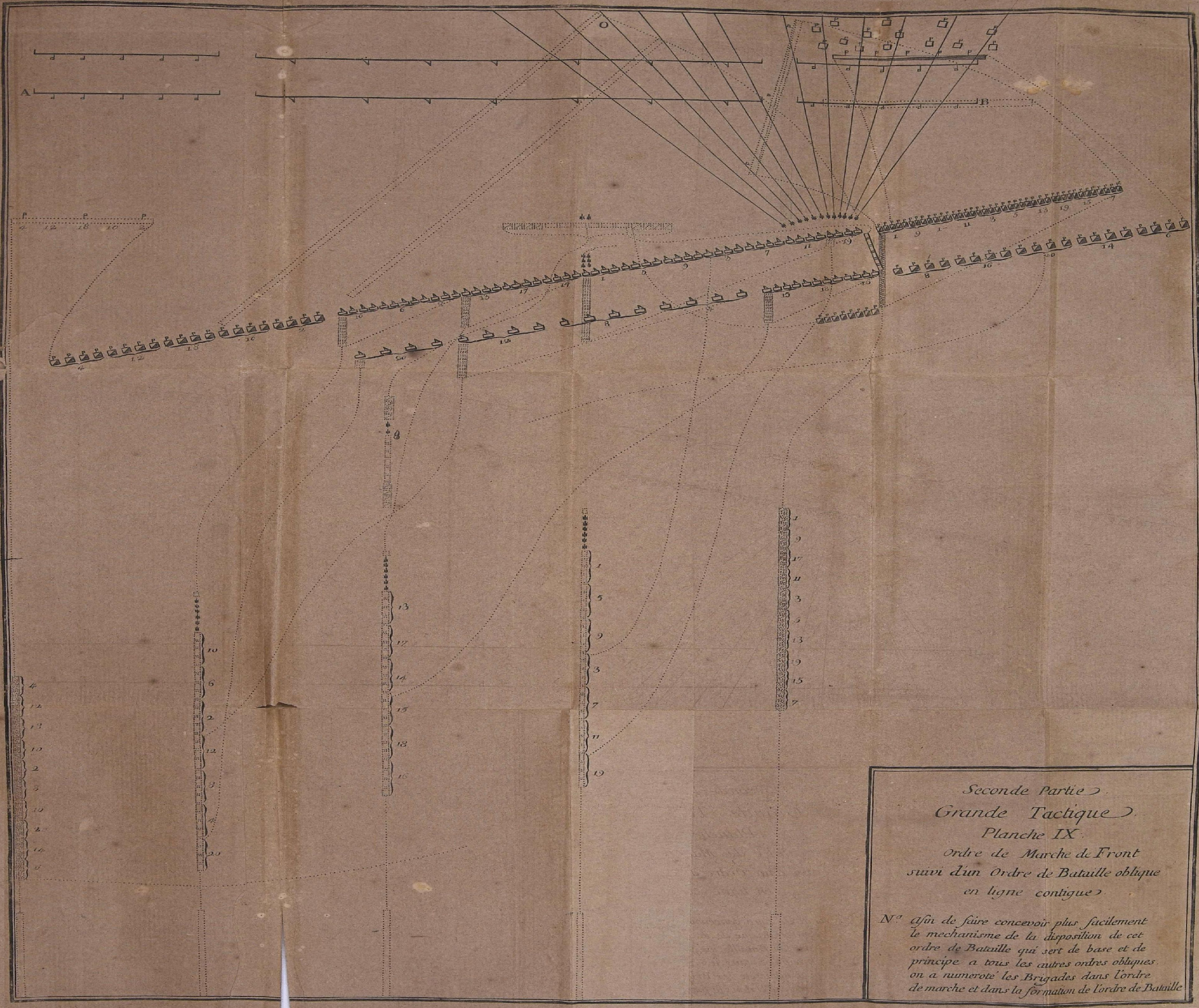
Seconde Partie.
Grande Tactique.
Pl. V.
Ordre de Marche de Front suivi d'un Ordre de Bataille parallele les Colonnes se deployant par la droîte.

Seconde Partie grande Tactique
Planche VI.
Ordre de Marche de Front.
suivi d'un ordre de Bataille parallele
les Colonne se deployant
sur le Centre




Camp de l'Ennemi.
Marche de l'Ennemi.
A
B
C
D
Armée ayant pris son ordre de Bataille.
Aile droite du Camp de l'armée.
Armée en marche.
Seconde Partie.
Grande Tactique.
Planche VII.
Ordre de Marche de flanc suivi d'un ordre de Bataille parallele.


Seconde Partie
Grande Tactique
Pl. VIII.
Autre Ordre de marche de flanc
suivi d'un ordre de Bataille parallele
Camp ennemi
Armée en ordre de marche
Armée en ordre de Bille
Aile droite du Camp
de l'Armée



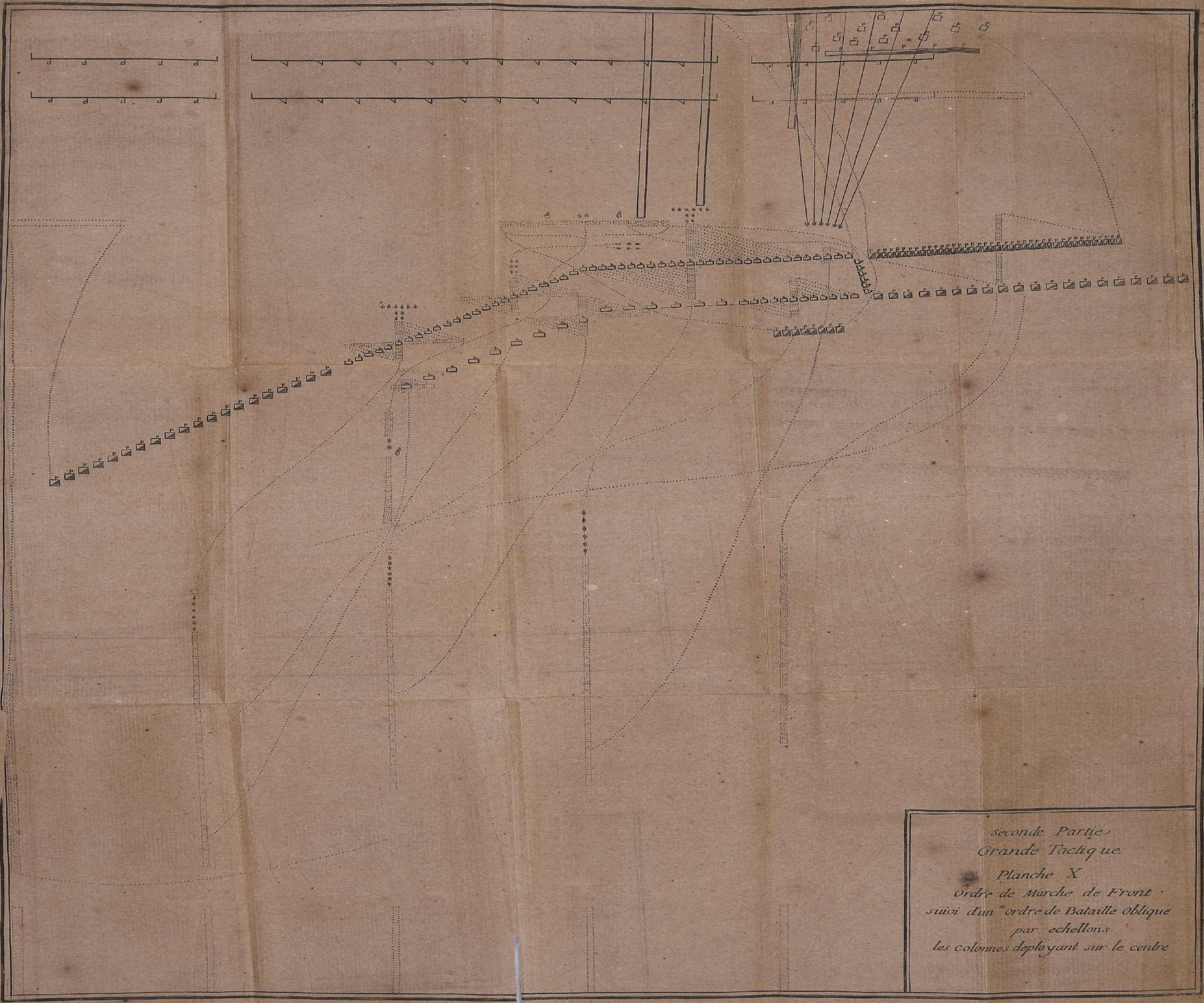
Seconde Partie.

Grande Tactique.

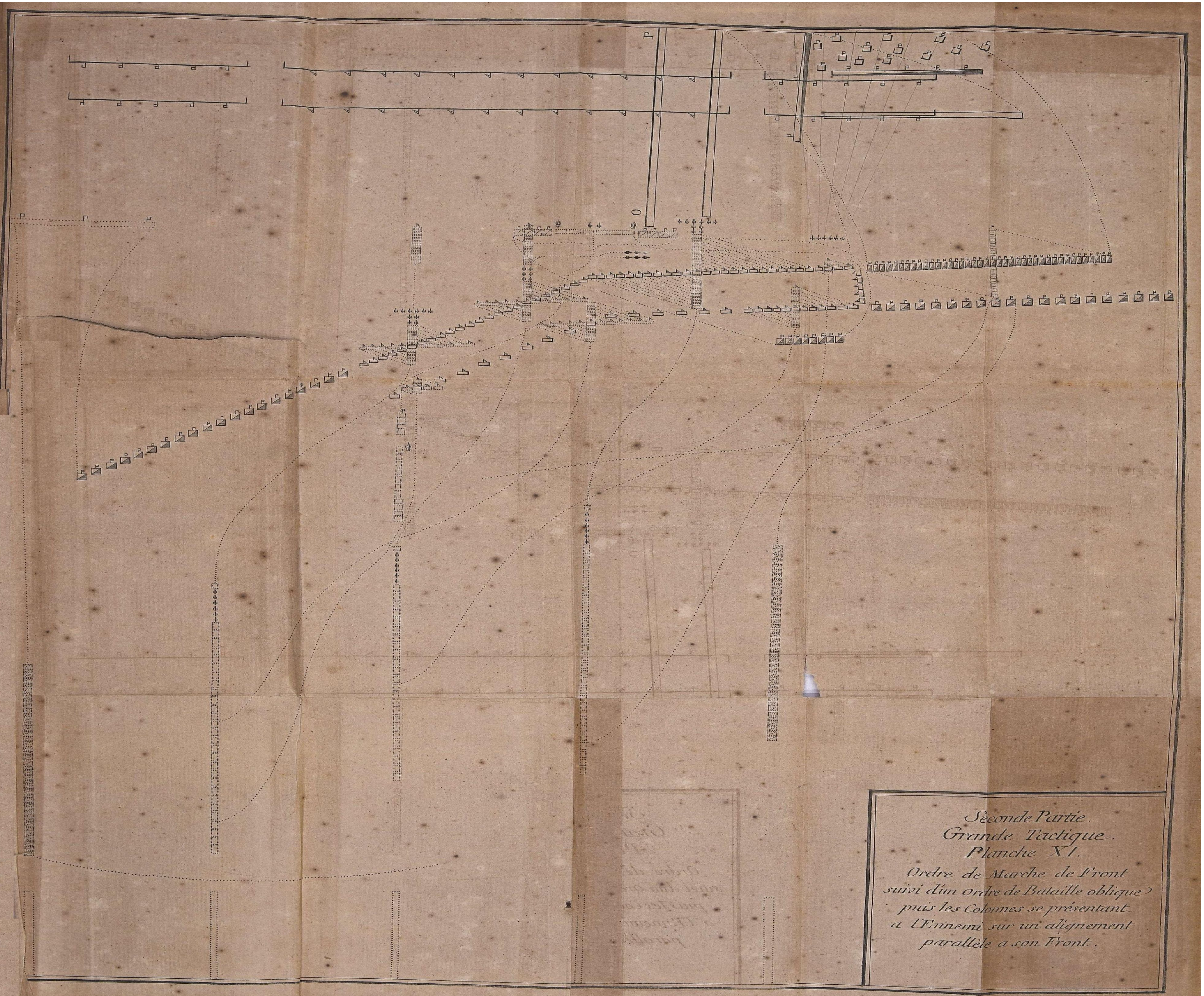
Planche IX.

Ordre de Marche de Front suivi d'un Ordre de Bataille oblique en ligne contigue.

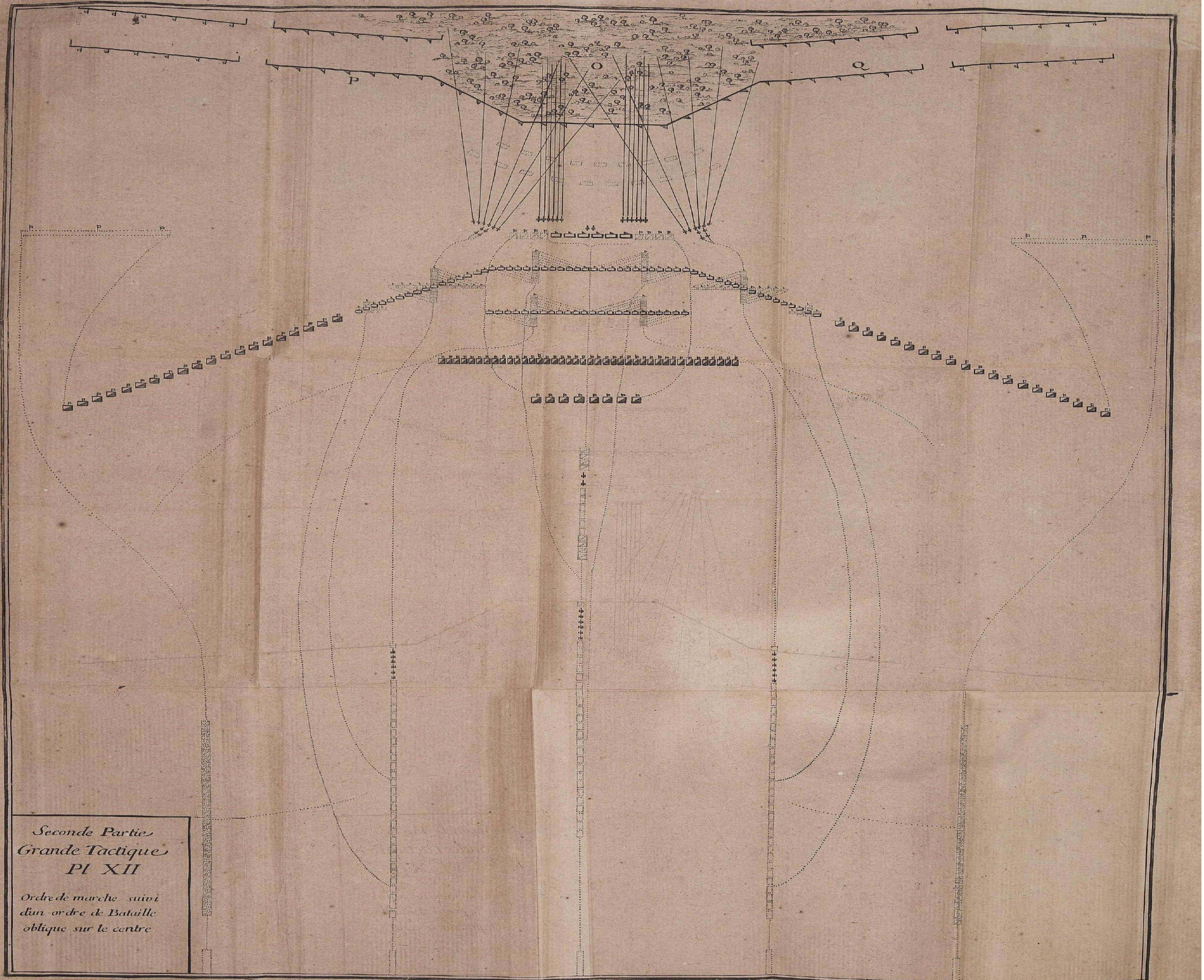
Nª afin de faire concevoir plus facilement le mechanisme de la disposition de cet ordre de Bataille qui sert de base et de principe a tous les autres ordres obliques. on a numeroté les Brigades dans l'ordre de marche et dans la formation de l'ordre de Bataille



Seconde Partie.
Grande Tactique.
Planche X
Ordre de Marche de Front
suivi d'un ordre de Bataille Oblique
par echellons
les colonnes deployant sur le centre

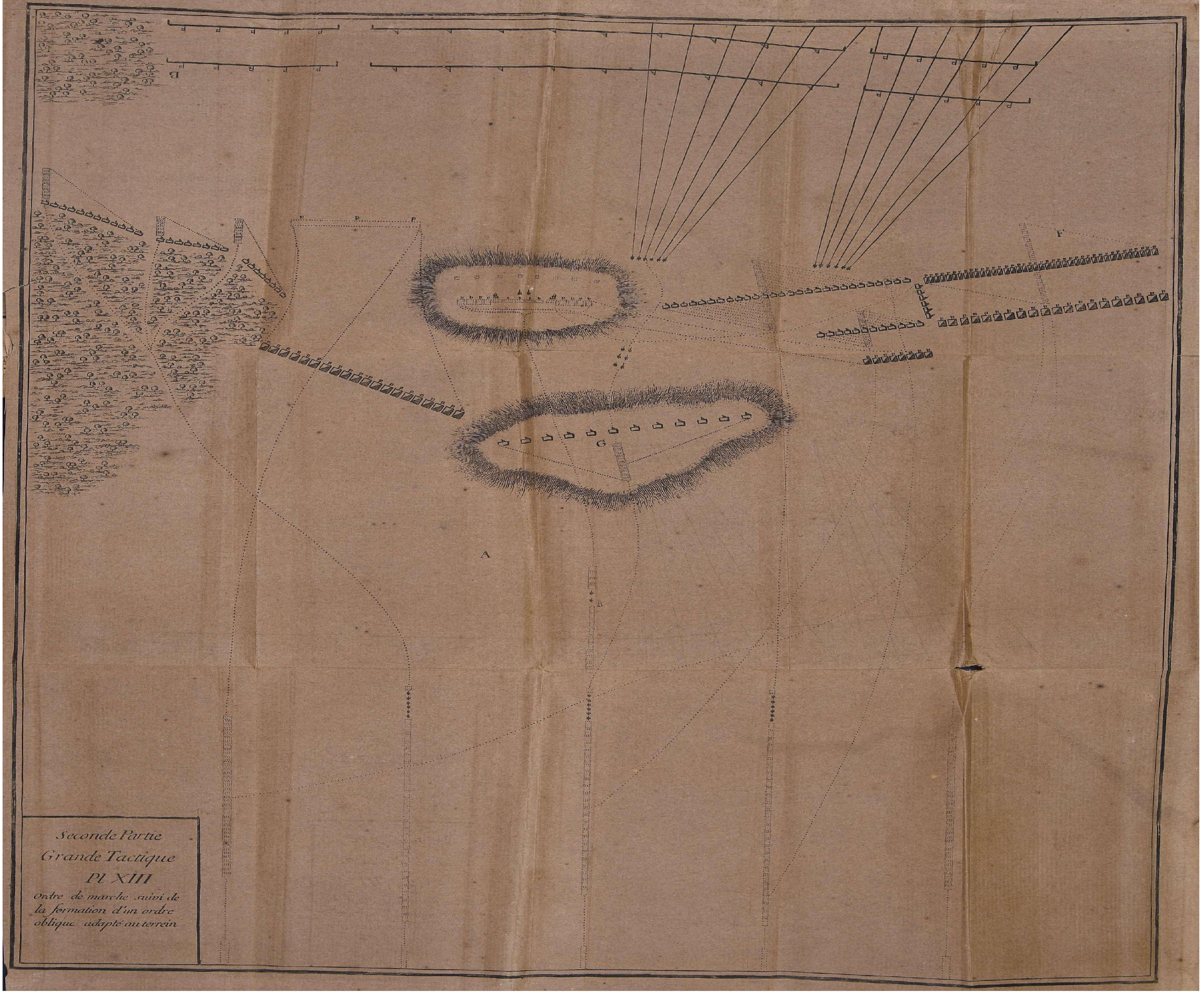


Seconde Partie.
Grande Tactique.
Planche XI.
Ordre de Marche de Front suivi d'un Ordre de Bataille oblique puis les Colonnes se présentant a l'Ennemi sur un alignement parallele a son Front.



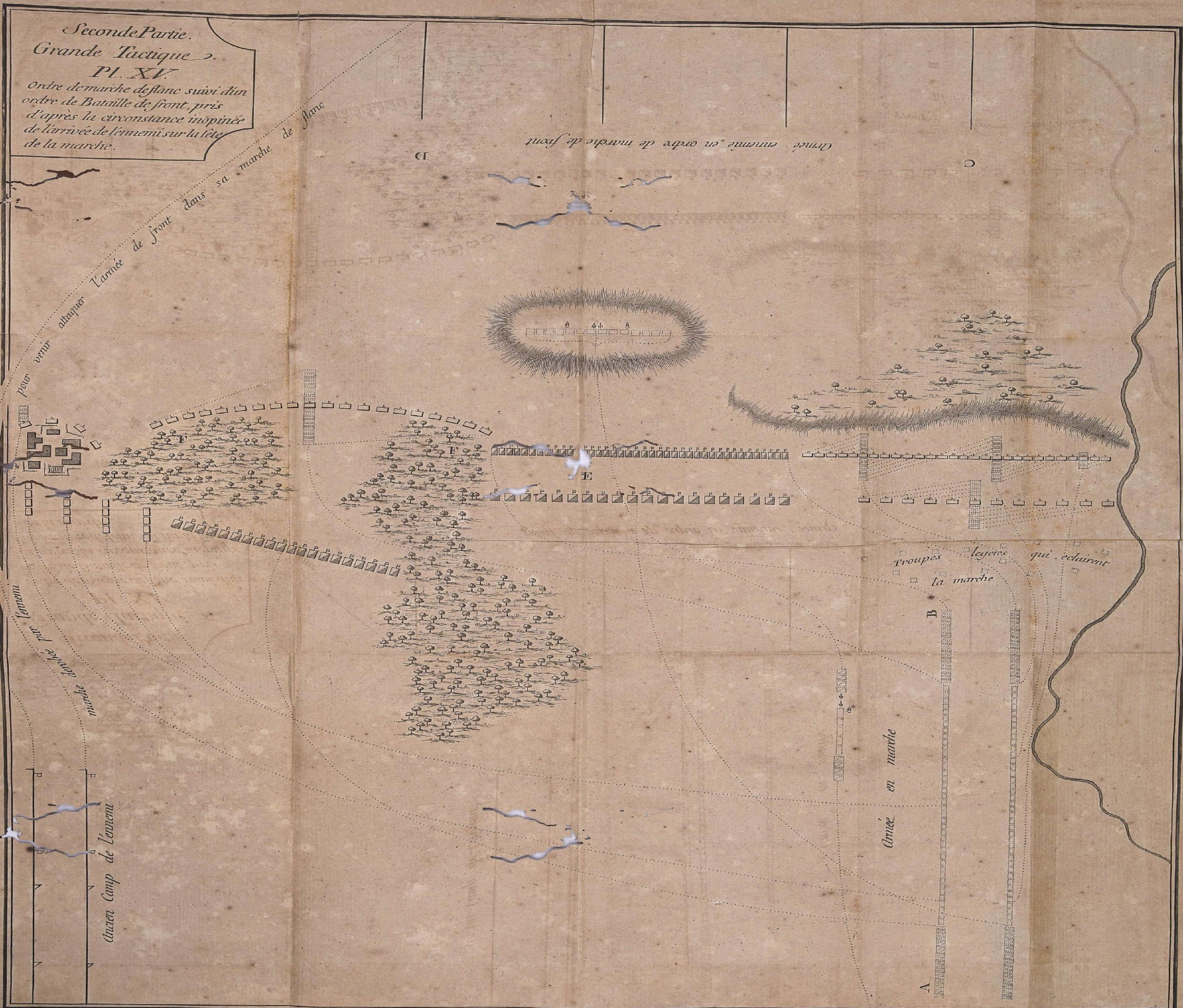
Seconde Partie
Grande Tactique
Pl XII

Ordre de marche suivi d'un ordre de Bataille oblique sur le centre



Seconde Partie
Grande Tactique
Pl. XIII
Ordre de marche suivi de la formation d'un ordre oblique adapté au terrein

Seconde Partie.
· Grande Tactique.
Planche XIV.
Ordre oblique combiné
sur la premiere disposition
de l'ennemi et changé ensuite
rapidement sur un autre point
a la vuë des changements que
l'ennemi a fait dans sa
disposition.


Seconde Partie.
Grande Tactique.
Pl. XV.
Ordre de marche de flanc suivi d'un ordre de Bataille de front, pris d'après la circonstance inopinée de l'arrivée de l'ennemi sur la tête de la marche.
pour venir attaquer l'armée de front dans sa marche de flanc
marche dérobée par l'ennemi
Ancien Camp de l'ennemi
Armée ennemie en ordre de marche de front
D
C
F
F
E
Troupes légers qui éclairent la marche
B
Armée en marche
A